

PROVERBES DRAMATIQUES.

II.



IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

PROVERBES DRAMATIQUES,

PAR ÉTIËNNE GOSSE,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES FASTES DE LA GLOIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, Nos. 197 ET 198.

1820.


LIBRARY
JUN
11
1976
UNIVERSITY
OF TORONTO

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR,

OU

L'ORGUEILLEUSE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

Le commandeur D'ORMESSON, gastronome.

Le comte DE FONBREUIL, homme faux.

Le marquis DE MONTFORT, amateur de peinture.

LOUISET, peintre.

DURIOT, marchand de bronze.

VICTORINE, comtesse de Merval.

LOUISE DE MERVAL, sœur aînée de la comtesse, marchande lingère.

UN DOMESTIQUE, à livrée, du commandeur.

Gens du comte de Fonbreuil et du marquis de Montfort.

La scène est à Paris, chez la comtesse de Merval.

NOTICE

SUR

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

L'orgueil de Victorine prend sa source dans les habitudes de l'enfance. Il n'a rien de hautain, de dur ; il est tout sentiment, et si l'actrice le saisit bien, il est susceptible, je crois, d'un certain intérêt. C'est surtout cette partie du rôle qu'il faut s'appliquer à faire ressortir.

Louise est une amie d'autant plus parfaite, qu'elle cherche toujours à excuser l'orgueil de sa sœur ; ce personnage surtout doit être rempli avec simplicité. Dans la scène avec Fonbreuil, elle écoute avec beaucoup d'émotion les détails qui lui confirment ce qu'elle pensait déjà d'un homme qui peût faire le malheur de sa sœur.

On a cherché à prouver, par le caractère de d'Ormesson, que la gourmandise vient de l'égoïsme ; et tous les détails qui caractérisent cette partie du rôle, ne sauraient être trop ca-

ractérisés. Qu'on ne les trouve pas exagérés, nous les avons observés mille fois dans le monde ; et l'on connaît une ancienne anecdote plus forte que tout ce que nous avons pu dire à ce sujet : la voici. Un homme avait consenti à manger avec un de ses amis un turbot accommodé à l'huile, quoiqu'il n'aimât ce poisson qu'à la sauce. On annonça la mort de celui qu'il attendait à dîner, et il cria à son maître-d'hôtel : *Mon turbot à la sauce.*

Le rôle de Fonbreuil est ingrat et difficile ; mais, dans le tableau dont il est le principal personnage, tout l'effet serait perdu, si cette figure manquait de l'expression convenable ; il y faut des avantages extérieurs, et une hypocrisie couverte par le charme d'un débit rapide et aisé.

Les trois autres personnages sont accessoires.

TOUT CE QUI RELUIT

N'EST PAS OR,

OU

L'ORGUEILLEUSE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon ; on y distingue des meubles gothiques, des glaces magnifiques, deux tableaux richement encadrés, et une table de marbre couverte d'argenterie, de cristaux et de bronzes. A gauche un cabinet.

VICTORINE, marchant avec agitation, et tenant un papier à la main.

Que je suis malheureuse!.... Enfin je donne une fête, et, malgré la triste position où je me trouve, on ignore que la comtesse de Merval a perdu toute sa fortune. Ces glaces, ces tableaux, cette table richement décorée, tout cela annonce l'opulence. Mais,

hélas !.. cachons bien cette reconnaissance du Mont-de-Piété !... Que vois-je ! ma sœur. (*Elle ferme un papier dans son sac.*)

SCÈNE II.

VICTORINE DE MERVAL, LOUISE DE MERVAL.

LOUISE, vêtue modestement.

Qu'est-ce donc, ma sœur, ma présence paraît vous affliger, mon costume vous ferait-il rougir ?

VICTORINE, embarrassée, avec un peu de hauteur.

Non, ma sœur.

LOUISE.

C'est aujourd'hui votre fête, vous ne m'avez pas invitée ; c'est l'orgueil qui vous sépare de moi, et cependant je ne vous ai point oubliée, je vous aime toujours, je suis votre aînée ; mais j'aurais été triste toute la journée, si je ne vous avais embrassée la première.

VICTORINE, l'embrassant.

Bonne Louise !

LOUISE.

Je vois, par le luxe qui brille dans votre appartement, que vous attendez une société...

VICTORINE.

Très-distinguée.

LOUISE.

Ne craignez rien, j'ai su me conformer à ma situation, et je ne resterai point ici; je ne vous demande seulement que la permission de vous dire encore des vérités que je crois utiles.

VICTORINE.

Parlez, ma sœur.

LOUISE.

Filles du comte de Merval, notre père n'a peut-être pas assez prévu qu'il nous laisserait à sa mort sans fortune et sans ressource, et que l'éclat d'un grand nom ne ferait qu'ajouter au malheur de notre situation.

VICTORINE.

Ma sœur, respectez la mémoire de mon père, il a toujours vécu ainsi que devait le faire un homme de sa qualité.

LOUISE.

Hélas! ma chère Victorine, son goût pour le luxe a fait le malheur de sa vie, et je crains bien que la même faiblesse ne fasse votre tourment : c'est l'amitié que j'ai pour vous qui me force à ce pénible reproche; c'est la connaissance du monde, l'expérience qui

m'ouvre les yeux sur l'abîme où vous courez, et le moment n'est peut-être pas loin où vous me rendrez justice ; mon commerce prospère.

VICTORINE, avec dédain.

Votre commerce, que ce mot est bas. (*Avec fierté.*) Il faut mourir plutôt que de déroger.

LOUISE.

Que votre tête est exaltée, que vous voyez peu les choses telles qu'elles sont ; en vérité, quand le temps vous aura éclairée sur vos illusions, je crains votre désespoir !.. je crains...

VICTORINE.

Je le répète, ma sœur, il vaut mieux mourir que d'oublier le rang dans lequel le ciel nous a fait naître.

LOUISE.

Et moi je soutiens, ma sœur, qu'il faut céder à sa destinée ; qu'il y a plus de mérite à lutter contre l'adversité, à trouver en soi des ressources honnêtes, à vivre enfin du produit de ses talens et du travail de ses mains, qu'à se laisser abattre par la mauvaise fortune et à fatiguer la pitié des autres.

VICTORINE.

La pitié ! qui oserait se permettre ce sentiment avec la fille du comte de Merval ?

LOUISE.

Eh ! mon Dieu, ma sœur, vous connaissez bien peu les idées du temps où nous vivons.

VICTORINE.

Je sais que l'on ose insulter à la noblesse, et que la femme d'un riche banquier se croit presque mon égale.

LOUISE.

Si elle n'osait le penser, les nobles d'aujourd'hui ne tarderaient pas à lui donner cette idée. Mais revenons : pendant que notre père vivait... vous ne vous êtes occupée que de talens futiles ; la danse grave, la lecture des romans, le châtelain, les tourelles, les descriptions de vieux châteaux, voilà les tableaux qui flattaient et trompaient votre imagination ; et, tandis que notre père se ruinait en s'obstinant à recevoir des femmes de qualité, un seul chevalier vous a-t-il rendu justice ; ne les avez-vous pas vus se mésallier avec de riches bourgeoises ; la fille du pauvre gentilhomme, pleine de grâces et de noblesse, n'a-t-elle pas été délaissée ?... Pour moi, qui me suis toujours appliquée à juger les hommes par leurs actions et non par leurs discours, moi qui prévoyais l'avenir, je ne m'occupais que de choses utiles ; l'ombre de ma respectable mère me soutenait dans cette épreuve, j'aimais à la remplacer auprès de vous, et à m'appliquer à tous les travaux du ménage. Vous

chantiez dans le salon, moi, je travaillais dans ma chambre; votre main préludait sur la harpe, la mienne festonnait votre colerette; vous récitiez des vers, moi, je marquais votre linge. Ne croyez pas que je vous rappelle tout cela pour vous en faire un reproche. Non, ma sœur, je vous aime toujours, je respecte même la source de vos préjugés; l'exemple a dû vous entraîner; la fierté de votre caractère vient d'une âme élevée, et si je travaille avec tant d'ardeur aujourd'hui, c'est dans l'espoir de vous être utile... Je venais même vous prier d'accepter ce billet de mille francs.

VICTORINE.

De l'argent à moi, vous vous oubliez.

LOUISE.

Mais je connais votre position, les débris de la fortune de mon père n'ont laissé passer dans nos mains qu'une somme de six mille francs.

VICTORINE.

J'ai eu de plus les diamans de ma mère.

LOUISE.

Une seule croix, de la valeur de deux mille francs à peu près: et pourquoi ne la portez-vous pas aujourd'hui? vous voilà déjà en toilette, j'aimerais à vous en voir parée.

VICTORINE, à part.

Que je souffre !

LOUISE.

Promettez-moi de conserver ce bijou précieux, n'oubliez pas qu'il a paré long-temps la meilleure, la plus tendre des mères. (*Elle pleure.*) Les boucles d'oreilles que je porte sont de peu de valeur... mais elles lui ont appartenu, et j'aimerais mieux mourir que de m'en dessaisir... Mais vous pleurez, Victorine, et vous me cachez vos pleurs... n'en rougissez pas... j'aime à voir que l'orgueil ne détruit point en vous les sentimens de la nature.

VICTORINE, embrassant sa sœur.

Ma sœur !... ma chère sœur !

LOUISE.

Allons, racontez-moi tous vos chagrins, serait-ce déroger que de les confier à sa sœur ?

VICTORINE.

Tous ces détails me font de la peine.

LOUISE.

Quelque chose m'inquiète aussi, je ne puis vous le cacher.

VICTORINE.

Qu'est-ce donc ?

LOUISE.

Tant de luxe m'alarme. Ces glaces magnifiques...

VICTORINE.

Le propriétaire les a placées pour m'obliger.

LOUISE.

Et cette table couverte d'argenterie, de bronzes, de cristaux.

VICTORINE.

Le marchand les a déposés dans mon salon pour les vendre.

LOUISE.

Et ces tableaux ?...

VICTORINE.

L'auteur a voulu les placer pour le même motif.

LOUISE.

Ainsi, vous vous parez d'objets qui ne vous appartiennent pas, et vous me rappelez ce proverbe : tout ce qui reluit n'est pas or. Me direz-vous encore quelles sont les personnes que vous attendez aujourd'hui ? Ce sont, sans doute, des gens d'une haute qualité.

VICTORINE.

Oui, ma sœur, le premier est M. le commandeur d'Ormesson.

LOUISE.

Ce vieux gentilhomme qui se fait un honneur d'être gourmand, qui se proclame lui-même le plus habile gastronome, qui prétend que la bibliothéque la mieux choisie ne vaut pas une cave bien fournie, et qui affirme que l'homme le plus utile au bonheur d'une grande famille est le cuisinier de l'hôtel.

VICTORINE.

Le connaissez-vous ?

LOUISE.

Il venait parfois à la maison ; mais tranquillisez-vous, j'ai beaucoup entendu parler de lui, mais je ne l'ai jamais vu.

VICTORINE.

Le second est M. le marquis de Montfort, connu par son goût pour tous les arts, et particulièrement... pour la peinture ; le troisième.....

LOUISE.

Eh bien ! vous hésitez à le nommer ?

VICTORINE.

C'est le comte de Fonbreuil... c'est un homme délicat, qui n'estime que la noblesse, et qui préférerait, dit-il, la fille du plus pauvre gentilhomme à la plus riche héritière de France.

LOUISE.

J'entends.

VICTORINE.

Je ne vous parle pas d'un jeune peintre, et d'un riche manufacturier de bronzes, les propriétaires des objets que vous voyez, et qui, pour aujourd'hui seulement, feront partie de ma société.

LOUISE.

Aucun d'eux ne me connaît, permettez-moi de rester avec vous, non, comme votre sœur, il en coûterait trop à votre vanité : la comtesse de Merval ne peut avouer pour sa sœur une marchande lingère! mais vous me présenterez comme une pauvre femme qui, le jour de votre fête, est venue vous aider à faire les honneurs de votre maison.

VICTORINE.

Cela est-il dans les convenances?

LOUISE.

Pour un jour seulement.

VICTORINE.

Qu'exigez-vous de moi? si j'accepte, vous me trouverez bien orgueilleuse.

LOUISE.

Mais si vous me refusez, je vous trouverai bien indifférente.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE en livrée.

LE DOMESTIQUE.

M. le commandeur d'Ormesson.

LOUISE.

Quel est ce domestique?

VICTORINE.

C'est celui du commandeur, il accompagne toujours son maître, et il nous servira à table.

LOUISE, à part.

Encore un domestique d'emprunt. (*Haut.*) Mais que tient-il sous le bras, l'ami que portez-vous-là?

LE DOMESTIQUE.

C'est un petit pain de son à l'usage de mon maître; il s'en sert entre les deux services, il prétend que ce pain a la propriété de faire disparaître du palais tous les sucs qui pourraient y être restés, et que cela le dispose à mieux apprécier les hors-d'œuvre, à mieux déguster les vins.

LOUISE.

Quelle précaution ! il est donc bien gourmand, votre maître ?

LE DOMESTIQUE.

Plus qu'on ne saurait dire, et il ne s'en défend pas. Madame Chevet, M. Corcelet, l'hôtel des Américains le connaissent depuis long-temps ; aussi je me plais à son service... on engraisse avec lui... Hier il a joué un tour de gourmand que je vous raconterais si je ne craignais d'abuser.....

VICTORINE.

C'est assez...

LOUISE.

Eh ! madame, laissez-le parler.

LE DOMESTIQUE.

Il reçoit le même jour deux invitations : dans l'une on lui promet des poulardes aux truffes, et dans l'autre on lui cite un énorme turbot.

LOUISE.

Cela était embarrassant.

LE DOMESTIQUE.

Aussi mon maître hésita-t-il long-temps...

LOUISE.

Il s'est décidé pour la première invitation ?

LE DOMESTIQUE

Non, madame, pour toutes deux.

LOUISE.

Mais on dîne à Paris à la même heure, à peu près.

LE DOMESTIQUE.

Mon maître a tranché cette difficulté, et voici comment il s'y est pris... Tandis qu'il dînait chez la poularde aux truffes, moi je l'attendais chez le turbot ; et, au moment où l'on servit ce poisson... j'avançai l'assiette de mon maître : muni de cette portion, je le rejoignis, et, sans faire semblant de rien, je lui servis le turbot ; mais voici le plaisant de l'histoire... Celui qui était à table près de mon maître... le regarde, et invite l'hôte à lui envoyer un morceau du beau poisson... Vous rêvez, lui dit-on, nous n'avons pas de turbot..... Pendant ce temps, mon maître mangea avec tant de vivacité, que tout disparut en un instant ; et le voisin passa pour un gourmand qui rêvait. Mais voici monsieur le commandeur.

SCÈNE IV.

VICTORINE, LOUISE, LE COMMANDEUR D'ORMESSON.

LE COMMANDEUR.

Mille bonjours, belle comtesse; puissions-nous vous fêter dans cinquante ans!

VICTORINE.

Mille grâces, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

En vérité, vous avez un port de reine, daignez au moins me compter parmi les officiers de votre couronne. Quelle charge me donnerez-vous? voyons, ferez-vous de moi un maître-d'hôtel, un échanson, un pannetier, un officier des gobelets?

VICTORINE.

Monsieur le commandeur, vous vous rabaissez trop.

LE COMMANDEUR.

C'est s'élever que de vous servir, et l'intendant de votre argenterie ne serait pas sans occupation. (*Il regarde la table.*) Vous ne manquez pas de vaisselle, à ce qu'il paraît; vous avez toujours une grande for-

tune, et je vous en félicite. Cela n'est pas inutile par le temps qui court.

VICTORINE.

Je vous remercie de votre obligeance.

LE COMMANDEUR.

Mon compliment est sincère, je suis un vieil ami de ce pauvre comte de Merval, de monsieur votre père, je mangeais souvent chez lui; nous avons mis à mort plus d'un faisan, et détruit plus d'un turbot. Oh! c'était le bon temps! on n'était pas, comme aujourd'hui, toujours occupé de politique : croiriez-vous que les mauvaises brochures qui paraissent tous les jours ont étouffé toute espèce de littérature. L'almanach des Gourmands n'a pu même se soutenir, quel siècle! Du temps que monsieur votre père vivait, on existait au moins, et nous faisions des petits soupers délicieux; mais, à propos, j'ai parfois entendu parler de votre sœur aînée, elle avait des goûts bien bourgeois, elle était laborieuse... économe. Qu'est-elle devenue? (*Victorine marque une grande émotion.*)

LOUISE.

Elle est morte, monsieur le commandeur.

LE COMMANDEUR.

Diable! je la regrette bien sincèrement. A propos, il faut que je vous fasse un petit cadeau; c'est une nouvelle rédaction sur l'art de préparer une bonne

matelotte... (*Il s'interrompt.*) Y a-t-il long-temps que votre sœur est morte?

LOUISE.

Depuis deux ans; madame l'a bien pleurée.

LE COMMANDEUR, lisant.

Versez quelques larmes de vin de Chablis blanc sur la truite saumonée du lac de Genève. — C'était une personne bien respectable que votre sœur aînée.

LOUISE.

Oui, monsieur, respectable.

LE COMMANDEUR, lisant.

Il faut la faire revenir... c'est-à-dire, la saupoudrer de sel marin... Vous m'entendez.

LOUISE.

Madame est occupée de sa sœur.

LE COMMANDEUR, lisant.

Il faut l'embaumer... (*Il s'interrompt.*) Je parle de la truite, il faut l'embaumer avec des épices de tout genre, tels que canelle, gingembre et muscade.

LOUISE.

Mais, monsieur le commandeur, il était question d'une parente morte.

LE COMMANDEUR, lisant.

Enterrez-la dans un coulis d'écrevisses, et accom-

pagnez-la de tous les sujets de sa famille, tels que tanche, brochet, anguilles, éperlans...

LOUISE, prenant le papier.

Permettez-moi d'offrir votre joli cadeau à madame la comtesse.

LE COMMANDEUR.

Quelle est cette jeune dame ?

LOUISE

Je suis la marchande lingère de madame la comtesse ; elle m'a permis de l'aider à faire les honneurs de sa maison.

LE COMMANDEUR.

En ce cas, ma chère enfant, veuillez faire un tour à la cuisine, et recommander à nos artistes qu'ils nous fassent boire frais, et dites-leur de servir chaud. (*Il chante* : Air *alte-là.*)

Servons chaud, buvons frais,
Et montrons-nous vieux Français.

C'est la chanson du gastronome, elle ira à la postérité.

VICTORINE, retenant Louise.

Demeurez, madame.

LE COMMANDEUR.

Elle doit s'occuper d'autres choses, peut-être ?

LOUISE.

Oui, je vais passer dans la salle à manger, et veiller à ce que monsieur soit bien servi. (*A part à Victorine.*) Ah ! ma sœur, que ce commandeur a peu de noblesse.

(Elle sort.)

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! madame, le comte de Fonbreuil n'est pas encore venu.

VICTORINE.

Il ne tardera pas.

LE COMMANDEUR.

Voilà les jeunes gens d'aujourd'hui ; ils se font toujours attendre ; en vérité, il n'y a plus que les vieux gentilshommes qui conservent encore de la politesse dans les manières, et une certaine délicatesse dans la conversation... Je vous demande la permission, madame, de voir un moment votre cuisinier.

VICTORINE.

Ne vous donnez pas cette peine.

LE COMMANDEUR.

C'est un plaisir pour moi. J'aime à causer avec ces gens-là ; on apprend toujours quelque chose d'utile.

VICTORINE, *embarrassée.*

Mon cuisinier n'est pas chez moi, le dîner ne se fait pas ici.

LE COMMANDEUR.

C'est un inconvénient.

VICTORINE.

Je ne l'ai pas cru capable de nous bien servir, et il s'est réuni à un plus habile.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Les gens de la comtesse sont toujours absens.

VICTORINE.

Si vous voulez, avant le dîner, passer dans ma bibliothéque.

LE COMMANDEUR.

Je vous remercie, je ne lis jamais. Parlons un peu de monsieur le comte de Fonbreuil. Je crois qu'il vous aime, madame; et, dans ce cas, le tort qu'il a de se faire attendre me paraît encore plus grave.

VICTORINE.

Il est peut-être fort occupé.

LE COMMANDEUR.

Il n'a rien à faire. Il s'occupe bien un peu du soin

de sa fortune, mais il tient à la noblesse, ce cher comte, et cherche une personne d'une haute naissance.

VICTORINE

Cela fait son éloge. La fortune est bien méprisable aujourd'hui; et, pour s'en convaincre, il ne faut que connaître ceux qu'elle favorise.

LE COMMANDEUR.

Cela est vrai, madame. Cependant, quoique M. le comte de Fonbreuil, ait des sentimens très-élevés, s'il rencontrait, je crois, une demoiselle noble et riche comme vous, cela ne gâterait rien.

VICTORINE, à part.

Riche comme moi!..... (*Haut.*) Vous n'avez pas encore remarqué ces tableaux, monsieur le commandeur?

LE COMMANDEUR.

Ah! vous donnez aussi là-dedans. Voyons. (*Il prend son lorgnon.*) C'est un sujet de bataille moderne..... Quels uniformes sont ceux-là, madame la comtesse?... hum... Quel choix avez-vous fait?... hum... Permettez-moi de vous le dire, madame, la plupart de nos maréchaux sont des révolutionnaires.... Ces gens-là ne devraient point entrer dans nos salons.

VICTORINE.

Ah! monsieur le commandeur, cela est trop fort.

Les souvenirs qui honorent la nation française ne doivent pas déplaire à des Français.

LE COMMANDEUR.

Cela peut être, madame; mais ce n'est pas à nous à les vanter; laissons cela... Chacun son système, la gloire, les arts.... c'est fort bien... hum... mais ce qu'il y a de singulier, c'est que cette manie du luxe, de la décoration gagne toutes les classes. Pour paraître riche un jour, on s'appauvrit toute une année; et je connais des gens de notre caste, et qui parlent notre langue, la même langue que nous enfin, eh ben! ils donnent aussi dans ce travers; les uns se ruinent, les autres empruntent, et tout cela pour briller; c'est la manie du jour... hum... quelle folie; on dépense quatre mille francs pour un tableau, et l'on regrette vingt francs pour une poularde aux truffes. Hum, cela est-il raisonnable, je vous le demande? Mais, puisque je ne puis voir votre cuisinier, daignez me permettre de faire un tour dans le jardin, avant le dîner un peu d'exercice est nécessaire; cela ouvre l'appétit. Ne vous dérangez pas, je reviendrai dès que l'on voudra se mettre à table; je ne vous ferai pas attendre; je ne ressemble point aux jeunes gens d'aujourd'hui, et je sais le respect que nous devons aux dames.

(Il sort.)

VICTORINE, *seule*.

En vérité ce commandeur m'étonne de plus en

plus ; peut-on être noble et avoir des goûts aussi vulgaires. Ah ! que monsieur de Fonbreuil lui ressemble peu ; que je suis impatiente de le voir ; mais le voici.

SCÈNE V.

VICTORINE, LE COMTE DE FONBREUIL.

LE COMTE.

Ne me grondez pas, belle comtesse, si j'ai un peu tardé à vous rendre mes hommages ; instruite de mes motifs, vous m'excuserez sans doute.

VICTORINE.

Qui vous a retenu ?

LE COMTE.

Je suis chargé de veiller sur le sort d'une noble orpheline, elle est dans la maison de Saint-Denis ; j'en arrive, et je ne puis vous rendre l'impression que cette touchante institution a fait naître dans mon âme.

VICTORINE.

Ne vous en défendez pas, monsieur le comte, elle prouve la bonté de votre caractère

LE COMTE.

Qu'il serait doux de pouvoir doter ces nobles

victimes du malheur, et de les empêcher de se mésallier !

VICTORINE

Pupilles de l'état, ne peut-on veiller à ce qu'elles ne trahissent point la noblesse de leur origine, et ne doivent-elles pas sentir en elles-mêmes la distance qui les sépare des autres?

LE COMTE.

Sans doute. Mais permettez-moi de vous faire mon compliment; votre appartement me paraît orné avec un goût... un luxe; tout cela est fort beau. Ces objets me paraissent d'une grande valeur.

VICTORINE.

Ne prenez pas garde à ces bagatelles.

LE COMTE, à part.

Cette femme a de la fortune, elle me convient. (*Haut.*) Croiriez-vous, madame, que lorsque je soutiens que la richesse n'est pas le plus sûr garant du bonheur de l'hymen, je trouve des contradicteurs, même parmi des hommes d'une naissance assez illustre; et je viens d'apprendre, encore aujourd'hui, qu'un homme qui possède un beau nom, un nom presque historique, vient d'épouser la fille d'un ancien fournisseur, et cela parce que la petite lui porte en dot cent mille livres de rentes.

VICTORINE.

Vous n'eussiez pas commis cette bassesse, monsieur le comte.

LE COMTE.

Moi! quelle horreur! (*A part.*) Ah! si j'avais pu l'obtenir. (*Haut.*) Je tiens que le premier devoir d'un gentilhomme est de ne point se mésallier. Aucune considération ne doit céder à cette règle, et le bonheur le plus doux, est de relever une tige illustre, en épousant une orpheline noble et pauvre.

VICTORINE, à part.

Il me charme!

LE COMTE, à part.

Au luxe que j'aperçois ici, cette femme doit avoir au moins quinze mille livres de rente.

VICTORINE.

Vous êtes désintéressé, monsieur le comte, et rien ne me touche plus que cette noble pensée.

LE COMTE.

On peut me mettre à l'épreuve.

VICTORINE.

Quelle délicatesse!

LE COMTE.

Voici votre société.

SCÈNE VI.

VICTORINE, LE COMTE DE FONBREUIL, LE MARQUIS DE MONTFORT, LOUISET, DURIOT, LOUISE.

VICTORINE, saluant respectueusement le marquis.

Vous arrivez à propos, monsieur le marquis. (*Avec un peu de hauteur au peintre et à Duriot.*) Messieurs, je vous salue.

DURIOT, LOUISET.

Madame...

VICTORINE.

Notre cher commandeur se meurt d'impatience.

LE MARQUIS.

Je le reconnais là; il est toujours pressé de se mettre à table. Mais un moment de grâce; madame s'est donné un ameublement nouveau.

LOUISET.

Et du meilleur goût. (*Bas à Victorine.*) Faites donc remarquer mes tableaux.

DURIOT.

Et du meilleur style. (*Bas à Victorine.*) Parlez donc de mes bronzes.

LE MARQUIS.

J'aperçois des tableaux ; permettez, je suis amateur.

DURIOT.

Ne dédaignez pas ces bronzes, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, d'un ton sec et dédaigneux.

Je ne regarde jamais ces sortes de choses-là ; je n'aime que les arts.

DURIOT, se fâchant d'une manière comique.

Est-ce que les bronzes ne sont pas dans les arts ? (*A part.*) Voilà un marquis qui a bien peu de goût.

LE COMTE, examinant les bronzes.

Ceux-ci me paraissent fort beaux.

DURIOT, à part.

Voilà un comte qui a de l'esprit.

LE MARQUIS, regardant les tableaux

Dessin correct.... bonne couleur, ombre bien ménagée... excellente composition.

LOUISET.

Monsieur le marquis est connaisseur.

LE MARQUIS, avec fatuité.

Un peu.

LOUISET.

Vous êtes un juge excellent.

LE MARQUIS.

Je passe pour tel.

DURIOT.

Mais, monsieur le marquis, jetez donc un regard sur ces bronzes; monsieur le comte leur rend justice.

LE MARQUIS, à Duriot.

Regardez plutôt ces tableaux.

DURIOT, avec humeur.

Je n'aime point ces sortes de choses-là

LE COMTE, à Louiset.

Monsieur, que dites-vous de cette sculpture?...

LOUISET.

C'est de la sculpture de Santi-Belli.... Cela court les rues...

DURIOT.

Santi-Belli!... quel insolent!...

LE MARQUIS.

Sans indiscrétion, madame, peut-on vous demander ce que vous ont coûté ces quatre tableaux ?

LOUISET.

Si madame les a payés dix mille francs, elle a fait un bon marché.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas cher.

LOUISET, à part.

Je vendrai mes tableaux.

DURIOT, à part.

C'est le double de ce que cela vaut.

LE COMTE.

Et cette table, à combien revient-elle ?

DURIOT.

Si elle ne coûte pas plus de vingt mille francs, on n'a pas trompé madame.

LE COMTE.

Je l'estimerais davantage.

DURIOT, à part.

Je vendrai mes bronzes.

VICTORINE.

Eh ! messieurs, de quoi nous occupons-nous ? Vous oubliez ce pauvre commandeur.

LE DOMESTIQUE.

On a servi, madame, et monsieur le commandeur me charge de vous dire qu'il meurt de faim.

LE COMTE, LE MARQUIS, donnant le main à Victorine.

Madame la comtesse.

VICTORINE.

Madame Louise, faites-moi l'amitié d'attendre un moment dans cette salle ; quelqu'un doit venir encore, et vous l'introduirez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LOUISE, seule.

Ah ! que la vanité est ridicule ! ma pauvre sœur... elle pense s'élever, et elle s'abaisse.... et ce M. de Fonbreuil qu'elle croit généreux, désintéressé, je ne l'ai entrevu qu'un moment, il n'a dit qu'un seul mot, et déjà je crois le connaître. Victorine, dont l'imagination est ardente, exaltée, lui suppose des qualités bien rares aujourd'hui, et qu'il n'a pas sans doute ; que fera-t-elle en découvrant la vérité ? comment supporte-

ra-t-elle l'amour trompé, l'orgueil humilié?... A quel excès son désespoir ne la portera-t-il pas?.... Elle est capable d'attenter à ses jours!... Veillons, veillons sur elle. O! ma mère, où es-tu?... Que ton autorité lui serait utile! que ta prévoyance lui épargnerait de fautes!.. Ah! du séjour céleste ou tu vis encore, entends ma prière.... inspire-moi cette sagesse tendre, cette douce prudence qui faisait aimer jusqu'à tes reproches, et qui donnait à tes conseils le charme de la persuasion. O ma mère!... je m'adresse à toi... Le noble sang que tu m'as transmis n'est point dégradé par les efforts que j'ai faits pour échapper à la misère; et le travail qui nous soustrait à la pitié, à la honte, est un devoir que tu m'as toujours enseigné... Eh bien, je redoublerai d'efforts; et quoique l'expérience m'apprenne que l'intérêt ne respecte rien, que l'or flétrit tout, je doterai ma sœur du travail de mes mains, et son bonheur sera ma récompense; qu'entends-je? C'est le commandeur.... comme il est essoufflé... comme il crie... qu'a-t-il donc?...

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *la main sur son gosier.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus...

LOUISE.

Qu'avez-vous donc, monsieur le commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Ah ! ah !... j'étouffe...

LOUISE.

Mais qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

LE COMMANDEUR.

Une arète de poisson dans le gosier.... Ah !.... un peu de thé, bonne femme, je vous prie.

LOUISE.

On va vous en donner...

(*Elle sort.*)

LE COMMANDEUR.

J'aime le poisson à la folie... Oh ! la la.... et il me joue toujours de ces tours-là....

LOUISE, portant du thé...

Monsieur, voici du thé...

LE COMMANDEUR.

Mettez beaucoup de sucre... encore... (*Il avale une tasse de thé.*) Je crois que j'ai dans la bouche une mâchoire de saumon.... Encore du thé.... beaucoup de sucre... (*Il avale une tasse de thé.*) Ce thé me paraît faible.... ne le prenez-vous pas à l'hôtel d la Martinique ?...

LOUISE.

Cela va-t-il mieux ?...

LE COMMANDEUR.

Oui... je sens que la mâchoire n'est plus là... elle est descendue dans l'estomac...

LOUISE.

Prenez un peu de repos.

LE COMMANDEUR.

Qu'appelez-vous du repos ?... je n'ai pas dîné, et je cours me remettre à table....

LOUISE.

Prenez garde aux arêtes.

LE COMMANDEUR.

Si l'on prenait garde à tout, on ne mangerait jamais.... Mais pardon.

LOUISE, le retenant.

Connaissez-vous le nouveau convive que j'attends ?

LE COMMANDEUR.

C'est un poëte qui doit chanter au dîner la modestie et l'humilité de notre orgueilleuse comtesse... mais il est tard, il ne viendra pas.

LOUISE.

Quand on propose un dîner contre une chanson, ce qu'un poëte a de mieux à faire, c'est de ne pas accepter.

LE COMMANDEUR.

Et pourquoi donc ? il y a bien des chansons qui ne valent pas un dîner, et les poëtes sont gourmands... Mais vous me faites jaser, et je ne dîne pas... je cours me mettre à table.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LOUISE, LE COMTE DE FONBREUIL, entrant d'un autre côté.

LE COMTE.

Je venais savoir des nouvelles du commandeur.

LOUISE.

Il est guéri, et il est retourné à son poste.

LE COMTE.

Profitons de l'occasion, et faisons causer cette femme. (*Haut.*) Vous êtes au service de madame la comtesse ?

LOUISE.

Non, monsieur, mais je lui suis très-attachée.

LE COMTE.

Ah !

LOUISE.

Je suis sa marchande lingère.

LE COMTE.

Eh, dites-moi en confidence, madame la comtesse acquitte-t-elle bien ses mémoires ?

LOUISE.

Je me trouve fort bien payée de tout ce que j'ai fait pour elle ; mais pourquoi me faites-vous cette question ?

LE COMTE.

Je ne vous le cache pas, un de mes amis a des projets sérieux sur madame la comtesse ; et comme les femmes de qualité ne sont pas toujours très-exactes à payer celles qu'elles emploient, et que c'est un moyen excellent pour connaître leur fortune et l'ordre qu'elles entretiennent dans leur maison, de questionner leurs

fournisseurs, j'ai pris la liberté de vous faire cette demande.

LOUISE.

Votre ami est donc un homme intéressé?

LE COMTE.

Pas du tout, mais il est bien aise de savoir si celle qu'il se propose d'épouser a une fortune réelle. Il y a du luxe dans cette maison; mais tout ce qui reluit n'est pas or, et je désirerais avoir là-dessus des renseignemens positifs. Votre figure honnête, votre maintien décent ont entraîné ma confiance, et je vous prie de me répondre.

LOUISE.

Vous me faites des questions auxquelles je ne puis satisfaire en ce moment; qu'il vous suffise de savoir que je me tiens heureuse de la servir, et quel que soit le sort qui l'attende, elle pourra toujours disposer de tout ce que je possède. (*A part.*) Ah! pauvre Victorine.

(Elle sort.)

LE COMTE.

Rien ne manque à cet éloge, la comtesse de Merval a conservé sa fortune... je l'aime et je l'épouserai; mais pour la faire décider promptement je vais feindre un mouvement de jalousie; ce moyen est excellent pour la faire expliquer: elle vient; allons, faisons le passionné et le jaloux.

SCÈNE X.

LE COMTE DE FONBREUIL, VICTORINE, son petit sac à la main.

VICTORINE.

Vous cherchez le commandeur ?

LE COMTE, composant son visage, et s'agitant.

Oui... j'étais fort inquiet.

VICTORINE.

Pour le commandeur ? il est à table, venez.

LE COMTE, affectant d'être troublé.

Non... je ne le puis.

VICTORINE.

Qu'avez-vous, monsieur le comte ?

LE COMTE, soupirant.

Rien...

VICTORINE, avec une inquiétude réelle.

Qu'avez-vous, monsieur le comte ? vos traits semblent altérés, et je lis dans vos regards, le dépit... la colère...

LE COMTE, s'arrêtant à chaque phrase et jouant le chagrin.

Eh bien ! madame... puisque mon visage parle

malgré moi... et que j'ai le malheur d'avoir une physionomie mobile et toujours prête à trahir mes secrets..., il faut bien que je renonce à déguiser mes sentimens... Oh!.. que j'en veux à mon visage... quel défaut j'ai là!

VICTORINE.

Ne vous plaignez pas de cette qualité, monsieur le comte, et laissez aux roturiers l'art de se contrefaire.

LE COMTE.

Les hommes francs sont malheureux, madame la comtesse, et dans ce siècle de corruption on se repent de ne savoir pas déguiser sa pensée. Les hommes faux réussissent à tout... ils séduisent toutes les femmes... ils obtiennent toutes les places... ils sont conseillers d'état... ministres... que sais-je?.. et moi, je ne réussis à rien.

VICTORINE.

Vous m'alarmez, monsieur le comte.

LE COMTE, appuyant.

A la ville... à la cour, partout on joue la comédie... et la franchise, hélas!.. cette franchise, dont je ne puis me défendre, n'est bonne qu'à faire des dupes.

VICTORINE, avec un intérêt vrai.

Eh bien, monsieur le comte, parlez, expliquez-

vous, ne m'alarmez pas davantage, et satisfaites l'intérêt... l'intérêt bien tendre que vous m'inspirez.

LE COMTE.

Eh bien, madame... (*après un silence et une contrainte jouée*) eh bien, madame, j'aime... et je suis jaloux.

VICTORINE, émue.

Et quelle est la personne que vous aimez?

LE COMTE.

Vous, madame.

VICTORINE, avec joie.

Moi!.. et de qui êtes-vous jaloux?

LE COMTE.

Du marquis de Montfort.

VICTORINE.

Quelle folie!

LE COMTE.

Ah! madame, pardonnez au trouble de mes idées, je suis franc, et je veux que vous puissiez lire dans mon cœur... C'est en vous rendant compte de mes combats, de mes craintes, de mes irrésolutions, de mes espérances, de mes projets. Enfin, en me faisant connaître tout entier, que je mériterai du moins votre estime, si je ne mérite votre amour.

VICTORINE.

Calmez-vous, monsieur le comte, calmez-vous.

LE COMTE.

Daignez m'écouter sans m'interrompre.

VICTORINE.

J'écoute.

LE COMTE.

Je connais l'antiquité de votre noblesse, et j'ai fait, pour mieux l'apprécier, des recherches précieuses : un de vos aïeux, Isaac Godefroi de Monval, seigneur de Forcalquier, fut à la Palestine, il y conduisit son nombreux vasselage ; un autre fut écuyer de François premier.

VICTORINE.

Et Rosamonde, son épouse, fut dame d'atour de la reine Marguerite.

LE COMTE.

En vous voyant habiter ce modeste hôtel, je me disais : Je pourrai réparer l'injustice du sort, épouser une noble orpheline... ; mais je suis si malheureux que je vous trouve encore plus riche que moi.

VICTORINE.

Vous croyez?...

LE COMTE.

Oui, madame, vous avez vingt mille livres de rente; monsieur le comte, votre père, étalait un grand luxe... Mais votre sœur aînée a su entretenir avec tant d'art l'ordre et l'économie dans votre famille qu'elle a su concilier le luxe et la fortune... Je suis instruit de tout, madame...

VICTORINE.

Ne croyez pas...

LE COMTE.

Ce malheur est certain.... Je ne vous en fais pas un reproche... mais qu'il m'eût été doux de vous faire accepter ma fortune sans recevoir la vôtre.

VICTORINE.

Oh! noble comte... que j'aime vos sentimens...

LE COMTE, à part.

Elle est émue, voici l'instant décisif... (*Haut.*) Oui, madame, votre fortune a détruit le prestige qui me charmait, et je me suis trop aperçu qu'un rival plus heureux avait des droits sur votre cœur... Le marquis de Montfort vous a écrit, et sa lettre est là... (*Il lui enlève son sac.*)

VICTORINE, *avec un cri.*

Ah ! monsieur le comte...

LE COMTE, *à part.*

Des cris ? c'est cela...

VICTORINE.

Ne lisez pas... je vous le demande à genoux.

LE COMTE, *à part.*

Du désespoir ?.. à merveille.

VICTORINE, *avec un cri perçant.*

Monsieur le comte.

LE COMTE.

Prière inutile... je veux connaître mon malheur... (*Il lit.*) Reconnaissance du Mont-de-Piété...

VICTORINE, *tombant dans un fauteuil.*

Je me meurs.

LE COMTE, *lisant.*

Mille francs sur une croix en diamans...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, enlevant la reconnaissance.

Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ?...

LE COMTE.

Et de quel droit, madame ?

LOUISE.

Je suis sa sœur.

LE COMTE.

Sa sœur ?... une lingère ?...

LOUISE.

Elle est évanouie... ah !.. monsieur, aidez-moi à la transporter dans sa chambre, et ne trahissez pas des secrets que vous auriez dû respecter. (*Ils portent Victorine dans la coulisse.*)

LE COMTE, très-agité.

Elle a repris ses sens... mais parbleu, j'allais faire une belle équipée, épouser une petite femme qui met ses diamans en gage pour donner une fête ; et le commandeur qui m'assurait avoir connu le père de cette dame : il l'estimait, disait-il... Ces gastronomes

estiment tous ceux qui leur donnent à dîner. (*Il va au fond du théâtre, ouvre les portes.*) Eh, messieurs? messieurs?..

SCÈNE XII.

LE COMTE, LE MARQUIS, DURIOT, LOUISET.

LOUISET.

Qu'est-ce donc?

DURIOT.

Quel dîner est celui-là? chacun quitte la table à son tour.

LE MARQUIS.

Il n'y a que le commandeur qui n'en démarre pas. Mais qu'est-il donc arrivé?

LE COMTE.

La maîtresse de la maison vient de s'évanouir; je l'ai laissée avec sa sœur... avec une marchande lingère.

DURIOT.

La sœur de la comtesse est une lingère? mais pourquoi tout ce bruit?

LE COMTE.

Le hasard a fait tomber dans mes mains un papier

qui atteste que la comtesse a mis hier ses diamans en gage; elle n'a pu supporter cette épreuve. Qui diable eût cru cela en voyant le luxe qui brille dans ce salon; c'est bien le cas de dire, tout ce qui reluit n'est pas or; mais comment s'est-elle procuré ces tableaux?

LOUISET.

Ils sont à moi.

LE COMTE.

Et cette riche table?

DURIOT.

Elle m'appartient.

LE MARQUIS, à Louiset.

Je ne m'étonne plus si vous vantiez cette peinture.

LE COMTE.

Je ne suis plus surpris si vous faisiez l'éloge de ces bronzes.

DURIOT.

Je crois que ce qui nous reste de mieux à faire, c'est de reprendre ce qui nous appartient. (*Le peintre prend ses tableaux*, *Duriot*, *sa table.*)

LE MARQUIS.

Eh! arrivez donc, commandeur....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR, ivre, et la bouche pleine.

LE COMMANDEUR.

On ne peut donc pas dîner tranquille dans cette maison ?.. Où donc est la comtesse ?

DURIOT.

Elle est avec sa sœur... une lingère.

LE COMMANDEUR.

Cela ne se peut pas.... elle m'a dit elle-même qu'elle était morte... Mais quoi, l'on déménage.... Que veut dire ceci ?...

LOUISET, DURIOT emportant leurs effets.

Au revoir, messieurs.

LE MARQUIS.

Suivons-les, nous en saurons davantage.

LE COMMANDEUR.

Quitter un dîner au dessert.... ce n'est pas dans les convenances.

LE MARQUIS.

Eh ! venez donc, commandeur. (*Il l'entraîne.*)

SCÈNE XIV.

VICTORINE. Elle est pâle, sa voix est tremblante, son œil égaré.

Ils sont partis.... Tout m'abandonne, et je reste seule.... seule avec mon orgueil !.... Eh quoi !.... ce Fonbreuil que j'aimais... cet homme que je croyais si généreux, et qui affichait tant de délicatesse... il me sait pauvre.... et il me fuit. (*Elle regarde autour d'elle.*) Que vois-je !... tout est enlevé.... Fonbreuil me délaisse, me méprise, m'accuse ; lui-même a divulgué ma fatale imprudence... je suis déshonorée... Que vais-je devenir ? Que ferai-je sur cette terre où la naissance n'impose aucun respect, où le malheur n'inspire aucune pitié ?... (*Elle pleure, et dit avec force :*) Il faut mourir.. Je suis seule... tout me favorise, et le ciel a pris pitié de ma douleur en me permettant de cesser de vivre. O mon père ! je vais te rejoindre ; je vais dormir auprès de toi, à côté de ce marbre où j'ai fait graver tes armes et tes titres... Mon seul asile est ton noble cercueil... C'est le dernier service que je vais implorer, et je l'attends de ma sœur... me le refusera-t-elle ?... (*Elle sourit avec contraction.*) Oh ! non... l'on suit les ordres de ceux qui n'en auront plus à donner. Écrivons... (*Elle se traîne vers la table, et paraît plus agitée.*) Bonne Louise !... (*Un silence ; elle lève les yeux au ciel.*) Je n'ai pu

supporter ma position, et, quand vous recevrez cette lettre... (*elle pleure*) je ne serai plus!... En quittant la vie, je ne regrette que vous, ô ma tendre sœur! vous seule!... vous seule!... (*Un silence... Avec un autre accent, et le ton de la réflexion.*) Je sens à ma dernière heure que votre résignation est plus estimable que ma fierté, et qu'il y a plus de force dans votre humilité que de courage dans mon orgueil.... mais... il est trop tard... (*Une pause en levant les yeux.*) Le parti que je prends offense le ciel; mais Dieu est bon, il me pardonnera. Vous me pardonnerez aussi la douleur que je vous cause; l'idée de votre désespoir quand vous me trouverez morte, empoisonne ma dernière heure. (*Elle pleure.*) Ma main tremble, et mes larmes tombent sur ma lettre... Elles effacent ce que j'écris... Ah! bonne sœur... vous ferez placer mon corps auprès de celui de mon père, et vous ordonnerez que l'on grave sur ma tombe ces mots: *A Victorine, comtesse de Merval.* Adieu pour la dernière fois, bonne, respectable, tendre sœur... Je vous quitte pour jamais, et la dernière palpitation de mon cœur a été pour vous seule.... Fermons les portes..... et mourons. (*Elle va fermer la porte, Louise paraît.*)

SCÈNE XV et dernière.

VICTORINE, LOUISE.

VICTORINE.

Ma sœur !...

LOUISE.

Quel sinistre projet formez-vous ? (*Elle aperçoit la lettre.*) Vous avez écrit... (*Elle lit quelques mots.*) Vous voulez ?...

VICTORINE, avec calme et noblesse.

Mourir.

LOUISE, vivement.

Tremblez, on nous écoute.

VICTORINE.

Qui ?

LOUISE.

Dieu. Il vous ordonne de vivre. O ! ma chère Victorine, reprends cette croix. C'est le présent de la plus tendre mère, elle te le donne encore... (*Elle lui présente la croix.*)

VICTORINE, avec égarement.

Ma mère !... elle m'appelle, elle m'attend.

LOUISE.

Quand Dieu l'aura voulu. Tu parles de notre

mère... ne l'offense pas par ton désespoir, son ombre erre autour de toi... je la vois... ne la vois-tu pas?...

VICTORINE.

Où me cacher?...

LOUISE.

Dans les bras de ta sœur, de ta sœur qui ne veut plus te quitter, qui respecte tes préjugés, qui peut te doter un jour, et qui te servira de mère. Viens avec moi Victorine, le luxe, la vanité ne sont pas le bonheur; crains les conseils de l'orgueil, n'écoute que ceux de la raison; elle te dit. Que, s'il existe parmi les nobles des hommes intéressés et faux, on en trouve aussi de généreux et de délicats. Coupable d'une inconséquence, voudrais-tu t'en punir comme d'un crime honteux; jeune, belle, sage, pourquoi renoncer à la vie, pourquoi la quitter sans en avoir rempli les obligations? Sois épouse, deviens mère, conforme tes désirs à ta situation, lutte avec le malheur, n'attache plus tes destinées aux chimères de l'orgueil; et la modération, le travail et mes soins te rendront bientôt la paix, le repos et le bonheur. (*Elle lui passe la croix.*)

VICTORINE.

Je cède à tes conseils, et je vois que je n'ai pas perdu ma mère.

FIN DE TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

L'HABIT
NE FAIT PAS LE MOINE,

OU

LES DEUX MINISTRES,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

DE GERMON, ministre nommé. Homme de 60 ans, maintien grave, costume simple et sérieux.

DE PERVILLE, ministre déplacé. Homme de 40 ans, grand costume de ministre.

LORANGE, valet de chambre de M. de Perville.

MONTBRISON, valet de chambre de M. de Germon.

UN CHANSONNIER.

FINETTE, femme de chambre.

UNE COMTESSE.

La scène se passe à Paris.

NOTICE

SUR

L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

Les ministres qui occupent une si grande place dans le monde, en remplissent une si petite dans ce proverbe, qu'après avoir indiqué leur costume et leur âge, je n'ai rien à ajouter. Il n'en est pas de même de leurs valets de chambre; Montbrison ne saurait être joué avec un ton trop insolent, et M. Lorange, malgré sa disgrâce, ne l'a pas encore perdu tout-à-fait.

Mademoiselle Finette doit laisser percer à travers son babil philosophique, tout le regret qu'elle éprouve; et c'est au moment surtout où elle annonce ce que renferme le carton tant recommandé, qu'elle doit caractériser ce dépit : les femmes de chambre se croient toujours pour quelque chose dans les hommages qu'on adresse à leurs maîtresses.

La comtesse doit avoir le ton haut et décidé, depuis que les coteries politiques ont

remplacé les coteries littéraires. Il y a toujours eu à Paris de belles dames qui ont donné des fêtes aux ministres, de telle sorte que les fêtes préparées pour l'homme en place pouvaient servir encore à leurs successeurs.

On aurait pu tirer quelques scènes comiques de la situation où se trouvent les deux ministre, celui qui ne l'est plus en ayant conservé le costume, et celui qui doit le devenir ne l'ayant pas encore; il y avait là des quiproquo, des méprises, et nous indiquons une scène de nouvelliste, qui, croyant féliciter le nouveau ministre, s'adresserait à l'ancien en lui disant beaucoup de mal de lui-même..... mais ces sortes de scènes ne peuvent être écrites; elles caractérisent trop une époque, un homme.... nous en abandonnons l'exécution à l'intelligence des personnes qui voudront s'amuser à l'essayer en petit comité.

L'HABIT
NE FAIT PAS LE MOINE,
OU
LES DEUX MINISTRES,
PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le cabinet d'un ministre ; deux secrétaires, l'un à droite, l'autre à gauche. Des hommes chargés d'effets et de papiers traversent le théâtre.

LORANGE.

C'est une singulière chose que le déménagement de l'hôtel d'un ministre : que d'espérances s'en vont dans les cartons d'aujourd'hui ! que d'ambitions viendront se placer dans les cartons de demain ! C'en est donc fait, mon maître quitte le ministère, il soutient qu'il le quitte lui-même ; mais on a beau dire, on a beau faire, on laisse toujours ici quelques regrets, et il est fort désagréable de sortir avec un petit

portatif dans sa poche, et de quitter un superbe portefeuille qui, lorsqu'on le porte, ou qu'on le fait porter par monsieur le secrétaire général, ne laisse pas de nous donner un air capable. Mais quel bruit, quelle confusion dans la cour! d'un côté, la harpe de madame; de l'autre, les brochures politiques de monsieur! Comme c'est lourd, quatre hommes peuvent lés porter à peine... Quelle est donc cette petite femme si affectueuse que je vois là-bas? Ah, c'est mademoiselle Finette, la femme de chambre de madame; elle fait semblant d'être gaie, elle imite sa maîtresse; mais comme elle paraît douce aujourd'hui! elle salue les domestiques, elle fait la révérence au portier; elle est bien changée depuis hier. Tout beau, M. Lorange, vous blâmez les autres, mais vous ne valez pas mieux. Voyons... interrogeons-nous, mettons la main sur la conscience. Qui êtes-vous, M. Lorange? un misérable valet de chambre; vous ne savez autre chose que raser votre maître, et l'aider à mettre sa cravate, et cependant dès l'instant que vous avez mis le pied dans cet hôtel, vous avez eu le jarret tendu, les épaules hautes, et la colonne dorsale d'une inflexibilité remarquable. Mais est-ce bien ma faute? à peine ai-je été le valet de chambre d'un ministre, que tout le monde a changé de manières envers moi; ceux qui ne me regardaient pas, m'ont accablé de politesses, il n'y a pas jusqu'à notre chef de division, si impérieux avec tous ceux qui ont besoin de lui, qui ne m'ait fait un doigt de cour:

d'aussi loin qu'il me voyait, il venait à moi, me saluait, me souhaitait le bonjour, me demandait des nouvelles de ma santé, et m'offrait toujours une prise de tabac. Comment le trouvez-vous, me disait-il, avec son air grave et faux, il est bon... il n'est pas de la Ferme, je vous en enverrai; aussi fit-il, et depuis que je suis en fonction, monsieur le chef de division peut se flatter d'avoir régalé le nez du valet de chambre de monseigneur. (*Il s'assied et prend une prise de tabac.*) Où diable prend-il ce tabac particulier, ce fonctionnaire public?.. Il ne m'en offrira plus maintenant, et d'après la chute de ma place je dois renoncer au montant de ce tabac. Quoi qu'il en soit, à présent que j'ai vu le monde, et que mes fonctions m'ont placé dans l'antichambre d'un ministre, je ne m'étonne plus de l'insolence des gens en place; leur orgueil prend sa source dans la bassesse de tous ceux qui les environnent: oh! les hommes... les hommes, les hommes. A propos, M. Montbrisson, le valet de chambre du ministre qui remplace mon maître, m'a écrit un billet assez sec; il m'engage à vider au plus tôt mon appartement, car son maître doit prendre aujourd'hui possession de tout l'hôtel. J'ai remarqué dans sa lettre certaines expressions, au moins très-inconvenantes entre collègues. Qu'il vienne, M. Montbrisson, mais qu'il n'aille pas faire l'insolent. Je sens que je ne les aime plus, les insolens.

SCÉNE II.

LORANGE assis, prenant du tabac, FINETTE.

FINETTE, vivement et avec humeur.

Qu'est-ce donc, M. Lorange? vous voilà bien tranquille, vous êtes assis, vous parfumez votre nez, quand tout l'hôtel est sens dessus dessous.

LORANGE, toujours assis.

Mademoiselle Finette a de l'humeur aujourd'hui?

FINÊTTE.

Et pourquoi cela?

LORANGE.

Je m'entends.

FINETTE.

Vous n'y entendez rien, M. Lorange, vous pensez peut-être que l'événement de ce jour me chagrine, et que je suis désolée de n'être plus la femme de chambre de l'épouse d'un ministre? point du tout, ma maîtresse et moi nous sommes revenues des vanités du grand monde.

LORANGE.

Je vous crois.

FINETTE.

Les honneurs, les dignités, les préférences, les distinctions, tout ce qui séduit le vulgaire, et charme le peuple, ne nous convient plus; nous avons eu le temps de juger le néant de ces importantes bagatelles.

LORANGE.

Vraiment!

FINETTE.

Pensez-vous d'ailleurs que l'épouse d'un ministre soit toujours parfaitement heureuse?

LORANGE, prenant du tabac.

Je ne le pense pas.

FINETTE.

Quand son excellence est contrariée, croyez-vous qu'elle soit bonne?

LORANGE.

Je sais à quoi m'en tenir là-dessus.

FINETTE.

Quand monseigneur le ministre est dérangé dans ses vues, troublé dans ses projets, quand tous ceux qu'il oblige sont des ingrats, que tous ceux qu'il ne peut servir deviennent ses ennemis, lorsqu'il a de l'humeur, enfin, qui le supporte?

LORANGE.

Monsieur le secrétaire général.

FINETTE.

Et sa femme aussi, M. Lorange.

LORANGE.

Cela se peut.

FINETTE.

Et quand la femme de l'époux ministre a de l'humeur à son tour, qui supporte ce ricochet?

LORANGE.

Celui qui lui adresse ses hommages.

FINETTE.

Non, monsieur, c'est la femme de chambre qui en devient la première victime; il faut voir quand une loi n'a pas été rendue, quand le côté droit ou le côté gauche de la chambre s'est opposé à quelque vue ministérielle, il faut voir madame comme elle me gronde, comme elle est maussade en faisant sa toilette, comme elle s'impatiente, comme elle me dit tour à tour : Cette Minerve est bien audacieuse. — Ce bonnet est détestable. — Ces ultras sont bien extravagans. — Cette plume blanche me va mal. — Ces libéraux sont bien raisonneurs. — Cela n'ira jamais.

LORANGE.

Fort bien, je conçois que la politique dérange une toilette.

FINETTE, souriant.

La politique l'arrange aussi quelquefois ; par exemple, à l'époque de l'ordonnance du 5 septembre, ma maîtresse m'a donné une robe qu'elle n'avait mise qu'une fois au bal de sa grâce lord Wellington. Et au départ des alliés, elle m'a donné cette riche bague... Oh ! ma maîtresse est une bonne française.

LORANGE.

Mais en apprenant la grande nouvelle d'hier au soir, elle ne vous a rien donné.

FINETTE.

Si fait, elle m'a donné l'ordre d'emballer tous ses effets, et m'a recommandé surtout ce carton.

LORANGE.

Que renferme-t-il?

FINETTE.

Des hommages. Ce sont les vers, la prose et les couplets qui nous ont été adressés pendant le ministère de M. de Perville.

LORANGE.

Je vois que vous êtes bien revenue des vanités humaines.

FINETTE.

Sans doute, et nous allons nous fixer à la campagne pour ne plus nous occuper que de botanique et d'histoire naturelle. Nous renonçons à la société, et nous ne lirons plus qu'un seul journal, celui des Modes.

LORANGE.

Voilà une retraite bien conditionnée, mais ne pourriez-vous me dire ce que fait mon maître en ce moment ?

FINETTE.

Paré de son plus riche costume, décoré de toutes ses croix, il fait sa dernière visite, de là, il se rendra chez son successeur, qui se trouve un de ses amis particuliers, il doit l'amener ici, et lui remettre le portefeuille. Adieu, monsieur Lorange, tâchez de vous montrer supérieur aux événemens, et d'imiter notre philosophie.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LORANGE, seul.

La drôle de tête que celle de mademoiselle Finette. Comme elle mêle le profane et le sacré, les grands événemens du royaume avec les petits bénéfices de sa profession, et les caprices de sa maîtresse avec les

discours de nos orateurs. Oh ! les femmes ! les femmes ! les femmes ! mais pourquoi s'étonner de ses calculs ? Est-ce que nous valons mieux, nous autres ? Non parbleu ; nous croyons être politiques, et nous ne sommes qu'intéressés ; notre vue dépasse rarement les bornes de cet horizon. Mais quel est ce personnage, il fait l'important, je crois. Je parie que c'est monsieur Montbrison ; je ne sais pourquoi, mais, en voyant celui qui va se mettre à ma place, je sens là une certaine haine ?..... Je ne vaux pas autant que mon maître ; il est l'ami de son successeur, dit-il ; mais je suis plus franc, je déteste le mien. Oh ! si je pouvais le supplanter par quelque bonne intrigue ? Quel dommage que je ne sois pas le valet de quelque chose de plus qu'un ministre ?

SCÈNE IV.

LORANGE, MONTBRISON, en grande livrée, et la bourse.

MONTBRISON, d'un ton insolent.

L'ami...

LORANGE, surpris.

L'ami ?...

MONTBRISON.

Vous avez un nom sans doute ; mais je ne le sais

pas, et j'emploie avec vous une de ces élocutions.... familières qui prouvent... ma bonté... et qui ne saurait vous déplaire... l'ami.

LORANGE, à part pestant.

Oh! le fat.

MONTBRISON.

Faites avertir le valet de chambre de l'ex-ministre, et qu'il sache que monsieur... Montbrison est arrivé avec son excellence. Allez donc... Allez donc.

LORANGE..

Oh! j'étouffe...

MONTBRISON.

Qui êtes-vous donc, l'ami?

LORANGE.

Je suis.... monsieur Lorange, et non pas votre ami.

MONTBRISON.

Ah! c'est vous, enchanté de vous voir. Mais dites-moi donc la cause du désordre qui règne dans votre ministère. L'antichambre est un désert, personne n'est à son poste, pas un garçon de bureau, pas un huissier; on voit bien que le portefeuille est vacant. Je suis entré ici comme aux Champs-Élysées; oh! nous mettrons de l'ordre, nous autres. Il faut de la

régularité dans le service, et, pour y parvenir et que chacun soit à son poste, je vous prie de me conduire dans mes appartemens.

LORANGE.

Dans vos appartemens! vous êtes pressé à ce qu'il me paraît.

MONTBRISON.

Très-pressé. Son excellence descend de voiture; elle n'est pas en grand costume parce que je n'ai pas encore bien réfléchi à sa nouvelle toilette. A propos, combien de pièces occupez-vous? Une chambre à coucher, un cabinet, un salon, une antichambre.

LORANGE.

Oui, une antichambre.

MONTBRISON.

Et tout cela est bien meublé sans doute. Vous n'avez rien fait disparaître; tout appartient ici au domaine public, ne l'oubliez pas mon ami.

LORANGE.

Monsieur le nouveau fonctionnaire, monsieur l'heureux du siècle, un ton un peu plus bas, je vous prie, point d'importance ridicule; apprenez que mon appartement est très-modeste, et que le ministre que votre maître remplace n'a jamais permis à ses gens de s'en faire accroire.

MONTBRISON.

Son excellence pense différemment sur mon compte.

LORANGE.

Ah! ah!

MONTBRISON.

Elle veut, elle ordonne que son premier valet de chambre soit logé d'une manière convenable. Si vous aviez lu l'histoire, mon bon ami, vous sauriez que le valet de chambre d'un ministre est un personnage important... mais je dis très-important. Vous sauriez enfin que les valets de chambre de leurs éminences les cardinaux et ministres Dubois et Fleuri avaient une certaine influence dans l'état, et que tout ce qu'il y avait de mieux à la cour honorait ces messieurs. Mais il paraît que vous n'entendez rien en politique et en préséance; et qu'on a fort bien fait de vous supprimer, mon bon ami. Comment voulez-vous que le ministère marche avec des espèces comme cela?

LORANGE.

Il suffit. Mais voulez-vous que je vous donne un excellent conseil, monsieur Montbrison? Le premier jour que je suis entré dans cet hôtel, la fortune m'a aveuglé; je me donnais des airs aussi; j'appelais ceux que je ne connaissais pas l'ami... hein?... qu'est-ce donc? Mais aujourd'hui je suis plus raisonnable, et je vaux mieux que vous, car vous commencez votre

impertinence, et moi je finis la mienne, monsieur Montbrison.

MONTBRISON.

Je ne profiterai pas de mes avantages; le malheur aigrit le caractère.

LORANGE.

Dites plutôt qu'il le forme, monsieur Montbrison. Quant à vos appartemens j'attendrai les ordres de mon maître; je l'aperçois, il vient avec le vôtre..., qui me paraît aussi modeste que vous êtes arrogant. Je vous salue, et je me rends dans un lieu dont vous ne devez pas sortir, monsieur Montbrison, dans l'antichambre.

(Il sort.)

MONTBRISON.

Voilà un homme qui sait bien mal supporter une disgrâce. Quant à moi je supporte mieux la fortune. Cependant quelque chose m'inquiète; mon maître n'a point encore accepté la place de ministre... Bon!... est-ce qu'on refuse aujourd'hui... Eh oui, les démissions sont à la mode, et M. de Germon est d'un caractère..... Il vient avec l'ex-ministre qui conserve encore son costume, tandis que mon maître est habillé en simple plébéien... Cette seule observation fait juger ces deux hommes-là. M. de Perville a beau étaler encore sa broderie ministérielle, *l'habit ne fait pas le moine.*

SCÈNE V.

MONTBRISON, DE GERMON, ministre, en habit noir, DE PERVILLE, ex ministre, en grand costume.

DE GERMON.

Que faites-vous ici?

MONTBRISON.

Je venais voir si mon appartement...

DE GERMON, l'interrompant.

Hein?

MONTBRISON.

Si vos appartemens étaient bien disposés.

DE GERMON.

Je ne vous en avais pas donné l'ordre.

MONTBRISON.

Mais mon zèle, excellence...

DE GERSON.

Retournez dans l'antichambre, et attendez mes ordres.

(Montbrison sort.)

DE GERMON *à de Perville, qui descend la scène, et qui a quitté son épée.*

La sotte espèce que nos gens, et que de ridicules ils nous donnent quelquefois.

DE PERVILLE.

Mon cher de Germon, croyez à ma sincérité; oui, je vous le répète, je quitte le portefeuille sans regret, puisqu'on le confie à un ami tel que vous.

DE GERMON.

Les gens du monde ne croiront jamais à la franchise d'un tel sacrifice; mais pour moi qui vous connais bien, je n'en doute point, et je l'apprécie. Je vais même y répondre par une autre confidence que l'on trouvera peut-être aussi extraordinaire. Je ne suis point encore décidé à accepter l'honneur que l'on veut me faire, et ma résolution ne sera prise à cet égard que lorsque vous m'aurez communiqué les notes qui m'apprendront enfin dans quel esprit le ministère doit se conduire.

DE PERVILLE.

Tout est préparé dans ce secrétaire, et voici la clef. Voyez, examinez.

DE GERMON.

Un tel service est digne de vous, mon ami.

DE PERVILLE.

Je ne vous communiquerai point les autres pièces qui étaient renfermées dans ce secrétaire-ci.

DE GERMON.

Que renfermait-il ?

DE PERVILLE.

Des dénonciations. Il faut apprendre aux Français qu'ils sont faits pour se chérir et s'estimer, et non pour se haïr et se dénoncer. Je crains encore que ce maudit secrétaire ne renferme quelques pièces de ce genre.... Voyons.... encore une.... je ne la lirai pas. (*Il la déchire.*) Union, oubli... voilà le seul moyen de parvenir à la paix.

DE GERMON.

Bien, mon ami.

DE PERVILLE.

Je ne vous laisserai ni haines à satifaire, ni persécutions à suivre.

DE GERMON.

Si tous les ministres avaient suivi ce noble exemple, l'esprit de parti aurait moins fait de mal à la France. Mais, pardon, je vais m'occuper de mon travail. (*Il s'assied au secrétaire qui est très-vaste et le cache presque entièrement.*)

LORANGE, annonçant.

Madame la comtesse, et monsieur de... ce chansonnier qui l'accompagne toujours.

DE PERVILLE.

Faites entrer.

(Lorange sort.)

SCÈNE VI et dernière.

DE GERMON, au secrétaire, DE PERVILLE, LA COMTESSE, LE CHANSONNIER.

LA COMTESSE.

Enfin, mon cher ministre, je vous tiens et vous ne m'échapperez pas. On a *ben* de la peine à vous posséder un moment, à vous parler une minute; mais je me suis levé de bonne humeur aujourd'hui, cette gaieté m'annonçait *quèque chose* d'heureux pour la journée, je vous vois, et l'oracle est accompli.

DE PERVILLE.

Vous m'adressez toujours des choses infiniment flatteuses.

LA COMTESSE.

J'ai de la franchise, moi.

DE GERMON, occupé de son travail.

Cela est faux.

LA COMTESSE, se retournant.

Hein,... que dit *st' homme?*

DE PERVILLE.

Il s'occupe d'un travail très-important.

LA COMTESSE.

C'est fort *ben*, mais *y* pourrait réfléchir tout bas. Dites donc, monsieur le commis...

DE PERVILLE.

De grâce, ne le dérangez pas.

LE CHANSONNIER.

Cèt homme est un original; comment il ne s'aperçoit pas que son excellence est là, et que madame la comtesse parle.

DE PERVILLE.

Madame est bonne à entendre, cependant.

LE CHANSONNIER.

Et à voir.

DE PERVILLE.

On remarque dans sa conversation une faconde....

LE CHANSONNIER.

Et un bonheur d'expression...

LA COMTESSE.

Oui, mon expression est assez pittoresque. Je ne parle pas mal à ce qu'on dit. En vérité, je suis charmée de voir son excellence en grand costume; cet habit lui sied à ravir, et il me rassure.

DE PERVILLE.

Comment cela?

LA COMTESSE.

Vous ne savez donc pas, tout Paris, hier, jetait les hauts cris; le croiriez-vous... On osait parler de votre éloignement du ministère; mais j'ai repoussé cette idée, *ben* loin... à mille lieues. Rien n'est plus positif, me disait un marquis du faubourg Saint-Germain, un jeune homme qui tousse toujours... il a sauté, le plébéien... il ne sera plus tant salué... ué... ué... Mais, monsieur le marquis, monsieur le duc, monsieur le pair... permettez-moi l'honneur de vous contredire... Eh! qui le remplacera?.. Un ultra... il gâterait tout... et 1815 donc?.. Un militaire... il mettrait son sabre dans l'écritoire; un savant... mais les savans ne conviennent pas au ministère, il faut de l'esprit pour çà... Il n'y a que lui... il n'y a que lui... il n'y a que mon bon de Perville qui ait assez d'adresse et d'esprit pour nous ben conduire...

DE PERVILLE.

Madame...

LA COMTESSE.

Non, vraiment, je vous suis attachée de cœur, et à propos de ça, j'ai dit un mot qui a réjoui toute la société.

LE CHANSONNIER.

Oui, madame la comtesse a dit un mot qui doit rester, et qui marquera.

LA COMTESSE.

On parlait de vous donner une ambassade, et j'ai soutenu que vous n'accepteriez pas, que vous ne prendriez point la route du nord, parce que tous les chemins mènent à Rome.

LE CHANSONNIER.

Piquant, délicieux ! votre excellence n'aurait pas mieux dit.

LA COMTESSE.

C'est fort ben... c'est fort ben... mais laisssons toute cette causerie, et parlons de choses sérieuses. Vous ne savez pas, je vous donne une fête dans ma petite maison de Neuilli. Je vous mettrai sous la main quelques gros bourgeois de province qui ont un grand crédit dans les élections, des diplomates équivoques que je ferai jaser, de vieux frondeurs que je ferai taire, des artistes célèbres, des nobles inconnus, de riches marchands et de pauvres orateurs ; toute sorte de monde

enfin. Ma société sera une bigarrure tout-à-fait plaisante; nous jouerons des proverbes, j'en veux ramener le goût ; nous aurons une petite fête allégorique ; et monsieur que voilà, qui est un bel esprit à la mode, se chargera de tout ça ; mais sans flatterie, avec un dialogue à traits, et des couplets à chutes.

LE CHANSONNIER.

Pour être piquant il ne faut point être flatteur ; la flatterie est usée, elle est maussade pour celui qui l'offre, et pénible pour celui qui l'écoute ; cependant il faut rendre justice au talent, au génie, aux qualités éminentes, et notre petite fête sera terminée par un tableau allégorique ; on y verra le génie du commerce, celui des arts, Mars armé de sa foudre, Neptune de son trident, déposer leurs attributs aux pieds de son excellence.

DE PERVILLE, avec ironie.

Rien que cela.

LA COMTESSE.

Pas davantage. Tel que vous le voyez, c'est un grand homme pour les petites choses ; il a du génie pour les bagatelles, il a ben un peu chanté l'autre ; mais depuis 1814 il a réparé tout ça. Il fait des vers comme Benserade, il donne une voix au soleil, un cœur aux élémens, un corps aux nuages, et une âme aux satyres : il m'a communiqué tout ça ;

c'est vraiment gentil, nous aurons une fête comme au temps de Louis XIV et de cette bonne Maintenon.

DE PERVILLE.

Je suis désespéré, mais je ne puis accepter.

LA COMTESSE.

Je m'attendais à ce refus, mais j'en triompherai.

LE CHANSONNIER.

Vous en triompherez sans doute quand son excellence apprendra que c'est vous qui le complimenterez sous les traits d'une nymphe.

LA COMTESSE.

Oui, sous les traits d'Eucharis, vous serez mon Ulysse, monseigneur.

LE CHANSONNIER.

Et madame la comtesse chantera.

LA COMTESSE.

Non, non, non, je ne chanterai pas parce que je suis enrouée, d'honneur... j'ai un rhume de portier; mais je déclamerai. Eh ben, me refusez-vous encore?

DE PERVILLE.

Toute aimable que me paraisse votre invitation, je ne saurais l'accepter en ce moment.

LA COMTESSE.

Pourquoi vous refuser à des hommages que vous méritez si bien ?

DE PERVILLE, souriant.

Non, je ne les mérite plus.

LA COMTESSE.

Vous braveriez le désespoir d'Eucharis !... elle en mourrait.

DE PERVILLE.

Non, vous n'en mourrez pas.

LE CHANSONNIER.

Monseigneur, daignez vous rappeler qu'Orphée fut déchiré par les bacchantes.

DE PERVILLE.

Je puis avec un mot apaiser votre colère, belle comtesse.

LA COMTESSE.

Avec un mot ?

DE PERVILLE.

Sans doute. La nouvelle qui s'était répandue hier, et que vous avez repoussée avec tant de générosité ; cette nouvelle était vraie.

LA COMTESSE ET LE CHANSONNIER.

Comment ?

DE PERVILLE.

Je ne suis plus ministre.

LA COMTESSE ET LE CHANSONNIER.

Bah !

DE PERVILLE.

Et monsieur, que vous avez traité de commis....

LA COMTESSE.

Eh ben ?....

DE PERVILLE.

C'est M. de Germon. C'est lui qui me remplace.

LE CHANSONNIER.

Cet homme simple est un ministre !

LA COMTESSE, après avoir lorgné.

En effet, c'est ben M. de Germon... Mais j'ai l'honneur de le connaître, je l'ai vu dans le monde, et dans la société de mon oncle le commandeur. Ah ! méchant que vous êtes, vous m'écoutiez.

DE GERMON.

Pardon, j'étais si occupé.

LA COMTESSE.

Vous nous avez entendus, j'en suis enchantée. Oh! parbleu, vous viendrez à ma fête, et vous en serez le héros. Vous y viendrez aussi monsieur de Perville, j'aime mes amis pour eux, et non pour leur place. (*Elle fait la révérence à M. de Germon.*) Son excellence me fera-t-elle l'honneur de visiter ma petite maison de Neuilli?

DE GERMON.

Madame...

LE CHANSONNIER.

Avec quelques changemens, la fête pourrait bien s'arranger pour monseigneur.

DE GERMON.

Vraiment.

LE CHANSONNIER.

J'avais désigné M. de Perville sous les traits d'Achille. Je désignerai le nouveau ministre sous ceux de Nestor.

LA COMTESSE.

Cela peut aller... Achille... Nestor... ce sont toujours des Grecs. Oh! il n'est jamais embarrassé, mon chansonnier.

DE GERMON.

Oui; il chante pour tout le monde.

LA COMTESSE, bas à Germon.

Et il n'en est pas plus riche, le pauvre diable.

DE GERMON.

Ni plus estimable, le pauvre homme.

LA COMTESSE.

Mon cher de Perville, je suis vraiment affectée de votre disgrâce, très-affectée, d'honneur; mais ce qui me console, c'est qu'un homme de mérite vous remplace, et je conserve l'espoir de vous posséder tous les deux. Allons, monsieur le chansonnier, suivez-moi, et venez faire, pour notre fête, les petits changemens qu'exige la circonstance. Au revoir, monsieur de Perville. (*A de Germon, en appuyant.*) Monseigneur, daignez recevoir mon compliment. De ce pas, je me rends chez madame votre épouse, je vais la féliciter des honneurs qui l'attendent, et l'inviter à venir partager une fête dont son illustre époux sera l'unique objet.

DE GERMON.

Ne vous donnez pas cette peine, madame; je ne serai pas ministre, ma démission est signée dans cette lettre.

LA COMTESSE.

Y pensez-vous, monsieur? nous ne pouvons pas exister sans ministre, ce serait nous renvoyer à la législation primitive, nous réduire à un état de sauvage.

DE GERMON.

Ma résolution est prise.

LA COMTESSE.

La révolution a tourné toutes les têtes, on trouve aujourd'hui des gens qui ne veulent pas être ministres; en vérité, je ne connais plus les hommes : que deviendra la France et mes projets de fête? (*Avec humeur au chansonnier.*) Eh! venez-donc, monsieur, venez donc. (*Elle sort avec le chansonnier; pendant ce temps Germon sonne. Lorange paraît.*)

DE GERMON.

Faites venir Montbrison. (*Lorange sort.*) Mon parti est bien pris, mon ami; je ne puis faire partie d'un ministère qui agirait dans un sens opposé à mes principes. (*Montbrison et Lorange paraissent.*) Montbrison, faites approcher ma voiture. Nous retournons à l'hôtel.

MONTBRISON.

Bah!

LORANGE.

M. Montbrison veut-il voir ses appartemens?

MONTBRISON.

Non, de par tous les diables. (*Il sort.*)

DE PERVILLE.

Encore un jour sans ministre. Demain nous serons plus heureux peut-être. (*Il sort.*)

LORANGE.

On le traite encore en ministre ; mais il ne l'est plus, l'habit ne fait pas le moine.

FIN DE L'HABIT NE FAIT PAS LE MOINE.

L'AMBASSADEUR DE PERSE,

OU

CHACUN SON MÉTIER,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

L'AMBASSADEUR DE PERSE.
LE DROGMAN.
VIRET.
Le vicomte D'ORGESSON.
FILADOR.
Madame FOLLEVILLE, institutrice.
Monsieur FOLLEVILLE.
VESTRIQUET, danseur.
USBEK, esclave.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de l'ambassadeur.

NOTICE

SUR

L'AMBASSADEUR DE PERSE.

Les partisans exclusifs de l'ancienne comédie prétendent qu'on ne saurait en faire de nouvelles, parce que l'uniformité des costumes du temps où nous vivons a privé les auteurs de l'avantage qu'ils avaient de peindre d'abord les hommes par leurs habits; mais cette uniformité de costume ne peut-elle pas offrir un nouveau genre de comique à l'observateur? n'est-il pas la source de quelque ridicule nouveau? Par exemple, croit-on que les médecins de l'ancienne société, avec leur large perruque, avec leur habit noir, leur canne à bec de corbin, auraient pu se donner en spectacle en chantant dans les salons, en faisant des pirouettes dans nos jardins publics? C'est donc ce genre de comique qu'on essaie dans ce proverbe, où tous les personnages ont un langage en opposition avec l'état qu'ils tiennent dans le monde.

Le jeune Viret est une caricature ; sa loquacité, son ignorance, son grasseyement, ses manières communes et familières, tout doit caractériser les prétentions ridicules du fils d'un nouveau riche.

Le vicomte parle avec emphase, mais sa pédanterie est animée, car il est vraiment passionné pour la chimère qu'il a embrassée.

Le personnage de Filador se joue en petit maître à la mode; pour que la scène produise quelque effet, il faut surtout qu'il chante bien, et plus en professeur qu'en amateur.

Pour justifier la méprise de l'ambassadeur et du drogman, madame Folleville doit avoir les manieres étourdies, le ton léger, et exécuter avec grâce une partie des talens qu'elle annonce.

Folleville imitera une gravité ridicule.

Le costume de M. Vestriquet ne saurait être trop soigné, il donne lieu à la méprise; il ne sera pas mal de donner à ce danseur-là une teinte de niais.

Tout l'effet du rôle de l'ambassadeur doit sortir de la mobilité de la physionomie, et de la singulière position d'un homme étranger à nos mœurs, qui comprend ce qu'on dit et qui ne peut répondre.

L'AMBASSADEUR DE PERSE,

OU

CHACUN SON MÉTIER,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon; un esclave est au fond, un cabinet à gauche.

LE DROGMAN.

C'est un pénible emploi que celui du drogman de l'ambassadeur de Perse à Paris. J'ai peine à saisir la profession des originaux que l'intérêt ou la curiosité attirent auprès du prince; les Parisiens ont à peu près le même costume, rien ne caractérise les distances, et le langage est si confus, on trouve des prétentions si élevées dans les rangs les plus bas, et des goûts si bas dans les rangs les plus élevés, que j'ai fait moi-même plus d'une méprise. Ici personne

ne se donne pour ce qu'il est, chacun affiche des prétentions opposées à son état. Hier j'ai pris un jeune huissier pour un auditeur au conseil d'état, et un commis des finances pour un officier de cavalerie; aussi l'ambassadeur ne reçoit plus avant qu'on se soit fait inscrire, et qu'on lui présente un placet signé. Relisons la liste d'aujourd'hui. (*Il lit.*) Achille Viret; point d'état... Le vicomte d'Orgesson, érudit. Madame Gertrude Folleville, institutrice. M. Folleville, son mari...; et M. Vestriquet, maître de danse. Il faut ajouter à cette liste M. Filador, médecin, que le prince a fait demander pour certaine incommodité... J'entends du bruit... C'est l'ambassadeur.... Il est laconique, et comme il ne peut prononcer un mot de français, qu'il comprend assez bien, je serai chargé de tous les frais de la conversation.

SCÈNE II.

LE DROGMAN; L'AMBASSADEUR, soutenu par deux esclaves, se place dans un fauteuil.

LE DROGMAN.

Voici les noms des esclaves qui oseront, ce matin, pénétrer jusqu'aux pieds de ta hautesse. (*L'ambassadeur examine la liste, et fait signe qu'il est malade, et qu'il a des douleurs de reins.*) Le docteur viendra. (*L'ambassadeur fait signe que l'on entre.*) Usbek, faites entrer.

SCÈNE III.

LE DROGMAN, L'AMBASSADEUR, VIRET.

VIRET, après avoir salué d'une manière ridicule. Il grasseye fortement et parle fort vite.

Je viens proposer à monsieur l'ambassadeur de Perse une bonne affaire. Je viens lui demander la permission de l'accompagner en qualité de gentilhomme persan.

LE DROGMAN.

Et quel motif vous engage à quitter Paris? La fortune aurait-elle trahi vos espérances?

VIRET.

La fortune... z'en ai plus que ze ne voudrais en avoir. Mon père est un millionnaire; z'ai trente mille francs à manger par an.

LE DROGMAN.

L'amour vous tourmente... et les femmes...

VIRET.

Z'ai peine à me débarrasser de toutes celles qui courent après moi. Regardez, ze ne suis pas mal.... on a une toilette soignée, une tournure noble, comme les sentimens... des manières... Ah! ah!... (*Il se*

donne des airs.) Ajoutez à cela... des petits billets de banque en portefeuille.... et jugez si les petites femmes sont cruelles.

LE DROGMAN.

Ce sont donc les hommes qui vous ont trompé? Les amis...

VIRET.

Les amis... bah... il en pleut à Paris, quand on a de l'argent.

LE DROGMAN.

On ne vous a pas rendu justice peut-être? Votre ambition a été trompée, et la politique...

VIRET.

La politique?.... Je m'occupe bien de ces niaiseries. Les libéraux, les ultras, les indépendans, les doctrinaires, les royalistes, les constitutionnels, tous ces gens-là sont des foux ou des charlatans. Je ne lis ni les zournaux, ni les brochures; la Minerve, le Conservateur, les Lettres Normandes, le Drapeau blanc, je m'en moque comme de ça. Je ne suis rien, absolument rien; je suis un zéro en politique.

LE DROGMAN.

On vous contrarie dans le choix de votre état, peut-être?

VIRET.

De mon état, dites-vous! je ne suis pas fait pour en exercer.... j'ai de la fortune.

LE DROGMAN.

On ne rend pas justice à votre mérite?...

VIRET.

Mon mérite.... bah.... il faudrait être bien bête pour avoir du mérite aujourd'hui. Je n'ai rien appris, et je ne veux rien apprendre. (*L'ambassadeur sourit de pitié; ce personnage prend toujours intérêt à la scène, et c'est dans ses gestes, ses regards que le drogman lit ce qu'il doit faire et dire.*)

LE DROGMAN.

Mais, comment se fait-il que la capitale des beaux-arts, que votre pays qui renferme tant de monumens....

VIRET.

Les beaux-arts, les monumens, c'est bon pour les étrangers; mais nous autres Parisiens nous ne regardons point ces choses-là. Nous les voyons tous les jours.

LE DROGMAN, à part.

Voilà un drôle de jeune homme.

VIRET, parlant plus vite et grasseyant plus fort.

Les monumens... les arts... c'est de la graine de

niais, tout ça. C'est bon pour attraper des ahuris, ou pour occuper des badauds. Les Champs-Élysées, les Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg, les boulevards, ça ne change pas de place; le Muséum, la Bibliothéque, l'hôtel des Invalides, le Jardin des Plantes, les Gobelins : c'est bientôt vu, c'est bientôt vu.

LE DROGMAN.

Vous êtes difficile.

VIRET.

Et quant au spectacle, c'est toujours la même chose. Au Théâtre Français, Manlius; au grand Opéra, les Danaïdes; à l'Opéra Comique, Joconde; au Vaudeville, Bedlam; aux Variétés, Je fais mes farces; aux boulevards, des voleurs. Il n'y a qu'une chose sérieuse qui m'occupe encore un peu.

LE DROGMAN.

Qu'est-ce que c'est?

VIRET.

C'est la danse. Les bals de Coulon sont assez gentils; il y a des quadrilles assez drôles. On trouve là de grandes dames et des danseuses, des magistrats et des faiseurs de pirouettes, des pairs et des filles. Je pourrai vous organiser un bal comme celui-là à Ispahan, et je vous promets de faire valser ensemble le muphti et une bayadère. (*L'ambassadeur rit.*) Son

excellence persanne a l'extrême bonté d'en rire. Cela est sérieux pourtant. Pour moi, je n'aime que les choses extraordinaires, et encore rien ne me plaît long-temps.

LE DROGMAN.

Pour quitter ainsi vos parens et votre patrie, il faut vous expliquer sur les choses qui vous déplaisent à Paris.

VIRET.

Voulez-vous que je vous le dise ? Je n'aime pas l'égalité. Je ne saurais me mettre dans la tête qu'un jeune homme comme moi, qui peut dépenser trente mille francs par an, soit l'égal d'un jeune auditeur qui n'a pas le sou. Au reste, voici un petit placet que j'ai fait rédiger par un homme de lettres qui dîne gratis chez mon père. Il vous expliquera tout. Mais, je vous le répète, profitez de mes dispositions. Tous ceux que vous verrez à Paris vous demanderont de l'argent, et moi je ne veux que des honneurs, des dignités, des croix... Ze veux être gentilhomme persan.

LE DROGMAN, prenant le placet.

Donnez-vous la peine de passer dans ce cabinet; dans un moment vous saurez la réponse du prince.

VIRET.

A merveille. Ne me faites pas attendre long-temps,

car je n'aime pas à attendre, voyez-vous. Je suis un peu fier, voilà pourquoi je veux servir un ambassadeur étranger. Mais, du reste, j'ai toutes les qualités. Au revoir, excellence persanne. Sans adieu, monsieur le trucheman. (*Il entre dans le cabinet.*)

LE DROGMAN.

Je ne sais encore à quelle classe appartient ce beau jeune homme. Nous allons voir. (*Il va lire le placet; l'ambassadeur fait signe que l'on fasse entrer.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE VICOMTE D'ORGESSON.

LE VICOMTE; son débit est rapide et appuyé.

Illustre prince (*il salue*), ambassadeur d'un roi magnifique et glorieux (*il salue*), je te rends hommage-lige, et j'apporte à tes pieds la soumission du plus humble de tes adorateurs. (*Il salue profondément.*)

LE DROGMAN.

Voilà un grave personnage, et un diplomate accoutumé au cérémonial.

LE VICOMTE, d'un ton ampoulé et déclamateur.

Les aïeux de ton maître ont été les flambeaux et les maîtres de la terre. Sous les califes, et notam-

ment sous le calife *Aaron*, l'astronomie, la géographie, la chimie et l'apologue moral ont éclairé l'Europe barbare. C'est le poëte Saadi (*il salue*) qui a fait poindre les premiers rayons de lumière; et c'est à lui que les grands de la terre ont dû les premières leçons de morale; enfin il n'est aucun lettré d'Europe qui puisse méconnaître les obligations que le Nord et le Couchant doivent à l'Orient.

LE DROGMAN.

Enfin nous recevons la visite d'un homme raisonnable, et d'un savant.

LE VICOMTE.

J'apporte à tes pieds le prix de mes longues études, et le tribut de ma docte expérience. Je désire que tu puisses reporter dans ta patrie quelques fruits de la civilisation d'Europe, et présenter aux peuples qui ont le bonheur de vivre sous les lois de ton auguste maître, un savant qui a consacré ses veilles à l'instruction du genre humain.

LE DROGMAN, à part.

Cet homme professe sans doute une science bien importante. (*Haut.*) Ne doutez pas, noble Français, de la protection que le prince se plaît à accorder aux artistes et aux savans. Mais, dites-moi, quelle branche de science cultivez-vous? Êtes-vous astronome?

LE VICOMTE.

Non.

LE DROGMAN.

Poëte ?

LE VICOMTE.

Encore moins.

LE DROGMAN.

Naturaliste ?

LE VICOMTE.

Un peu.

LE DROGMAN.

Chimiste ?

LE VICOMTE.

Beaucoup.

LE DROGMAN.

Qui êtes-vous enfin ?

LE VICOMTE.

Je suis gastronome ; ou, pour m'expliquer plus clairement, en empruntant l'expression de Montaigne : Je cultive la science de la gueule. (*L'ambassadeur rit de pitié.*)

LE DROGMAN, à part.

C'est un cuisinier. Je le prenais pour un homme comme il faut : encore une méprise.

LE VICOMTE.

J'ai fait une dissertation sur la qualité des bœufs que les héros d'Homère faisaient cuire tout d'une pièce. J'ai reconnu l'espèce de poisson pour lequel Vitellius fit construire une marmite énorme. Je sais à quelle sauce Milon mangeait à Marseille les excellentes dorades qu'il cite dans sa correspondance avec Cicéron ; les vins de Falerne qu'Horace a chantés en vers harmonieux ne me sont point inconnus ; les gâteaux distribués aux apôtres le jour de la Cène ne sont point un mystère à mes yeux. Je pourrai faire goûter à l'ambassadeur du roi de Perse un brouet moderne, égal au brouet fameux dont se régalaient les jeunes gens d'Athènes et de Lacédémone.

LE DROGMAN.

Voilà une érudition fort utile.

LE VICOMTE, vite et avec passion.

Je n'ai point borné mes recherches à la cuisine des peuples anciens, et je puis me flatter de posséder à fond la cuisine des peuples modernes. Personne ne dissertera mieux que moi sur les biftecks des Anglais, sur les macaroni des Napolitains, sur les gaufres des Hollandais, et sur la choucroute des Allemands ; et quant à cette belle France, où la science de la gueule a fait depuis quelque temps des progrès si rapides, qui oserait se flatter de la connaître mieux que moi :

quelqu'un peut-il me tromper sur la différence qui existe entre les pâtés de Chartres et ceux de Périgueux, entre les poulardes du Mans et celles de Lyon, entre les hures de Troyes et celles de Versailles, entre les pieds de Sainte-Ménéhould et les pieds de la capitale, entre les têtes de veau de toute la France, et les excellentes têtes de Paris. Et qu'on ne cherche point à rabaisser un art dont l'utilité est si bien sentie, dont les résultats sont agréables, et dont les aperçus sont ingénieux. C'est par la science de la gueule que tout se fait aujourd'hui. Quels sont les gens qui meurent à l'hôpital ? les savans. Quels sont ceux qui achètent des châteaux ? les cuisiniers. Comment entre-t-on à l'Institut ? avec la fourchette. Comment obtient-on les votes de certains députés ? avec des dîners.

LE DROGMAN.

Parlez avec moins de feu.

LE VICOMTE.

Monsieur le drogman, je suis artiste, et quand je parle de mon art, je ne puis contenir l'élan de mon imagination. (*L'ambassadeur s'impatiente.*)

LE DROGMAN.

Revenons à l'objet de votre visite : que demandez-vous à l'ambassadeur ?

LE VICOMTE, avec gravité.

J'ai pensé qu'un prince aussi illustre que l'ambassadeur du roi de Perse, aimerait à profiter du séjour qu'il a fait au milieu d'une nation spirituelle et galante, qu'il ne resterait point en arrière de son siècle, qu'il aimerait à suivre la marche des connaissances humaines, et qu'il associerait son nom à ce faisceau de lumières qui éclaire Paris, le département de la Seine et la France entière.

LE DROGMAN.

Et que faut-il faire pour cela?

LE VICOMTE.

Accepter l'offre que j'ai l'honneur de faire au prince, et que contient le placet que j'ose lui présenter. Ainsi, la cour de Perse possédera un homme qui saura déguster les vins, classer les viandes, annoter les volailles, marquer les gibiers, et diriger enfin l'instruction publique sur la science de la gueule qu'il traitera ex-professo, d'après les cours particuliers qu'il a suivis à la table des ministres et des plus grands personnages de l'état.

LE DROGMAN.

Entrez dans ce cabinet, je vous porterai les ordres du prince.

LE VICOMTE.

Je vais vous attendre avec respect, et réfléchir sur un procédé ingénieux qui permettrait à l'homme le plus foible de faire dix repas par jour. Un homme a dit qu'il guérirait toutes les maladies avec du sucre, et moi, je prétends les guérir avec du vin de Champagne frappé de glace. Quelle ressource pour l'état... Je salue profondément sa hautesse (*Il sort, et entre dans le cabinet.*)

LE DROGMAN.

Sa hautesse veut-elle entendre la lecture du placet? (*L'ambassadeur fait un signe.*) Il lit : — Ildefonse Godefroi d'Orgesson, seigneur suzerain des châteaux de Plombec, baron du Colombier et autres fiefs, commandeur des ordres... (*L'ambassadeur s'impatiente.*) Passons les titres..... ils sont nombreux : Expose,

Que ses connaissances en gastronomie lui font espérer qu'il pourra se rendre utile à la cour de Perse, où il demande à remplir les fonctions d'écuyer tranchant, ou autres que l'on désigne en Europe sous le nom d'officier de bouche. — Sa hautesse veut-elle entendre l'autre placet? (*Après le signe de l'ambassadeur.*) Colas Viret expose qu'il est le fils du plus riche restaurateur de Paris, qu'il a fait à son père de respectueuses remontrances pour l'engager à quitter un état qui le fait rougir, et à l'anoblir, lui Colas

Viret, en lui créant un majorat. Malgré la justice et la raison de ses prétentions, son père veut qu'il reste toujours plébéien; ce que l'exposant ne pouvant supporter, il demande à être employé comme gentilhomme persan, sous le nom du chevalier de la Virotière. Fort bien, voilà un cuisinier qui veut être noble, et un noble qui veut être cuisinier. (*On entend chanter dans la coulisse.*) Pour celui-là nous ne nous tromperons pas sur son compte, c'est le professeur de chant que nous attendons.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FILADOR, médecin.

FIDADOR, parlant avec affectation, et singeant le petit-maître ridicule.

Je souhaite ben le bonjour à monsieur l'ambassadeur, comment se porte-t-il?

LE DROGMAN, à part.

Ce chanteur est familier.

FILADOR.

Vraiment, je ne saurais cacher ma surprise. Comment! je suis attendu... on me croit nécessaire à la santé du prince, et l'on me fait faire antichambre... Cela n'est pas dans les convenances. Il est vrai que

j'ai fait dans votre antichambre la rencontre d'une petite femme délicieuse ; d'honneur vous allez recevoir une véritable odalisque, une charmante bayadère... Elle convient à votre état, je crois que dans ses mains un malade sera bientôt ressuscité... Donnez-moi votre pouls. (*Il fredonne l'air de Joconde*)

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

LE DROGMAN.

Sa hautesse vous prie de chanter.

FILADOR.

Vraiment, elle n'est donc pas si malade?

LE DROGMAN.

Chantez.

FILADOR.

Sa hautesse était peut-être au dernier concert que j'ai donné chez l'ambassadeur d'Angleterre!

LE DROGMAN.

Chantez.

FILADOR.

Elle m'a peut-être entendu dans les petits appartemens, j'ai fait un duo avec madame mon épouse, et j'ai chanté, *pria che spunta al cielo l'aurora.*

LE DROGMAN.

Sa hautesse est impatiente de vous entendre.

FILADOR, à part.

C'est une tyrannie. Je suis *médecin*, et partout où je vais mes malades me prient de chanter.

LE DROGMAN.

On vous écoute.

FILADOR, saluant avec légèreté.

Trop heureux de faire quelque chose d'agréable pour le prince. Dans quel genre désirez-vous que je chante? Voulez-vous du tendre, du pathétique, du passionné, du jovial, un bolero espagnol, une cavatine italienne, une romance française, un air de bouffe, un morceau de Soprano? Tous les genres me sont familiers, vous n'avez qu'à dire?

LE DROGMAN.

Choisissez vous-même.

FILADOR, chante.

(*L'acteur choisira un morceau très-gai, qui contraste avec la gravité d'un docteur, et qui atteigne le but critique de cette scène.*)

LE DROGMAN.

Sa hautesse paraît satisfaite de votre manière de chanter.

FILADOR.

Je le crois, pour un amateur, cela n'est pas mal.

LE DROGMAN.

Très-bien.

FILADOR.

Apollon est le dieu du chant, mais il préside aussi à la médecine, je venais...

LE DROGMAN.

Monsieur, daignez me suivre, et je vous dirai ce qu'il vous reste à faire. Venez...

FILADOR.

De grâce, écoutez-moi.

LE DROGMAN.

Je sais ce que vous voulez dire, mais le prince a des besoins.

FILADOR.

Ah! j'entends. Je me retire, mais je prie sa hautesse...

LE DROGMAN.

Eh! monsieur, venez donc. (*Il l'entraîne dans le cabinet.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME FOLLEVILLE.

MADAME FOLLEVILLE, parlant vite, et se donnant des airs d'étourdie.

J'ai bien l'honneur de présenter mes hommages à l'ambassadeur du roi de Perse. Daignera-t-il jeter les yeux sur ce placet? (*Elle fait des battemens, l'ambassadeur sourit.*)

LE DROGMAN.

L'ambassadeur me charge de vous dire qu'il vous trouve très-jolie, madame, et qu'il est disposé à vous écouter. Quels sont vos talens?

MADAME FOLLEVILLE.

Je n'ose vous dire que je les possède tous ; et, depuis que je suis à Paris surtout, je puis me flatter d'y avoir tout appris. Je sais la géographie, l'histoire ; je suis assez forte sur l'histoire ; j'excelle surtout à ordonner une fête... Je me suis acquis une grande réputation à la distribution des prix, mes élèves y ont produit un effet enchanteur!... Je connais l'usage du grand monde, la politesse, les convenances. Je suis musicienne, femme de lettres.

LE DROGMAN, à part.

Quel singulier personnage est celui-là!

MADAME FOLLEVILLE.

Je pince de la harpe, et je n'en pince pas mal ; je sais la chimie et la broderie ; la rhétorique et la botanique ; la littérature et la couture ; je ne parle pas mal ; je déclame assez bien ; je joue la comédie (*elle sourit gaiement*) et la tragédie. Mais il est un art charmant, et dans lequel j'excelle, c'est la danse. Ah ! c'est ma folie, le pas du schall surtout m'a fait une grande réputation.

LE DROGMAN, à part.

C'est la danseuse. (*Haut.*) L'ambassadeur vous engage à lui donner un échantillon de vos talens.

MADAME FOLLEVILLE.

Volontiers. Je vais vous jouer la scène où la sémillante soubrette des Folies amoureuses de Regnard fait le portrait des hommes qui semblent nés pour le tourment des jolies femmes. Voici la petite tirade qu'elle adresse au seigneur Albert. (*Elle déclame*

Ah ! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne
De croire qu'en quittant votre triste personne, etc...

devant le drogman qu'elle poursuit, l'ambassadeur s'amuse de l'embarras du drogman.)

LE DROGMAN, embarrassé.

Le prince paraît satisfait, madame.

MADAME FOLLEVILLE.

Peut-être la timidité a trahi mon organe.

LE DROGMAN, à part.

Peste, quelle timidité !

MADAME FOLLEVILLE.

Quand j'aurai l'honneur d'être mieux connue du prince et des personnes de sa suite, j'aurai peut-être plus d'assurance.

LE DROGMAN.

Que fera-t-elle donc encore ?

MADAME FOLLEVILLE.

Voici une scène d'un autre genre, une scène de tragédie. Je choisis cellè où Zaïre déclare l'amour qu'elle ressent pour Orosmane. Orosmane était né dans ces climats brûlans où l'ambassadeur a reçu le jour. Dans l'Orient, l'amour est plus fort qu'au couchant ; il n'est point, comme à Paris, une fragile distraction ; c'est un sentiment... une passion qui s'empare de la vie, et tombe sur le cœur. Je suis Zaire, et je parle au jaloux Orosmane. (*Elle déclame des vers de Zaïre.*)

LE DROGMAN.

Il ne vous reste plus, madame, qu'à nous faire connaître cet art dans lequel vous excellez, la danse.

MADAME FOLLEVILLE.

Mais j'abuse peut-être de l'extrême complaisance du prince ?

LE DROGMAN.

Ne craignez rien. Les princes aiment la danse, et j'aime à croire que vous surpasserez nos bayadères.

MADAME FOLLEVILLE.

Je vais danser le pas du schall. (*Pendant qu'elle danse*, *le prince témoigne le plaisir qu'il éprouve*, *et il jette le mouchoir à madame Folleville.*)

MADAME FOLLEVILLE.

Que signifie le mouchoir que me jette le prince ?

LE DROGMAN, saluant à la persanne.

Sultane *validey*, sultane *chatou* (1), rendez grâce à votre destinée, votre esclave prosterne son front devant le miroir de vos délices.

MADAME FOLLEVILLE.

Que faites-vous ?

LE DROGMAN.

C'est l'usage de la Perse ; et le premier devoir d'un courtisan est de s'incliner devant la favorite du prince. N'est-ce pas l'usage à la cour de Paris ?

---

(1) Ces mots signifient épouse et mère de sultan.

MADAME FOLLEVILLE.

Autrefois ; mais je ne conçois pas...

LE DROGMAN.

Sultane, entre dans ce cabinet, et attends avec respect les ordres de ton maître.

MADAME FOLLEVILLE, troublée.

Mon mari va venir, et l'usage en France...

LE DROGMAN.

Silence et respect. (*Il conduit madame Folleville dans le cabinet; l'ambassadeur la suit.*) Voilà une femme bien heureuse.

SCÈNE VII.

LE DROGMAN, M. FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

J'ai mille petits talens de société, monsieur le Persan, mais la catastrophe qui a ébranlé l'Europe, et pesé sur la France, a fait tout à coup de moi un penseur, un écrivain, et j'oserai même dire un financier.

LE DROGMAN.

Que venez-vous proposer à l'ambassadeur ?

FOLLEVILLE.

Des réformes, des changemens dans l'état, et un petit plan de finances qui fera de la Perse l'état le plus riche de l'Europe; quand je dis de l'Europe, je veux dire de l'Amérique, car la Perse est en Turquie, si l'on en croit les géographes.

LE DROGMAN, à part.

Quel ignorant!

FOLLEVILLE.

On pourra prendre des renseignemens sur mon compte, sur celui de ma respectable épouse, et l'on verra que, plus heureux que certain mari, je puis marcher la tête haute.

LE DROGMAN.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Ma respectable épouse présente, en ce moment, ses hommages à l'ambassadeur.

LE DROGMAN.

Oui, elle est avec lui.

FOLLEVILLE.

Je suis assez heureux pour posséder une petite

femme jeune, jolie, et cependant fidèle et sentimentale, ce qui est assez rare par le temps qui court.

LE DROGMAN.

Je vous en félicite.

FOLLEVILLE.

Madame Folleville a des principes d'une sévérité... (*On entend crier dans la coulisse.*) Qu'entends-je ? on crie dans ce cabinet.

MADAME FOLLEVILLE, dans le cabinet.

Finissez, monsieur l'ambassadeur.

FOLLEVILLE.

C'est la voix de ma respectable épouse.

LE DROGMAN.

De par Mahomet, gardez-vous d'approcher.

FOLLEVILLE.

Mais, monsieur le drogman.

LE DROGMAN.

Votre tête en répond. Respectez l'usage sacré des Orientaux.

FOLLEVILLE.

Nous sommes en France, et vous traitez madame

comme si elle était en Perse. (*Madame Folleville*, *poursuivie par l'ambassadeur*, *traverse le théâtre*; *Folleville arrête le prince.*) Grand prince, respectez ma femme. (*L'ambassadeur s'assied.*) Oui, madame Aspasie Folleville, institutrice d'un pensionnat de jeunes demoiselles à Pantin.

LE DROGMAN.

Nous avons cru que madame était une danseuse.

MADAME FOLLEVILLE.

Une danseuse! Ah! monsieur le Persan. Voici mon placet.

FOLLEVILLE.

Voici le mien.

LE DROGMAN, lit.

Théodora-Aspasie née Bernard de Pomlillé, et femme légitime d'Augustin Folleville, maître de chants et de déclamation, expose qu'elle serait dans l'intention d'établir en Perse un pensionnat de jeunes demoiselles, sous la protection immédiate de l'évêque du pays, et de son altesse l'ambassadeur de Perse.

FOLLEVILLE.

Moi je propose, dans mon placet, l'établissement d'une bourse de commerce à Ispahan, à l'instar de

Paris ; de même qu'une loterie, du tiers consolidé, et des rentes flottantes.

LE DROGMAN.

Vous aurez bientôt la réponse du prince.

MADAME FOLLEVILLE.

Nous l'attendrons avec soumission, et avec impatience. (*Elle sort en faisant des mines à l'ambassadeur.*)

LE DROGMAN.

Le prince a reçu toutes ses visites ; je vais lui envoyer son médecin. (*L'ambassadeur fait signe qu'il a la colique, le drogman sort vivement.*)

SCÈNE VIII.

L'AMBASSADEUR, VESTRIQUET, en habit noir à la française, épée, jabot et manchettes de dentelles ; il fait trois révérences avant d'approcher. L'ambassadeur tire la langue, et lui ordonne de le regarder.

VESTRIQUET, à part.

Ces Persans ont de singuliers usages ; mais je suis danseur, et je dois m'y conformer. (*L'ambassadeur tire la langue ; Vestrisquet en fait de même. L'ambassadeur s'impatiente, et se presse le ventre pour indiquer son mal.*) Voilà une singulière étiquette.... Allons... (*Il répète le même signe. L'ambassadeur fait signe qu'il a besoin de boire ou de prendre un lavement : Vestriquet hésite et répète ces signes. L'ambassadeur témoigne de l'humeur, et lève sa pelisse....*

VESTRIQUET.

Se peut-il que le peuple persan, qu'on dit spirituel et poli, ait un usage aussi ridicule. (*Il va se mettre dans la même posture.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DROGMAN.

LE DROGMAN.

Ah! monsieur, que faites-vous? Ne voyez-vous pas que l'ambassadeur est malade? N'êtes-vous pas le médecin qu'il attend?

VESTRIQUET.

Je suis danseur.

LE DROGMAN.

Vous danseur avec cet air grave, et ce costume tout noir?

VESTRIQUET.

Ainsi le veut l'étiquette; entre le costume d'un avocat au conseil, et celui d'un professeur de danse, il n'existe aucune différence; et cela n'empêche pas d'exercer son état avec distinction. (*Il bat un entre-chat.*) La gravité du costume n'empêche point la légèreté de l'individu. (*Il fait des ailes de pigeon.*) Et, paré d'un habit noir, on n'en est pas moins propre à inspirer la joie, et à ramener les ris et les jeux sur les pas de Zéphire. (*Il danse.*)

LE DROGMAN.

Mais quelle grimace alliez-vous faire quand je suis entré?

VESTRIQUET.

J'ai cru que toutes ces grimaces étaient le cérémonial de la cour de Perse.

LE DROGMAN.

Vous êtes donc bien ignorant?

VESTRIQUET.

Monsieur, tout mon esprit est là. (*Il danse.*) Au reste chaque nation a ses usages particuliers ; les nôtres sont-ils plus raisonnables? par exemple, un homme est sans place, et d'aussi loin qu'il vous aperçoit il salue comme çà. (*Il l'imite.*) Est-il placé, à peine vous regarde-t-il, il semble vous dire : Mon cher, je vous protége, je n'ai pas besoin de vous, et vous pouvez avoir besoin de moi. N'est-on pas convenu, au premier jour de l'an, d'embrasser ses plus cruels ennemis; ne pleure-t-on pas à l'enterrement de ceux dont on hérite, de celui dont on prend la place à l'Académie ; les maris ne portent-ils pas le deuil de leur femme ?

LE DROGMAN.

Que voulez-vous?

VESTRIQUET.

Conduire un corps de ballets à Ispahan. Je suis danseur, et je me flatte d'exercer un art qui est à la

tête de tous les autres ; un seul fait va le prouver. Allez à la chambre des députés, les tribunes font un sabbat épouvantable. Allez au grand Opéra, et quand le petit Paul s'élance dans un nuage, vous entendrez voler une mouche ! De grandes dames ont acquis leur fortune avec des glissades, et la plupart des hommes en crédit doivent leur puissance à des pirouettes, à droite, pour l'empire, à gauche, pour la monarchie. (*Il danse, l'ambassadeur fait signe de faire entrer tout le monde.*)

SCÈNE X et dernière.

LES MÊMES, VIRET, LE VICOMTE, FILADOR, MADAME FOLLEVILLE, FOLLEVILLE.

(*L'ambassadeur les regarde tous, leur rit au nez, et fait signe qu'il ne les emmènera pas à Ispahan. Il sort.*)

VESTRIQUET.

Il paraît que l'audience est finie.

LE DROGMAN, remettant les placets à chacun.

M. Colas Viret, votre père est un riche restaurateur ; au lieu de rougir d'un état qui a fait votre fortune, et d'avoir des prétentions à la noblesse, je vous engage à vous instruire ; imitez ceux qui ont su s'élever, non par leur fortune, mais par leurs talens ou

leur bravoure ; la véritable illustration est dans le mérite personnel.

VIRET.

Avec de l'argent on a des titres ; je marchande des ordres étrangers, et au lieu d'une croix, j'en aurai trois. Au revoir.

(Il sort.)

LE DROGMAN, au vicomte.

Vous êtes noble, et c'est encore un avantage ; mais dans un moment où les préjugés de la naissance sont partout attaqués, pour bien les défendre, il faut montrer des talens utiles. Que ferons les roturiers, si les nobles restent à la cuisine.

LE VICOMTE.

Il suffit, vous n'y entendez rien.

(Il sort.)

LE DROGMAN.

M. Filador, vous avez de la réputation comme médecin : on vous dit même assez savant ; mais la méprise à laquelle vos petites chansons ont donné lieu, doit vous prouver qu'il vaudrait mieux charmer moins d'oreilles et guérir plus de malades. Chacun son métier, monsieur le docteur.

FILADOR.

Vous ne connaissez ni les usages, ni les mœurs

de Paris. J'ai publié des livres, j'ai guéri des malades; mais ma réputation ne date que du jour où j'ai chanté dans les salons, et j'y retourne.

(Il sort en fredonnant.)

LE DROGMAN.

Pour vous, madame, je vous conseille de débuter à l'Opéra, et j'invite monsieur votre mari à faire fortune à la bourse.

TOUS.

C'est bon, nous n'irons point à Ispahan.

(Ils sortent.)

LE DROGMAN.

Et moi, je retourne auprès de l'ambassadeur; en rappelant le proverbe aux autres, ne l'oublions pas nous-mêmes. Chacun son métier.

FIN DE L'AMBASSADEUR DE PERSE.



LE VIEUX COQUET,

OU

RIEN N'EST BON COMME LE FRUIT DÉFENDU;

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

CLÉNORD, vieux coquet.

EUGÈNE, fils de madame de Saint-Remi, promis à Sophie.

GEORGET, jardinier et valet de chambre de M. Clénord.

MADAME SAINT-REMI, veuve, ancienne amie de M. Clénord.

SOPHIE, fille de M. Clénord.

La scène est dans une maison de campagne de M. Clénord.

NOTICE

SUR

LE VIEUX COQUET.

M. DE CLÉNORD doit être joué avec gaieté et sans charge : c'est un vieillard de soixante ans, assez bien conservé pour son âge; le ridicule de la coquetterie a cela de bon, que, même chez les hommes, il sert à masquer un peu les ravages du temps. Le souvenir de ses anciennes liaisons avec madame Saint-Remi doit être exprimé avec une certaine réserve. Le gros comique n'est pas fait, je crois, pour les sociétés qui s'amusent à jouer des proverbes; et, si quelque chose peut faire excuser de vieux souvenirs d'amour, c'est que M. Clénord les rattache au bonheur de ses enfans. Cette dernière réflexion doit guider surtout madame Saint-Remi dans l'exécution de son rôle.

Le personnage de Sophie doit se peindre surtout par le ton de mutinerie que ne manquent

jamais d'avoir les jeunes demoiselles auprès d'un père qui les gâte.

Le rôle d'Eugène doit être joué par un jeune homme de seize à dix-huit ans; il doit garder, dans sa brouillerie et ses reproches avec Sophie, le ton de quelqu'un qui aime et ne croit pas aimer.

Georget est un niais malicieux; quoique intéressé, il est attaché à son maître; et, sans connaître l'épreuve de M. Clénord, il la seconde comme par instinct.

LE VIEUX COQUET,

OU

RIEN N'EST BON COMME LE FRUIT DÉFENDU;

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon, dans le fond des fenêtres à balcon, sur la gauche une toilette, un grand fauteuil.

GEORGET.

Ce M. de Clénord, ce vieux militaire galant et coquet, est un ben brave homme : dame aussi, je le sers de mon mieux; et non-seulement je suis son jardinier, son valet de chambre, mais je m'occupe encore du service de mademoiselle Sophie sa fille, et c'est ben là le plus fort de ma besogne. J'ai moins de peine à cultiver toutes mes plantes, à redresser tous mes arbres, qu'à élever cette petite fleur-là.

Quelle tête! quel caractère! du matin au soir elle querelle M. Eugène; et stilà qu'est le fils de madame Saint-Remi, cette veuve à laquelle M. Clénord en a conté autrefois, ce M. Eugène est un petit taquin! Dans nos campagnes, ce n'est pas ainsi que les jeunes garçons et les jeunes filles se font la cour. Quand j'approche de celle-là qui me plaît, je li donne une grande tape sur l'épaule; oh! la laide que je li dis; oh! le vilain qu'a me répond. Eh ben! ces petites gentillesses, ça réveille.

AIR : Ah! que je sens d'impatience.

Quand j'aperc'vais ma ménagère
Je n'approchais point à petits pas;
J'li disais, donne ta main, ma chère,
Et pis j'li tordions le bras.
Comme al' était alerte, alerte, mon amie,
Soudain all' me flanquait
Un bon soufflet.
Et moi qui la trouvais jolie,
Tout aussitôt j'li ripostais.
Puis elle me battait
Elle m'égratignait,
All' me pinçait;
Ensuite une tape par ci, une tape par là.
Et ben!...
C'te tape (*bis*), au cœur tout droit allait.

Chut, j'aperçois M. Clénord; il est encore en bonnet de nuit; allons, faut que j'préside à sa toilette.

SCÈNE II.

GEORGET, CLÉNORD, en robe de chambre de satin, en bonnet de nuit à cocarde en ruban rose.

CLÉNORD, tout pâle.

Eh bien! mon cher Georget, comment me trouves-tu, ce matin?

GEORGET.

Fort ben, monsieur.

CLÉNORD.

Tu ne remarques pas que mon air est un peu languissant, abattu?

GEORGET.

Non, monsieur.

CLÉNORD.

Mon teint te semble frais?

GEORGET.

Très-frais.

CLÉNORD.

Cela m'étonne; car hier j'ai fait les délices de toute une société. Vraiment je me suis comporté comme un jeune homme de vingt ans.

GEORGET.

Ça vous fait honneur.

CLÉNORD.

Cette bonne dame Saint-Remi, je l'ai bien agacée. Je ne serais point surpris que ce souvenir n'ait dérangé son sommeil, voilà comme je suis.

Air : Je pars, déjà de toutes parts.

Toujours
Je veux que les amours
Embellissent mes jours
D'un triomphe durable ;
Je veux
Que mes goûts et mes vœux
Laissent à nos neveux
Un souvenir aimable.
Au bal
Je n'ai point de rival,
J'appris de Dauberval
Menuet, pirouettes.
Mon chant
Paraît encor touchant,
Je ne vais point cherchant
Les vieilles chansonnettes.
Mon refrein
Que Bacchus inspire
Met bientôt tout le monde en train.
Par les arts, par leur empire
Je dissipe le noir chagrin ;
Mon adresse
Met sans cesse

La tristesse
A-vau-l'eau.
Pour surprendre
J'aime à rendre
Un air tendre
De Nicolo.
Au jeu
Je défends mon enjeu,
Mais l'abandonne un peu,
Surtout avec les femmes.
Je sais
Qu'un chevalier Français
Au jeu ne doit jamais
Gagner l'argent des dames.
L'amour
M'inspire sans détour,
J'amuse tour à tour
La marquise ou Fanchette.
A table, sans valet
J'offre tout ce qui plaît,
Et découpe un poulet
Au bout de ma fourchette.
Complaisant
Sans paraître fade
Je donue, en les amusant,
A la maîtresse une œillade,
A la soubrette un présent.
Quand je cite
C'est Tacite,
Théocrite,
Ou Sévigné.
Ma tournure,
Ma parure,
Ma figure,

Tout est soigné.
Aussi,
Quand plaire est mon souci,
Plus d'une belle ici
Me nomme
Encor jeune homme.
Et tu vois que, toujours joyeux,
Je suis à tous les yeux
Aimable, quoique vieux.

Il faut faire ma toilette du matin; je mettrai mon petit uniforme et mon chapeau à plumet blanc. As-tu tout préparé, mon eau de Stahl, mon huile de Macassar, et mon savon de sultane?

GEORGET.

Tout est là.

CLÉNORD.

Mon rouge végétal, mon blanc minéral, et ma teinture pour les sourcils.

GEORGET.

Tout est ici.

CLÉNORD, à son miroir.

Je crois, Dieu me pardonne, que les rides commencent à sillonner mon visage... oui... j'ai la pate-d'oie! Allons, il faut que l'art cache les ravages de la nature. (*Il se met du blanc et du rouge.*) Je suis mieux, n'est-ce pas? (*Il s'habille en continuant de parler à Georget.*) Que fait ma fille?

GEORGET.

Elle est dans le petit salon avec M. Eugène.

CLÉNORD.

Fort bien. Ils s'instruisent mutuellement.

GEORGET.

Non, monsieur, ils se disputent habituellement.

CLÉNORD.

C'est bon, nous leur prouverons que l'on sait tout ce qui peut séparer ou réunir les deux sexes; avant la fin du jour tu verras mon petit stratagème. Cette bonne dame Saint-Remi n'est pas encore venue?

GEORGET.

Son fils l'accompagnait; elle se promène dans le jardin.

CLÉNORD.

Donne-moi mes odeurs. (*Il se parfume, et jette de son flacon sur Georget.*)

Maintenant que ma toilette est faite, et que je suis prêt à recevoir les dames, tu peux faire entrer dans mon salon. Cours chercher madame Saint-Remi.

GEORGET.

Monsieur, la voici.

SCÈNE III.

CLÉNORD, MADAME SAINT-REMI.

CLÉNORD.

Hé bien ! belle dame, toute aimable, êtes-vous un peu revenue de l'agitation d'hier au soir ?

MADAME SAINT-REMI, *avec le ton d'une prude.*

Ne parlons plus de cela, je vous en prie, jamais... jamais....

CLÉNORD.

Toujours..... toujours à vos ordres, délicieuse femme !...

MADAME SAINT-REMI.

Qu'il est aimable !

CLÉNORD.

Ah !

MADAME SAINT-REMI.

Galant.

CLÉNORD.

Eh !

MADAME SAINT-REMI.

Gracieux.

CLÉNORD.

Oh !

MADAME SAINT-REMI.

Vous donnez chaque jour des preuves de votre galanterie.

CLÉNORD.

C'est un devoir auprès des autres, c'est un plaisir auprès de vous.... bijou.

MADAME SAINT-REMI.

Ah! vous allez recommencer encore.

CLÉNORD.

Oui, trésor.

MADAME SAINT-REMI.

Je viens de faire un tour au jardin, et, dans les changemens que vous avez faits, soit dans la plantation de vos arbres, soit dans le choix de vos fleurs..., j'ai remarqué que vous n'aviez point oublié mes goûts.

CLÉNORD.

Tous vos goûts sont gravés là. (*Il montre son cœur.*) Par exemple, les narcisses vous déplaisent, je les ai fait arracher.

MADAME SAINT-REMI.

C'est trop de bonté.

CLÉNORD.

Puisque cette fleur a le malheur de ne point vous

paraître agréable, qu'elle s'exile de mon jardin ! mais dites-moi la raison qui vous la fait haïr ?

MADAME SAINT-REMI.

Toutes les fois que je vois un narcisse, je me rappelle le sort de ce beau jeune homme, qui fut assez malheureux pour n'aimer que lui-même.

CLÉNORD.

En vérité, madame, vous êtes trop bonne : ce Narcisse ne mérite pas vos regrets. C'était un fat.

AIR du pas de charge.

Amant de ses propres attraits,
Ce fat doit vous déplaire ;
Sans doute il n'était pas Français,
N'était pas militaire ;
Un sot peut seul être jaloux
De sa propre conquête :
Mesdames, ce n'est que pour vous
Qu'on doit perdre la tête.

MADAME SAINT-REMI.

Charmant....

CLÉNORD.

Avez-vous remarqué mon berceau de chevrefeuille et cette allée solitaire consacrée à la muse Érato ? Comment la trouvez-vous ?

MADAME SAINT-REMI.

Délicieuse..., romantique...

CLÉNORD.

Elle se nomme l'allée des souvenirs. Ah!..... madame Saint-Remi!... (*Georget paraît dans le fond.*)

AIR : Souvenez-vous-en.

Vous souvenez-vous du jour
Où je vous parlai d'amour ?
Je mis à votre corset
Un gentil bouquet.
Vous étiez encor enfant.

GEORGET, à part.

Il se souvient de long-temps.

CLÉNORD.

Qu'est-ce donc, Georget ?

SCÈNE IV.

CLÉNORD, MADAME SAINT-REMI, GEORGET.

GEORGET.

C'est mademoiselle Sophie et M. Eugène qui se disputent et qui viennent par ici.

MADAME SAINT-REMI.

Hé bien! vous le voyez, nos enfans ne s'aiment pas.

CLÉNORD.

Ils s'aimeront, madame, laissez-moi faire. C'est aujourd'hui que nous règlerons la dot; je vais dire à ma fille qu'elle doit se disposer à ce mariage.

GEORGET.

Eh ben! v'là un joli moyen.

AIR : A pied j'ai fait tout le chemin.

Vos jeunes gens ne s'aimont pas,
Je vous le dis en confidence;
A leur maintien, leur embaras
J'ons jugé leur indifférence.
L'amour pourrait un jour venir,
On doit l'attendre de leur âge;
Mais ils n'pouront pas se souffrir
Si vous parlez de mariage.

MADAME SAINT-REMI.

Que dites-vous là, Georget?

GEORGET.

J'dis, madame, que le mariage, qui éteint souvent l'amour qui existe, ne peut pas allumer s'tilà qui n'est pas encore venu.

MADAME SAINT-REMI.

Mais ce garçon...

CLÉNORD.

Ce garçon raisonne bien.

MADAME SAINT-REMI.

Nos enfans ont été élevés ensemble.

CLÉNORD, à part.

Voilà le mal.... (*Haut.*) Mais je les vois.... Voyez, je vous prie, votre fils ; quel air glacé ! et ma fille ; quel regard distrait !... Ah ! madame Saint-Remi, autrefois les hommes étaient plus galans.

MADAME SAINT-REMI.

Et les femmes plus tendres.

CLÉNORD.

Air : Ma commère, quand je danse.

Ces jeunes gens que je blâme
En amour sont écoliers,
Ils n'ont plus près d'une femme
Le ton des vieux chevaliers.
Oui, l'ancien preux
Savait bien mieux
Être joyeux,
Brave, amoureux.
(Une cadence antique.)
Leurs cœurs étaient tout de flamme
Lorsqu'ils voyaient deux beaux yeux ;

ENSEMBLE.

Oui, l'ancien preux, etc.

Venez, madame.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

EUGÈNE, un dessin à la main, SOPHIE, tenant un papier de musique.

DUO.

AIR : De Marianne.

ENSEMBLE.

Pour apprendre, il faut qu'on s'applique ;
Et vous n'étudiez jamais.

SOPHIE.

Dans le dessin ?

EUGÈNE.

Dans la musique
Vous faites fort peu de progrès.

SOPHIE.

Point de chaleur,
Point de couleur,
Tous vos portraits sont à nous faire peur.

EUGÈNE.

Et vous d'honneur,
Point de douceur,
Jamais le chant chez vous ne part du cœur.

ENSEMBLE.

En vain on voudrait vous reprendre,

Autant en emporte le vent;
Vous m'enseignez et bien souvent
Vous feriez mieux d'apprendre.

EUGÈNE, *avec dépit.*

Voilà de jolies dispositions pour une écolière.

SOPHIE.

Voilà un ton bien doux pour un professeur.

EUGÈNE.

Mais, mademoiselle...

SOPHIE.

Si vous m'apprenez la musique, je vous enseigne le dessin. Je vous avais donné à faire une tête, celle de l'Hymen.

EUGÈNE.

Le beau choix!

SOPHIE.

Voyons comment monsieur a dessiné la tête de l'Hymen.

EUGÈNE, *montrant son dessin.*

Voyez.

SOPHIE.

Ah! mon Dieu, quelle figure!

Air : La vérité perd ses attraits.

Je vous donnai l'hymen charmant
Qui règne au jardin d'Idalie,
Par sa grâce et son enjoûment
Sa figure était embellie ;
Et vous, sans choix, sans examen,
Et ne suivant qu'un goût bizarre,
Vous donnez au dieu de l'hymen
La douceur du dieu du Tartare.

EUGÈNE.

La figure de l'Hymen me déplaît, et je prévois tous les chagrins que ce Dieu me donnnera.

SOPHIE.

Vous les mériterez, peut-être.

EUGÈNE.

Vous êtes consolante.

SOPHIE.

Comme vous êtes galant.

EUGÈNE.

Mademoiselle veut-elle chanter sa romance ?

SOPHIE, jetant son cahier de musique.

Vous m'impatientez.

EUGÈNE.

Le joli caractère !

SOPHIE, *déchirant la musique.*

Je suis sans goût pour la musique, j'en conviens.

EUGÈNE, *déchirant son dessin.*

Je n'ai pas de dispositions pour le dessin, je l'avoue.

SOPHIE.

Comme il est emporté !

EUGÈNE.

La mauvaise tête !

SCÈNE VI.

SOPHIE, EUGÈNE, GEORGET.

GEORGET.

Eh ben ! quoi que vous faites donc là ? vous déchirez ces dessins, et c'te musique qui baille tant de peines, et qui coûte tant d'argent ?

SOPHIE.

Que nous veut ce nigaud ?

EUGÈNE.

Retourne à ton jardin.

GEORGET.

Ma fine, je ferai ben, car si j'y vois deux plantes à peu près du même âge, et toutes deux jolies comme vous ; je les verrai se rapprocher et même se caresser.

SOPHIE.

Les plantes se caressent ! imbécile, qui t'a dit cela ?

GEORGET.

Qui me l'a dit, c'est un membre de la Société d'agriculture ; et il a raison, dame.

AIR : Not' amour est né dans c'village.

Le zéphir balance et caresse
La fleur qui vient d's'épanouir,
Et confident de leur tendresse,
Protég' leur amoureux désir :
Eh ! ne voyez-vous pas dans la plaine
Ces mille et ces mille fleurs,
Ben avant la saison prochaine
All' zauront marié leurs couleurs.
Le zéphir, etc.
Faut êtr'sot pour ne pas connaître
Qu'amour agit en pareil cas,
Et que lui seul peut faire naître
Toutes les fleurs que j'n'semons pas ;
Le zéphir, etc.

SOPHIE.

A quel propos nous dire tout cela ?

GEORGET.

A quel propos ! c'est que vos parens veulent que vous vous aimiez ; et, qui pis est, que vous vous mariiez.

EUGÈNE s'écrie.

Nous marier !

SOPHIE, de même.

Est-il possible ! (*Avec politesse.*) Ah ! monsieur, si mon père vous accepte, faites-moi le plaisir de me refuser.

EUGÈNE.

Ah ! mademoiselle, si ma mère vous engage à me prendre pour époux, dites que vous ne voulez pas de moi.

SOPHIE.

Bien volontiers, monsieur ; mais j'attends de vous le même service.

EUGÈNE.

De grand cœur, mademoiselle ; ce n'est pas que je ne sache vous apprécier.

SOPHIE.

J'en dis autant de vous.

EUGÈNE.

Vous avez mille grâces auxquelles je rends justice.

SOPHIE.

Vous avez mille qualités que j'ai su reconnaître.

EUGÈNE.

Votre conversation est piquante.

SOPHIE.

La vôtre est fort aimable ; mais nous sommes trop jeunes pour nous marier.

EUGÈNE, sautant de joie.

C'est cela, nous sommes trop jeunes.

GEORGET.

Les drôles de jeunes gens. Qu'entends-je ? M. Clénord se dispute.

EUGÈNE.

Avec qui ?

GEORGET.

Je ne vois personne, si ce n'est madame Saint-Remi qui s'éloigne.

SCÈNE VII.

EUGÈNE, SOPHIE, CLÉNORD, GEORGET.

CLÉNORD, à la cantonnade.

Air : On dit que l'premier homme.

Mais c'est une extravagance,
Je ne puis en conscience
Céder à tant d'exigence;
Terminons tous ces débats.
Que tout le passé s'oublie,
Qu'Eugène à d'autre s'allie,
Comptez bien, je vous supplie,
Que ma fille n'en veut pas.

GEORGET.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

CLÉNORD.

Retourne à ton jardin.

GEORGET.

Tout le monde est de mauvaise humeur dans cette maison.

(Il sort).

SOPHIE.

Vous paraissez en colère, pourquoi?

CLENORD.

Vous le saurez, mademoiselle, mais je ne puis m'expliquer devant monsieur.

SOPHIE.

Vous paraissez fâché contre M. Eugène.

EUGÈNE.

Je suis prêt à m'éloiguer.

CLÉNORD.

Laissez-nous.

EUGÈNE sort et revient.

Monsieur, je voudrais connaître le motif de votre colère, pour l'adoucir s'il m'était possible.

CLÉNORD.

Eh bien! restez, aussi-bien n'êtes-vous pas la cause des torts de votre mère.

EUGÈNE.

Des torts?

CLÉNORD, appuyant.

Oui, monsieur, des torts. (*Avec ironie.*) Élevés ensemble, vous avez appris de bonne heure à vous aimer, à vous estimer.

SOPHIE.

Oui, mon père, à nous estimer.

CLÉNORD.

Je me disais, on ne voit tant de maris malheureux que parce que l'intérêt fait tous les mariages.

SOPHIE.

C'est bien vrai.

CLÉNORD.

Mais, quand on s'est donné le temps de juger ses défauts, on apprend à les supporter.

AIR du dieu des bonnes gens, de Béranger.

L'amour souvent trahit notre espérance,
Et la sagesse y devrait prendre part;
Dans le bel âge on s'étourdit d'avance
Sur tous les maux qu'on découvre trop tard.
Je vois partout que maint époux enrage,
Au but, hélas! tristement parvenus,
Ils n'auraient point formé leur mariage
S'ils s'étaient mieux connus.

SOPHIE.

Oui, mon père, vous avez raison.

CLÉNORD.

Aussi les mêmes maîtres ont présidé à votre éducation, et vous vous êtes même donné des leçons mutuelles.

SOPHIE.

De bonnes leçons.

CLÉNORD.

Votre esprit, vos cœurs se sont formés en même temps, l'habitude, la douce habitude de vous voir tous les jours, de vous parler à toute heure a dû vous attacher l'un à l'autre; vous vous aimez.

SOPHIE, *embarrassée.*

Mon père.

CLÉNORD.

Vous vous aimez, j'en suis certain. Eh bien! un misérable intérêt vient renverser toutes mes espérances.

EUGÈNE.

Expliquez-vous, monsieur?

CLÉNORD.

Votre mère est si peu raisonnable, que, lorsque je donne à ma fille la moitié de ma fortune, elle exige une dot plus considérable.

EUGÈNE.

Elle ne m'a point prévenu de cette démarche.

CLÉNORD, *à part.*

Je le crois.

EUGÈNE.

Se peut-il que ma mère?...

CLÉNORD.

Rien n'est plus vrai, monsieur; elle m'a même fait entendre que, malgré cet incident, elle ne tarderait pas à vous établir; elle m'a parlé d'une riche héritière, de mademoiselle de Jarville.

EUGÈNE, vivement.

Je ne la connais, ni ne veux la connaître.

CLÉNORD, à part.

Bon.

EUGÈNE, de même.

J'aime, je respecte ma mère; mais, pour me marier, je ne consulterai que mon cœur.

SOPHIE.

M. Eugène a du caractère.

CLÉNORD.

Comme une semblable déclaration ne pouvait demeurer sans réponse; j'ai fort bien fait entendre à madame votre mère que ma fille aussi ne tarderait pas à s'établir, et que j'attendais aujourd'hui même un jeune homme fort intéressant.

SOPHIE, *vivement.*

Je ne veux pas me marier, mon père.

CLÉNORD, *d'un air sévère.*

Mademoiselle...

SOPHIE.

Permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis de ne jamais me contraindre dans le choix de mon cœur.

CLÉNORD.

Il est vrai.

SOPHIE, *regardant Eugène.*

Non, je n'épouserai jamais que celui que j'aimerai.

EUGÈNE.

Vous pensez comme moi, mademoiselle.

SOPHIE.

J'ai du caractère autant que vous, monsieur.

CLÉNORD.

Je vous plains, mais je ne puis désormais vous recevoir chez moi.

EUGÈNE, *ému.*

Vous me défendez l'entrée de votre maison?

SOPHIE, vivement.

Sans être mon époux, M. Eugène ne peut-il venir ici ?

CLÉNORD.

Non, mademoiselle.

SOPHIE.

Je n'apprendrai donc plus la musique, mon père ?

EUGÈNE.

Je ne recevrai donc plus de leçons de dessin ?

SOPHIE.

M. Eugène était mon maître, vous le savez.

EUGÈNE.

Mademoiselle enseignait avec un talent, une douceur.

SOPHIE.

Monsieur étudiait avec une patience, une docilité.

CLÉNORD, avec ironie.

Hé ! oui, je connais la douceur de votre caractère ; je sais avec quelle bonté vous vous cédiez l'un à l'autre : monsieur, permettez-moi de vous accompagner.

EUGÈNE.

Mademoiselle, comptez sur le plus tendre souvenir.

SOPHIE.

Je ne vous oublierai point, monsieur, certainement.

EUGÈNE.

Adieu, mademoiselle Sophie.

SOPHIE.

Adieu, monsieur Eugène.

CLÉNORD.

Venez, monsieur.

(Il sort avec Eugène.

SCÈNE VIII.

SOPHIE, seule.

Qu'il ne soit pas mon mari, à la bonne heure; mais pourquoi m'empêcher de le voir ? Ce n'est pas que je l'aime ; oh ! non, je ne l'aime pas ; mais que ferai-je toute seule ? je n'aurai plus personne à gronder ; comme je vais m'ennuyer ! C'est singulier, je n'ai jamais tant désiré sa présence que depuis qu'on m'a défendu de le voir.

Air : Chacun avec moi l'avouera.

Mon père a tort, et je le vois,
Il connaît peu mon caractère;
Et me contraindre dans mon choix.

C'est m'engager à n'en rien faire;
Toutes les femmes en secret
Me trouveront fort excusable :
Ce qu'on permet souvent déplaît,
Ce qu'on défend est bien aimable.

SCÈNE IX.

SOPHIE, GEORGET.

GEORGET.

Bonne nouvelle, mademoiselle, bonne nouvelle.

SOPHIE.

Qu'est-ce donc ?

GEORGET.

Vos parens sont d'accord, et M. Eugène....

SOPHIE.

Il va revenir.

GEORGET.

Non pas, il est renvoyé.

SOPHIE, soupirant.

Il est renvoyé.

GEORGET.

M. Clénord vient de me le dire; nous en voilà débarrassé, et je suis ben content.

SOPHIE.

Pourquoi ?

GEORGET, à part.

J'vas li en dire ben du mal, ça li fera plaisir comme à l'ordinaire.

SOPHIE.

D'où vient que tu es content? parle.

GEORGET.

Je suis content, parce que M. Eugène vous contrariait sans cesse !

AIR : Traitant l'amour sans pitié.

C'est pour vous que j'parle ainsi,
Car j'sais ben que monsieur Eugène
Vous faisait ben de la peine
En restant toujours ici :
Il n'fit rien pour m'satisfaire ;
Loin de chercher à vous plaire,
Il vous mettait en colère :
Vous l'y rendiez; mais enfin,
S'il s'est montré si sauvage
Avant l'jour du mariage,
Q'eût-il fait le lendemain?

SOPHIE, avec dépit, et s'animant par degrés.

Vous êtes un sot, monsieur Georget; Eugène est fort aimable, entendez-vous? S'il me contrariait sans cesse, c'est que sa raison était plus sûre que la

mienne. S'il ne vous faisait pas de cadeaux, c'est qu'il était trop délicat pour corrompre le serviteur de Sophie ; s'il vous ennuyait, cela fait l'éloge de son esprit ; s'il faisait peu de complimens, c'est que son amitié était solide et franche ; s'il excitait mon humeur, c'est que je suis souvent d'un très-mauvais caractère, entendez-vous, monsieur Georget ? je suis d'un très-mauvais caractère. (*Elle s'impatiente, et frappe du pied.*)

Air : Si des galans de la ville.

Il faut apprendre à vous taire,
J'ai souvent, je le soutiens,
(En pleurant.)
Un très-mauvais caractère.

GEORGET.

Mad'moiselle, j'en conviens.

SOPHIE.

Eugène par sa tendresse
Fut à plaindre en vérité ;
C'est moi seule qui sans cesse
Abusais de sa bonté.

(On reprend le premier quatrain. Sophie sort.)

SCÈNE X.

GEORGET, seul.

La drôle de chose que la tête d'une femme ; monsieur Eugène aura plus de caractère que ça : je suis ben sûr qu'il ne reparaîtra plus dans cette maison. (*Il l'apercoit.*) Tiens ! le voilà.

SCÈNE XI.

GEORGET, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Te voilà, mon cher Georget.

GEORGET.

Jamais il ne m'a parlé aussi poliment.

EUGÈNE.

Que fait Sophie ?

GEORGET.

All' vient de me quitter de ben mauvaise humeur.

EUGÈNE.

Pourquoi ?

GEORGET.

Faut-il le demander ? parce que mademoiselle Sophie est une capricieuse.

EUGÈNE.

Sophie, capricieuse..... ah! parle-moi de mes défauts, et respecte ses qualités. Mon cher Georget, procure-moi un moment d'entretien avec Sophie; mais puis-je me flatter?.... Sophie me hait.

GEORGET.

Non, monsieur, all' ne vous hait pas. Pour lui faire ma cour, je lui ai dit du mal de vous, all' s'est fâchée.

EUGÈNE.

Elle m'aurait défendu! quel bonheur! Écoute, mon cher Georget.

GEORGET.

Il est fou, je crois.

EUGÈNE.

M. Clénord m'a défendu de voir Sophie; malgré sa défense, je voudrais lui parler en secret.

GEORGET.

Cela n'est pas bien.

EUGÈNE.

Je te récompenserai.

GEORGET.

On ne me séduit pas avec des paroles.

EUGÈNE.

Mais avec de l'argent? (*Il lui donne une bourse.*)

GEORGET.

Oh! c'est bien différent, je ne me sommes jamais trouvé dans ce cas-là. Revenez, et je vous conduirai.

EUGÈNE.

Je compte sur toi.

(Il sort.)

GEORGET.

Comme c'est joli, ces pièces rondes; que de plaisir ça donne; mais que d'sottises ça fait faire. M. Clénord.... Sa présence me trouble; y me semble qu'i voit sur ma figure que je veux le tromper.

SCÈNE XII.

GEORGET, CLÉNORD.

CLÉNORD.

Georget va prier madame Saint-Remi de passer un moment chez moi.

GEORGET, à part.

C'est un si brave homme!

CLÉNORD.

Qu'as-tu donc?

GEORGET, à part.

Pourquoi ai-je pris cet argent? C'est qu'à présent il faut le gagner.

CLÉNORD.

Que dis-tu là?

GEORGET.

J'étouffe.

CLÉNORD.

Explique-toi.

GEORGET.

M. Eugène sort d'ici; il paraissait affligé.

CLÉNORD.

Tant mieux.

GEORGET.

Vous lui avez défendu de parler à mademoiselle Sophie, et il m'a donné de l'argent.

CLÉNORD.

De l'argent...

GEORGET.

Ne vous fâchez pas.

CLÉNORD.

Tu as accepté l'argent?

GEORGET.

Oui, not' maître ; j'ons eu s'te faiblesse.

CLÉNORD.

A merveille.

GEORGET.

Et j'ai promis de l'introduire, ce soir, auprès de mademoiselle Sophie.

CLÉNORD.

Ah ! mon cher Georget, que je t'ai d'obligations.

GEORGET.

Le brave homme, il me remercie.

CLÉNORD.

Va dire à madame Saint-Remi que je la prie de passer un moment chez moi.

GEORGET.

Oui, monsieur. L'argent de l'amoureux, et les politesses du père, c'est charmant.

Air : A la papa.

Oh par ma fin' ça va bien
J'n'craiais pas par c'moyen
Agir si bien,

L'amant m'a donné d'ça.

(Il fait le signe de l'argent.)

L'père me traite comme un ange,
Et je vois que tout s'arrange
A la papa.

(Il sort.)

CLÉNORD.

Comme ça va bien, comme tout ça marche.

AIR : Ça ne se peut pas.

Vraiment je connais bien les femmes
Et les secrets du cœur humain ;
Que je sais deviner les dames
Et les projets du lendemain ;
Franchement tous les jours j'admire
Et ma finesse et mon caquet,
Ah! qu'on a bien raison de dire,
Je suis coquet, je suis coquet.

Madame Saint-Remi.... elle paraît fâchée ; son fils aura parlé.

SCÈNE XIII.

CLÉNORD, MADAME SAINT-REMI.

MADAME SAINT-REMI.

Qu'est-ce donc, monsieur Clénord? mon fils est inquiet, agité, il se plaint de moi.

CLÉNORD, riant à part.

Je le sais, madame.

MADAME SAINT-REMI.

J'exige, dit-il une dot?...

CLÉNORD.

Oui, vous exigez une dot considérable, et cela n'est pas bien, madame.

MADAME SAINT-REMI.

Ah! je le vois, monsieur Clénord, vous ne m'aimez plus.

CLÉNORD.

Je ne vous aime plus! Ah! madame, quel mot avez-vous prononcé!

MADAME SAINT-REMI.

Expliquez-moi donc ce que tout cela signifie?

CLÉNORD.

Écoutez-moi, madame, écoutez-moi. Trente ans sont écoulés depuis le jour où j'eus le bonheur de vous adresser mes hommages. Soumis à toutes les règles de la galanterie, je pris mes dispositions, et je fis le siége de votre cœur.

MADAME SAINT-REMI.

Vous vous rappelez peu ce temps, lorsque vous voulez séparer nos enfans.

CLÉNORD.

Madame, faites-moi la grâce de m'entendre. Quelque temps après ma déclaration d'amour, je vous pris... la main, je touchai... votre cœur, je reçus... votre foi. L'assurance de mon bonheur ne détruisit point ma flamme, mais elle se ralentit un peu. Tout à coup les obstacles me réveillèrent; un époux plus riche que moi vous fut présenté. Vos parens ordonnèrent, et nous devînmes les victimes de l'amour.

MADAME SAINT-REMI.

Hélas!

CLÉNORD.

Je fis des folies, vous en fîtes de même. Billets surpris, soupçons jaloux, rendez-vous manqués, tout vint augmenter notre ardeur mutuelle...

MADAME SAINT-REMI.

Qu'est-ce que cela prouve?

CLÉNORD.

Cela prouve, madame, que si la tendresse s'irrite par les obstacles, nous avons eu tort d'assurer à nos enfans qu'ils étaient destinés l'un à l'autre. Le moyen de réveiller l'amour endormi, d'exciter le désir éteint, je l'ai trouvé, madame. Voulez-vous que deux amans s'aiment? séparez-les. Rien n'est bon comme le fruit défendu.

AIR : Il faut quitter ce que j'adore.

Quand le soleil sur nos campagnes
Répand sa brûlante chaleur,
Formé sur le haut des montagnes
L'orage plaît au voyageur :
De même il nous faut dans la vie
Changer un peu pour mieux jouir,
Petits momens de brouillerie
Ne font qu'augmenter le plaisir.

MADAME SAINT-REMI.

Ah ! fourbe, ce sont là de vos tours, je vous reconnais.

CLÉNORD.

Madame....

MADAME SAINT-REMI.

Que vous êtes dangereux !

CLÉNORD.

Madame.....

MADAME SAINT-REMI.

Que vous connaissez bien les femmes !

CLÉNORD.

Je me flatte de les connaître un peu.

MADAME SAINT-REMI.

Coquet !

CLÉNORD.

Coquet.... Permettez-moi de vous demander la récompense de mes soins.

MADAME SAINT-REMI.

Que voulez-vous ?

CLÉNORD.

Je veux mettre cette rose à votre corset.

MADAME SAINT-REMI.

Mettez.

CLÉNORD.

Permettez-moi encore....

MADAME SAINT-REMI.

Eh! quoi, monsieur ?

CLÉNORD.

De vous embrasser.

MADAME SAINT-REMI.

Vous me subjuguez. (*Ils s'embrassent et soupirent.*) J'entends du bruit.

CLÉNORD.

C'est ma fille, permettez que je vous accompagne.

(Ils sortent)

SCÈNE XIV.

(Le jour a baissé.)

SOPHIE, une veilleuse à la main, et s'asseyant près du feu.

Comme tout change en un jour! Hier, à cette heure, madame de Saint-Remi était ici, mon père à côté d'elle. Eugène était là; mon père faisait rire madame Saint-Remi, et M. Eugène et moi.... nous nous disputions. Demandez-moi pourquoi mon père s'est brouillé avec cette bonne dame? Ils étaient liés depuis plus de quarante ans; on dirait qu'ils l'ont fait exprès pour me contrarier.

Air : Muses des jeux et des plaisirs champêtres.

Eh quoi! toujours rêveuse et solitaire,
Au coin du feu je m'en vais me geler;
Je n'aurai plus personne à faire taire,
Je n'aurai plus personne à qui parler :
Je le sens bien me voilà fort à plaindre,
Point de plaisir sans le bonheur d'aimer,
Et si mon feu paraît prêt à s'éteindre
Personne ici ne viendra l'allumer.

SCÈNE XV.

SOPHIE, GEORGET.

GEORGET.

Mamzelle Sophie?...

SOPHIE.

Oh, mon Dieu ! il me semble entendre du bruit vers cette porte qui donne sur le balcon.

GEORGET.

Ça se pourrait ben. (*Il va à la fenêtre.*) Mamzelle, il y a quelqu'un sur ce balcon, et je crois bien que ce quelqu'un c'est M. Eugène.

SOPHIE.

M. Eugène ? et que me veut-il ?

GEORGET.

Ma fine, je ne sais pas trop ce qu'il veut, mais il m'a fait signe qu'il voudrait vous parler.

SOPHIE.

Et comment a-t-il monté sur le balcon ? la porte d'en bas est fermée.

GEORGET.

Monsieur vot' père en a la clef.

SOPHIE.

Comment aura-t-il fait ?

GEORGET.

Il aura grimpé ; à son âge, on est leste.

SOPHIE.

Il s'est peut-être fait mal en montant.

GEORGET.

Il pourrait ben s'en faire davantage en descendant.

SOPHIE.

Je ne veux pas le recevoir.

GEORGET.

C'est ce que je pensais, et je vas li dire de s'en aller.

SOPHIE.

Écoute Georget : que me veut-il, M. Eugène ?

GEORGET.

Je n'en sais rien, mais faut ben qu'il ait quelque chose à vous dire.

SOPHIE.

De la part de sa mère ?

GEORGET.

Sans doute, et je vas le faire entrer.

SOPHIE.

Je n'y consens pas au moins, c'est toi seul qui le veut.

GEORGET, après avoir ouvert la fenêtre.

Courons avertir M. Clénord.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

SOPHIE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Ah ! mademoiselle, j'ai mille choses à vous dire.

SOPHIE.

Allez-vous-en.

EUGÈNE.

Écoutez-moi.

SOPHIE.

Je ne puis vous entendre.

EUGÈNE.

De grâce, un seul mot. Ce matin j'ai eu la faiblesse de vous contrarier.

SOPHIE.

Et moi aussi, monsieur.

EUGÈNE.

J'ai déchiré votre tête d'étude.

SOPHIE.

J'ai mis en morceau votre romance.

EUGÈNE.

Je refusais d'être votre époux.

SOPHIE.

Je ne voulais pas être votre femme.

EUGÈNE.

Je ne savais ce que je faisais ce matin, mademoiselle.

SOPHIE.

Ni moi non plus, monsieur.

GEORGET, rentrant.

M. de Clénord me suit.

(Il sort.)

EUGÈNE.

Je suis perdu.

SOPHIE.

Cachez-vous derrière ce fauteuil.

SCÈNE XVII.

SOPHIE, EUGÈNE, derrière le fauteuil, CLÉNORD. (Clénord voit Eugène, il fait semblant de ne pas l'apercevoir, et s'assied dans le fauteuil.

CLÉNORD, d'un ton sévère.

Approchez, mademoiselle.

SOPHIE, tremblant.

Que voulez-vous, mon père ?

CLÉNORD.

On dit que, malgré ma défense, M. Eugène forme des tentatives pour vous voir.

SOPHIE.

On dit cela, mon père ?

CLÉNORD, remuant le fauteuil pour tourmenter Eugène.

On ajoute qu'on l'a vu roder au pied de ce balcon ; j'espère au moins que vous ne le seconderez pas, et que vous ne pensez plus à lui.

SOPHIE.

Depuis que vous me l'avez défendu....

CLÉNORD.

Je vous déclare, mademoiselle, que je persiste dans ma résolution, et que M. Eugène sera bien habile s'il parvient à s'introduire ici malgré moi.

AIR : Comme je ne suis pas encore ta femme.

Lorsque je défends une place
Je résiste aux plus obstinés,
Et mon ennemi, quoi qu'il fasse,
S'enfuit avec un pied de nez.

Je sais mainte ruse de guerre,
Et, quoique je sois un peu vieux,
Les projets d'un audacieux
Je les ferai tomber par terre.

(Il avance son fauteuil, Eugène tombe.)

SCÈNE XVIII et dernière.

SOPHIE, CLÉNORD, EUGÈNE, GEORGET, MADAME SAINT-REMI.

GEORGET.

Madame Saint-Remi demande à vous parler; elle dit que son fils n'est point encore rentré, et qu'il est sans doute caché chez vous.

MADAME SAINT-REMI.

Air : Quand un tendron vient dans ces lieux.

Mon fils est caché dans ces lieux ;
On vient de m'en instruire.

CLÉNORD.

Comment ici l'audacieux
A-t-il pu s'introduire ?
Mais quel mystère ! je le vois,
Je l'aperçois,
Oui, le voilà.

TOUS.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Eugène, que faites-vous là ?

EUGÈNE.

J'attends ma punition.

CLÉNORD.

Monsieur, je suis militaire, et vous me ferez raison de cette offense. Georget... allez me chercher...

GEORGET.

Vot' épée ?

CLÉNORD.

Non.

GEORGET.

Vos pistolets ?

CLÉNORD.

Non ; allez me chercher un notaire, il faut que monsieur épouse ma fille à l'instant.

EUGÈNE.

Je ne demande pas mieux.

SOPHIE.

Cette vengeance est bien douce, mon père.

EUGÈNE.

Quel bonheur !

SOPHIE.

Quel plaisir ! madame Saint-Remi n'est plus brouillée avec mon père !

MADAME SAINT-REMI.

Brouillée... jamais, jamais.

CLÉNORD.

Enfans que vous êtes, tout ceci n'était qu'un jeu, pour vous apprendre qu'on ne sent pas toujours le prix d'un bonheur trop certain, et que les contrariétés augmentent la tendresse comme l'ombre fait ressortir la lumière.

EUGÈNE.

Oui, j'étais l'ombre.

CLÉNORD.

Mariez-vous, mes enfans, et ne l'oubliez jamais... Rien n'est bon comme le fruit défendu.

FIN DU VIEUX COQUET.

COMME ON CONNAIT
LES SAINTS
ON LES HONORE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

UN HUSSARD.
UN AUMONIER de régiment.
BRIGITTE, vieille dévote.
GERTRUDE, sœur cadette de Brigitte.

La scène se passe à Valence.

NOTICE

SUR

COMME ON CONNAIT LES SAINTS

ON LES HONORE.

Le comique du personnage de Belrose doit ressortir des efforts qu'il fait pour vaincre ses mauvaises habitudes de langage et de manières. Il se passe des choses si étranges et si nouvelles dans la tête d'un homme de vingt-cinq à trente ans, qui vient d'apprendre à lire, que cette situation est difficile à exprimer.

L'aumônier doit se jouer avec gravité et bonté; il justifie ainsi le bien que Belrose a dit de lui, et le portrait du bon prêtre aumônier.

Brigitte doit avoir le ton grondeur et même un peu revêche : c'est une vieille dévote.

Gertrude prend à Belrose un tout autre intérêt que celui de sa sœur. Ce rôle gagnerait s'il était joué par une femme jeune et jolie.

COMME ON CONNAIT
LES SAINTS
ON LES HONORE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un cabinet, sur la gauche un prie-dieu très-élevé et d'autres meubles gothiques et religieux.

BRIGITTE, GERTRUDE.

BRIGITTE, *en remuant la tête.*

O mon doux Jésus! qu'allons-nous devenir?

GERTRUDE, *parlant avec prétention et lentement.*

Qu'est-ce donc, ma sœur? qu'est-il arrivé?

BRIGITTE.

Un régiment de hussards met pied à terre.

GERTRUDE.

J'étais à ma fenêtre lorsqu'il a défilé.

BRIGITTE.

Moi de même.

GERTRUDE.

Vous, ma sœur ? Vous aviez juré de ne jamais regarder ces gens-là.

BRIGITTE, en colère.

C'était mon intention; mais on m'a trompé, ma sœur. On m'avait annoncé l'arrivée des missionnaires, et j'ai vu des hussards.

GERTRUDE, d'un ton de pédante.

Cela est affreux.

BRIGITTE, en colère.

Les théâtres resteront ouverts.

GERTRUDE.

Se peut-il ?

BRIGITTE, plus fort.

Les bals continueront.

GERTRUDE.

Hélas !

BRIGITTE, se lamentant.

Nous entendrons danser des damnés et des damnées.

GERTRUDE.

Quel scandale !

BRIGITTE, de même.

Des élégantes se montreront encore à la promenade!

GERTRUDE.

C'est une horreur !

BRIGITTE.

Et ce n'est pas tout ; peut-être osera-t-on se permettre de nous envoyer des hussards.... et il faudra les loger.

GERTRUDE.

Quelle abomination !

BRIGITTE.

Le maire nous avait exemptées de logement jusqu'à ce jour.

GERTRUDE.

C'est un saint homme ; mais il ne pourra plus, dit-il, nous exempter de loger des militaires ; la loi est égale pour tous.

BRIGITTE, se lamentant.

Quelle injustice !

GERTRUDE, d'un ton de pédante.

La charte le veut ainsi.

BRIGITTE.

Puisque les lois nous touchent maintenant, elles devraient être justes.... Nos maisons ne sont pas des casernes... Ah ! mon Dieu... j'entends du bruit... les bottes ferrées d'un hussard vont briser mon parquet... un damné va profaner le lieu saint.... Oh ! pour moi je ne veux pas le voir : vous, ma sœur, qui pouvez supporter la présence d'un soldat, et qu'un homme ne fait pas trembler, recevez-le. Je vais prier pour l'arrivée des missionnaires, et le départ du régiment... le voici.... ah.... j'ai vu le diable.

SCÈNE II.

GERTRUDE, BELROSE, en grande tenue de fourrier.

BELROSE, saluant en militaire.

Mademoiselle, ce petit billet s'adresse à vous.

GERTRUDE.

Je devine ce que c'est ; c'est un billet...

BELROSE.

De logement. — Place au feu et à la chandelle pour Jacques Belrose, fourrier au 11e. de hussards ! Mais, mademoiselle, rassurez-vous : quand on

fait la guerre depuis dix ans, on sait ce que c'est que la politesse.

GERTRUDE.

Je n'en doute pas.

BELROSE.

Nous ne sommes point en pays ennemi..... Il y a une ville qui s'appelle Valence, en Espagne.... mais celle que vous habitez est dans le département de la Drôme. On sait ça, mademoiselle. (*Il porte la main à son schako.*)

GERTRUDE.

Vous connaissez la géographie, monsieur le hussard?

BELROSE.

Oui, la géographie de nos dernières campagnes, et elle est un peu longue celle-là. Tel que vous me voyez... je suis professeur, moniteur de la compagnie pour l'enseignement mutuel; vous ne connaissez pas l'enseignement mutuel, mademoiselle?

GERTRUDE.

Non, monsieur le hussard.

BELROSE.

On n'est pas fait pour vous manquer, mademoiselle: au contraire, si quelque malin osait s'oublier...

mille escadrons... Si l'on osait seulement jurer devant vous... ce n'est pas pour rien que je porte un bancal à mes côtés.

GERTRUDE.

Qu'est-ce que c'est qu'un bancal ?

BELROSE.

C'est mon sabre, mademoiselle, et il a le fil. Si l'on osait vous manquer, je vous mettrais à l'ombre de ma lame. Tel que vous me voyez... je suis un hussard éduqué.... le Benjamin de l'aumônier du régiment.

GERTRUDE.

Vous avez un aumônier ?

BELROSE.

Un brave et digne homme, mademoiselle ; c'est lui qui m'a conseillé de demander un billet de logement chez vous. Vous ètes, m'a-t-il dit, des personnes pieuses, et je suis ce qu'il vous faut.

GERTRUDE.

Vraiment !

BELROSE.

Oui, mademoiselle, depuis l'enseignement mutuel on connaît sa religion... On pourrait vous réciter les commandemens de Dieu, et vous prouver qu'on reconnaît en lui... le capitaine du grand régiment.

GERTRUDE.

Vous savez les commandemens de Dieu ?

BELROSE.

Par cœur... c'est la première leçon. Servir le Roi, défendre la France, respecter les dames, être honnête homme : voilà la consigne d'en haut, et Belrose n'a jamais manqué à la consigne.

GERTRUDE.

Vous connaissez votre religion, et vous la pratiquez ?...

BELROSE, la main sur son schako.

Aux oiseaux.

GERTRUDE.

Je ne comprends pas.

BELROSE.

Je sais, par exemple, que quand je perdrais mes quatre membres dans les quatre parties du monde, je n'en ressusciterai pas moins... comme moi-même.

GERTRUDE.

Cela est vrai, mon enfant.

BELROSE.

Mais je sais que, si je suis une bête dans ce monde,

je n'aurai pas plus d'esprit dans l'autre; et c'est pour ça que j'étudie, mademoiselle.

GERTRUDE.

Vous faites bien.

BELROSE.

Je n'ai jamais manqué la messe... avec la musique, et quand je me mets à table je dis mon bénédicité.

GERTRUDE.

Vraiment !

BELROSE.

Il ne tiendra qu'à vous de l'entendre; c'est mon usage avant le déjeuner.

GERTRUDE.

Voilà un hussard bien extraordinaire.

BELROSE.

Si j'avais là seulement une côtelette..... une bouteille de vin... vous verriez...

GERTRUDE.

Vous diriez votre bénédicité ?

BELROSE.

Je sais bien d'autres prières, les Litanies, les *Te*

Deum, les *Credo*... Voulez-vous que je vous dise le *Credo ?*

GERTRUDE.

Volontiers.

BELROSE.

Voici le *Credo*... *Pater noster*, *qui es in cœlis*... je me trompe... à jeun on a des distractions, voyez-vous ; et, quand l'estomac est vide, la tête l'est aussi.

GERTRUDE, à part.

Il est à jeun.... le pauvre garçon! (*Haut.*) J'aime à vous entendre parler, monsieur le hussard ; mais il faut que je vous l'avoue, vous avez fait peur à ma sœur.

BELROSE.

Elle n'est pas jeune.

GERTRUDE.

C'est mon aînée.

BELROSE.

C'est cela... je n'ai jamais fait peur qu'aux vieilles femmes. Mais pour les jeunes personnes qui, comme vous.... mademoiselle, réunissent la sagesse à la beauté.., certainement... enfin je vous prie de faire ma paix avec mon hôte.... et de lui dire qu'on peut, comme Saint-Michel, porter moustache, et être encore un fort honnête garçon.

GERTRUDE.

Reposez-vous, monsieur le hussard; je vais lui parler et lui annoncer que nous avons le bonheur de posséder un soldat qui sait ses prières, et qui dit son bénédicité.

BELROSE.

Quand il va déjeuner, mademoiselle.

GERTRUDE, à part.

J'entends... Il est fort bien élevé, ce hussard. (*Haut.*) Attendez-moi, je reviens à l'instant.

(Elle sort.)

BELROSE, seul.

Il faut se conformer aux mœurs des personnes avec lesquelles on se trouve, et je dois suivre le proverbe que répète souvent notre brave aumônier : *Comme on connaît les saints on les honore*. Il faut avouer que j'ai de grandes obligations à l'enseignement mutuel. Dans un an j'ai appris à lire, je commence à connaître les grands hommes qui ont instruit ma patrie... Il me reste bien dans les manières et dans le langage quelques traces de mes anciennes habitudes.... mais enfin je vaux mieux aujourd'hui qu'autrefois. J'ai dans mon sac un petit buste de Voltaire, la Henriade m'a appris à aimer Henri IV, et... voici mademoiselle Gertrude.

SCÈNE III.

BELROSE, GERTRUDE, portant le déjeuner, BRIGITTE dans le fond.

GERTRUDE.

Monsieur le hussard, je vous apporte à déjeuner.

BELROSE.

Ah ! mademoiselle, c'est trop de bontés..... je ne souffrirai pas... (*Il met le couvert.*)

GERTRUDE.

Croiriez-vous que ma sœur ne veut pas croire qu'un hussard soit aussi bien élevé que vous paraissez l'être.

BELROSE.

Vous me jugez peut-être avec trop d'indulgence.

GERTRUDE.

A moins qu'elle ne vous entende elle-même, elle ne pourra se persuader qu'un hussard sache son bénédicité.

BELROSE.

Je m'en vas le réciter. (*A part.*) Cette côtelette a bien bonne mine. (*Haut.*) *Benedicite, Dominus, nos et ea quœ sumus sumpturi, benedicat dextera Christi.*

BRIGITTE.

Ah! le brave soldat! En vérité j'en suis émerveillée.

BELROSE, se levant.

Mademoiselle...

BRIGITTE.

Ne vous dérangez pas... Tenez... voici un petit pot de confiture. Je le destinais au père Hilarion; mais je suis enchantée de vous l'offrir.

BELROSE.

De la confiture.... ah! c'est trop.

GERTRUDE.

Continuez votre déjeuner, et causons. Vous disiez donc que l'aumônier de votre régiment vous enseignait à remplir les devoirs de votre religion.

BELROSE.

Sans doute. C'est un digne homme. Permettez-moi de boire à sa santé. (*Il boit.*)

BRIGITTE.

Comment le nommez-vous?

BELROSE.

Je l'ignore. Nous le nommons toujours « monsieur l'aumônier. »

GERTRUDE.

Ne vous étonnez pas de notre curiosité ; un de nos neveux, beaucoup plus âgé que moi...

BRIGITTE.

Eh ! ma sœur, pourquoi toujours parler de votre âge ?... Je ne m'occupe jamais du mien.

BELROSE, à part.

Elle voudrait l'oublier peut-être.

BRIGITTE.

N'avez-vous pas renoncé aux vanités humaines ?

GERTRUDE.

Sans doute, ma sœur ; mais c'est pour donner à monsieur le hussard des renseignemens positifs sur celui que nous cherchons à connaître. Je disais donc que nous avons un neveu aumônier dans un régiment.

BELROSE.

Celui dont je vous parle est un fort bel homme, de quarante ans à peu près ; il a fait un congé dans un régiment de cavalerie, et il a été dragon, notre aumônier.

BRIGITTE, à part.

C'est lui !

BELROSE.

C'est un prêtre enfin tel qu'il en faut aux soldats ; toujours de bonne humeur, il se montre indulgent pour les petites fautes, et sévère pour les grandes; rempli de bonté, de douceur, il fait aimer les devoirs qu'il prescrit, et le Dieu dont il est l'interprête. Il est savant, dit-on, et cependant on comprend toujours ce qu'il dit. Il n'emploie avec nous qu'un langage simple, clair, naturel ; il ne nous fatigue pas par des sermons, mais il nous instruit par des comparaisons qu'il sait mettre à la portée de chacun, et son esprit est d'autant plus élevé qu'il a l'art de descendre jusqu'à nous. C'est par la reconnaissance qu'il nous force à l'estime, et qu'il échappe à tous les ridicules que les mauvais sujets de garnison ne manquent jamais de donner aux aumôniers. Pour moi je lui dois le peu que je vaux aujourd'hui. C'est lui qui m'a appris qu'il ne faut jamais abuser du droit de la force ; que l'esprit de parti rend les hommes aveugles et méchans, et qu'il n'y a plus de courage dans une action quand elle manque d'humanité. Enfin il est à la tête de notre enseignement mutuel, et c'est lui qui m'a appris mon bénédicité.

GERTRUDE.

Voilà le portrait d'un honnête homme.

BRIGITTE, secouant la tête

Il y a bien quelque chose à redire... mais c'est un aumônier qui parle à des hussards.

BELROSE, vivement et avec chaleur.

Il n'y a rien à dire contre notre aumônier, mademoiselle; et je ne conseillerais à personne de l'attaquer... Belrose serait là, et tout le régiment encore. Ah! si vous le connaissiez, mademoiselle Gertrude, vous seriez enchanté de son esprit, de ses manières. Mais que dis-je, vous le connaîtrez sans doute; il aime à voir les habitans chez lesquels nous sommes logés; il faut entendre les belles choses qu'il dit à ce sujet; comme il parle bien sur les devoirs réciproques de celui qui donne et de celui qui reçoit l'hospitalité.

GERTRUDE.

Vous défendez l'aumônier du régiment, c'est bien, monsieur le hussard.

BRIGITTE.

Oui, oui, cela n'est pas mal.

BELROSE.

C'est qu'il faut ajouter encore à toutes les qualités de son esprit, toutes les qualités de son cœur; il est humain... généreux... Quand un soldat a de la famille, et que le prêt ne suffit pas, il ne fait pas de-

sermons, il donne de l'argent; il ne prêche pas sur la charité, il met la main à la poche. Les vieux soldats qui s'en vont dans l'autre monde, ou les jeunes qui arrivent dans celui-ci, le trouvent également au chevet de leur lit, il partage nos afflictions ou notre allégresse; il assiste à tous les enterremens et à tous les baptêmes du régiment... Enfin... je bois encore à sa santé... (*Il se lève et boit.*) Et je ne vous dis pas tout encore. (*Sa bouteille est vide.*)

GERTRUDE.

Parlez, monsieur le hussard, j'ai beaucoup de plaisir à vous entendre.

BELROSE.

Eh bien, quand nous célébrons la fête du roi, le colonel nous fait passer la pièce, et l'aumonier le vin de sa cave; et, dans ces grandes occasions... je dis mes grâces.

BRIGITTE.

Vous savez aussi vos grâces; ma sœur, voici la clef de la cave, il nous reste une bouteille de Château-Margot, allez la chercher. (*Gertrude sort.*) Je veux avoir le plaisir d'entendre un hussard dire son bénédicité et ses grâces.

BELROSE.

Je ne m'amuserai pas à vous détailler ça comme la charge en douze temps, et je vais vous défiler mon

chapelet... là... en deux temps. Excusez, mademoiselle Brigitte, il me reste encore quelques habitudes de corps-de-garde ; mais monsieur l'aumônier me corrigera.

SCÈNE IV.

Les mêmes, GERTRUDE.

GERTRUDE, apportant la bouteille.

Voici la bouteille de Château-Margot.

BELROSE, se levant et buvant.

A la santé du roi... et à la vôtre, mesdames. Maintenant je vais dire mes grâces... Attention au commandement. *Agimus tibi gratias, omnipotens Deus pro universis beneficiis tuis, qui vivis et regnas in sæcula sæculorum.*

BRIGITTE, enchantée.

Voilà un hussard qui est un fort honnête garçon. Allons, ma sœur, venez... je veux qu'on lui prépare un joli petit logement.

(Elle sort avec Gertrude.)

BELROSE, seul.

Il paraît que je ne serai pas mal ici. Si pour le bénédicité j'ai eu un déjeuner, et pour les grâces une bouteille de Château-Margot, que diront-elles quand je dirai mes prières ? Répétons ma leçon de l'enseignement mutuel. (*Il tire de son sac un livre, une ardoise, un morceau de craie, et répète une leçon*

d'enseignement mutuel.) Nous apprenons la Henriade. Voyons si je me rappelle bien les premiers vers. (*Il cherche les vers qu'il déclame.*)

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner;
Persécuté long-temps, sut vaincre et pardonner.

Pardonner... que cela est bon, que cela est beau!.. Il faut avouer que ce Voltaire est un garçon d'esprit... Que je suis aise d'avoir fait connaissance avec lui... J'ai acheté son petit buste en plâtre, il est dans mon sac. Le voilà, c'est mon saint que ce brave homme-là... Il faut que je lui fasse une prière. (*Il le pose au haut du prie-dieu, et se met à genoux.*) Toi qui as consacré ta vie à la défense de l'opprimé, saint homme puisses-tu jouir dans l'autre monde de la gloire que tu as mérité dans celui-ci. *Amen.*

SCÈNE V.

LE HUSSARD à genoux. BRIGITTE, GERTRUDE.

BRIGITTE, qui n'a entendu que le dernier mot.

Monsieur le hussard qui prie le bon Dieu!

BELROSE, se relevant.

Ce sont ces dames, comment me tirer de là?

GERTRUDE.

Recueillez-vous..... vous êtes en réflexion, en prières... nous vous laissons.

BRIGITTE.

Que vois-je ! quel est ce buste que vous avez placé sur notre prie-dieu.

BELROSE.

C'est celui d'un nouveau saint que le pape vient de canoniser, et auquel le chapitre de Paris vient d'adresser un mandement...

GERTRUDE.

Un mandement, nous n'en avons pas entendu parler.

BRIGITTE.

Nous vivons bien retirées, ma sœur, et tout ce qui se passe dans ce monde ne nous concerne guère.

BELROSE, à part.

Elles ne connaissent peut-être pas M. de Voltaire... Ah ! le bon tour. (*Haut.*) Après le mandement du chapitre... quelques dévots personnages de Paris ont adressé un cantique à mon saint, sur l'air : C'est la faute de Rousseau... c'est la faute de Voltaire. Ce cantique était dans le goût de ceux des mission-

naires, à peu près... Vous savez qu'ils chantent les louanges de Dieu sur des airs profanes.

BRIGITTE.

Oui, nous le savons... nous en avons chanté nous-mêmes. L'ouverture de la misssion s'est faite sur l'air des Folies d'Espagne.

GERTRUDE.

Et la première communion sur l'air : (*elle chante*)

On dit qu'à quinze ans
On aime, on plaît, on se marie.

BRIGITTE.

Ah! si vous lisiez la lettre que le Père Eternel a écrit aux missionnaires à Bordeaux.

BELROSE.

Eh! qui l'a apportée dans la Gironde?

GERTRUDE.

Le Saint-Esprit. Ah! la lettre est édifiante.

BELROSE.

Comment, le Saint-Esprit s'est fait facteur de la petite poste, c'est difficile à croire.

GERTRUDE.

Croyez, mon enfant, croyez, c'est le parti le plus sage. Mais, comment se nomme votre saint?

BELROSE.

Arouet.

BRIGITTE.

Je n'en ai pas encore entendu parler.

BELROSE.

Il a eu pour ennemi un certain Voltaire.

GERTRUDE.

Nous ne le connaissons pas.

BELROSE.

Fort bien.

BRIGITTE.

Comment vivait ce saint Arouet.

BELROSE.

Il ne vivait que de café.

GERTRUDE.

Le saint homme.

BELROSE.

Il avait beaucoup d'esprit ce saint Arouet... Il dédiait ses ouvrages à notre saint père le pape.

BRIGITTE.

Et la cour de Rome en à accepté la dédicace?

BELROSE.

Oui , mesdames.

BRIGITTE.

Racontez-nous quelques traits de la vie de saint Arouet ?

BELROSE.

Volontiers , mesdames , mais en vous parlant du frère Arouet , je ne pourrai m'empêcher de vous parler de ce mauvais sujet de Voltaire; on ne peut guère les séparer.

GERTRUDE.

N'importe.

BELROSE.

Eh bien ! mesdames... il y avait dans le Jura des moines qui traitaient les paysans comme des serfs... Ce mauvais sujet de Voltaire n'eut-il pas la prétention de les rendre à la liberté , et de soutenir qu'ils étaient des hommes comme les autres.

BRIGITTE.

Voyez-vous.

BELROSE.

Mais frère Arouet s'y est opposé...

GERTRUDE.

A la bonne heure.

BELROSE.

Il y avait à Toulouse un protestant, nommé Calas... il fut roué injustement. Ce mauvais sujet de Voltaire voulut faire réhabiliter sa mémoire.

BRIGITTE.

Et il ne réussit pas...

BELROSE.

Si fait. Dans cette affaire il a eu le dessus.

GERTRUDE.

Malgré tout ce que fit Arouet...

BELROSE.

Il a bien pris sa revanche... il a beaucoup écrit... Voulez-vous que je vous lise quelques-uns de ses vers... Voici un petit ouvrage orthodoxe, et tout-à-fait amusant. (*Il lit.*)

Or, mes amis, vivons en bons chrétiens,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre;
Dans mon printemps j'ai hanté les vauriens, etc....

GERTRUDE.

Ces vers sont fort jolis.

BRIGITTE.

Et très-religieux...

BELROSE.

Oh ! c'était un bon frère, grand ennemi des philosophes.

BRIGITTE.

Il était ennemi des philosophes.

BELROSE.

Et des lumières donc ?.. Adressez-lui une prière... Il vous exaucera... Mais qu'entends-je... c'est la trompette, le boute-selle. Pardon, mesdames, il faut que je monte à cheval. Je vous laisse mon saint... (*A part.*) On est fort bien ici, je reviendrai.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

BRIGITTE, GERTRUDE.

BRIGITTE.

Ma sœur, descendez le saint. (*Gertrude le descend.*) Qu'en dites-vous ?.. il a l'air bien malin... Cette bouche pincée n'est pas celle d'un saint.

GERTRUDE.

Et pourquoi cela, ma sœur, elle est spirituelle... et les saints ont de l'esprit... Saint Augustin nous l'a prouvé.

BRIGITTE.

Remettez-le à sa place, et adressons-lui notre prière.

SCÈNE VII.

BRIGITTE, GERTRUDE, à genoux; L'AUMONIER, dans le fond du théâtre.

BRIGITTE.

Saint Arouet, toi qui détestais les philosophes, qui traitais les protestans sans miséricorde, qui défendais les moines, et voulais que les paysans devinssent leurs serfs... Nous te saluons.

GERTRUDE.

Nous te prions.

BRIGITTE.

Nous t'invoquons. Fais, par ta sainte intercession, qu'on rétablisse en France:

GERTRUDE.

La gabelle.

BRIGITTE.

La dîme.

GERTRUDE.

Les couvens.

BRIGITTE.

Les abbayes. Rends-nous les Bénédictines.

GERTRUDE.

Les Ursulines.

BRIGITTE.

Les Visitandines.

GERTRUDE.

Les Capucines. (*Toutes deux.*) Enfin, l'ancien régime, tout pur, tout pur...

L'AUMONIER, s'avançant sur le devant de la scène.

Eh bien, mes tantes que faites-vous là?

TOUTES DEUX.

C'est notre neveu.

L'AUMONIER.

Que faites-vous là, vous dis-je?

BRIGITTE.

Nous prions un ennemi des philosophes, un nouveau saint dont toute l'Europe chrétienne s'occupe en ce moment, et qu'on vient de canoniser à Rome.

L'AUMONIER.

Et comment le nommez-vous?

BRIGITTE.

Saint Arouet... regardez.

L'AUMONIER.

C'est le buste de M. de Voltaire.

GERTRUDE.

Eh! non, non... Ce Voltaire était un mauvais sujet.... à ce qu'on nous a dit. Il n'a fait du bruit dans le monde que par la haine qu'il a fait éclater contre Arouet...

L'AUMONIER.

Ces deux noms ne peuvent se séparer, c'est le même.

BRIGITTE.

Eh! non, vous dis-je... M. Arouet dédiait ses œuvres à notre saint père le pape.

L'AUMONIER.

Oui, la tragédie de Mahomet a eu cet honneur.

GERTRUDE.

Il a poursuivi la mémoire du protestant Calas.

L'AUMONIER.

Il a défendu la mémoire d'une victime du fanatisme.

BRIGITTE.

Il a plaidé pour les moines du Jura.

L'AUMONIER.

Contre les moines du Jura, qui voulaient traiter leurs frères comme des esclaves... Enfin ce buste est celui de M. Arouet de Voltaire.

GERTRUDE.

Et qu'était-il cet homme?

L'AUMONIER.

C'était un grand poëte..... mais ce n'était pas un saint...

BRIGITTE.

Ce n'était pas un saint.... Je vais briser son buste.

L'AUMONIER.

Arrêtez... S'il ne mérite pas vos prières, il est au-dessus de vos outrages. Souvenez-vous du proverbe : *Comme on connaît les saints on les honore.* Mais, d'où vous vient ce buste?

GERTRUDE.

C'est un hussard de votre régiment qui nous l'a donné.

L'AUMONIER.

Belrose... Il a abusé de votre crédulité et de votre ignorance...

BRIGITTE.

L'ignorance est une chose sainte, mon neveu.

L'AUMONIER.

Non, ma tante, l'ignorance est une chose dangereuse ; elle ne forme point les cœurs religieux, elle ne fait que des esprits fanatiques..... Je dois faire un séjour dans votre ville, et j'espère vous ramener à des sentimens plus justes et plus modérés. Le caractère dont je suis revêtu, l'honneur que j'ai de vous appartenir doivent vous inspirer quelque confiance ; et j'espère vous prouver que le moyen le plus sûr pour faire son salut, est de ne point écouter l'esprit de parti, de bannir toute haine, et d'être indulgent pour tout le monde.

GERTRUDE.

Ainsi, votre hussard s'est moqué de nous.

L'AUMONIER.

Il a tort. Je l'aperçois ; ne dites rien. Approchez, Belrose.

SCÈNE VIII et dernière.

BRIGITTE, GERTRUDE, L'AUMONIER, BELROSE.

BELROSE, à part.

L'aumônier ! Il va me monter une garde.

L'AUMONIER.

Belrose, j'apprends avec peine que vous avez abusé de la crédulité de mes parentes.

BELROSE.

Ces dames sont vos parentes ?

L'AUMONIER.

Écoutez : je vous ai enseigné à aimer Dieu ; mais je ne vous ai pas appris à faire l'hypocrite. Un honnête homme, un brave ne doit jamais prendre un masque.

BELROSE.

J'ai tort, monsieur l'aumônier ; mais c'est un déjeuner, une bouteille de Château-Margot... et puis... mon bénédicité...

L'AUMONIER.

Il suffit.

BELROSE.

Demandez à ces dames comme j'ai parlé de vous.

L'AUMONIER.

Eh bien! si vous m'estimez, Belrose, ne plaisantez jamais sur la religion, n'en parlez qu'avec respect. Ces dames vous pardonnent, je vous pardonne aussi; mais n'oubliez jamais qu'un soldat qui reçoit l'hospitalité doit toujours respecter ses hôtes.

BELROSE.

Vous avez raison, mon capitaine : *Comme on connaît les saints on les honore.*

FIN DE COMME ON CONNAIT LES SAINTS ON LES HONORE.

L'AUTEUR AVARE,

OU

CHACUN VIT DE SON MÉTIER;

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

DUBRIAGE, auteur.
DALMON cadet, avocat.
DALMON aîné, médecin.
MADAME DUBRIAGE.

NOTICE

SUR

CHACUN VIT DE SON MÉTIER.

DUBRIAGE est un homme de soixante ans, vêtu d'un vieil habit noir et d'un mauvais chapeau. Son costume doit annoncer sa ladrerie. Dans les instans où il s'oublie et parle de lui-même, en jouant les scènes de sa comédie, il ne faut pas mettre trop de force : l'avocat ne pourrait être sa dupe. En général, ce rôle est difficile à bien jouer : la mobilité de la physionomie et la variation du débit y sont indispensables. Je ne puis trahir le secret de l'amateur qui l'a joué le premier; mais je puis attester que ce personnage est fort amusant, quand il est bien rempli : tous les rôles, qui, après avoir trompé les autres, sont trompés à leur tour, sont d'un bon effet dramatique. On peut tirer grand parti de la scène où il cherche à se faire injurier et à se faire battre; et sa terreur en apprenant l'anévrisme dont il se croit menacé,

la prédiction de son éternuement, qu'il prend pour le signal de sa mort, doivent le jeter dans un abattement et un désordre tels que cela seul peut justifier le don de son portefeuille à sa femme.

Madame Dubriage est plus jeune que son mari. Ce rôle n'est point une caricature, c'est une femme emportée.

Le jeune avocat doit parler des arts avec enthousiasme. Le médecin est railleur. L'avocat est vêtu comme un homme qui travaille dans son cabinet; le médecin doit être en habit noir.

L'AUTEUR AVARE,

OU

CHACUN VIT DE SON MÉTIER;

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un cabinet d'avocat.

DUBRIAGE.

J'AI un procès et une suffocation de poitrine : pour gagner l'un et perdre l'autre, il faut également payer. Les consultations d'avocat, les ordonnances de médecin ne s'obtiennent pas gratis. Mais j'ai imaginé un moyen pour me tirer d'affaire sans bourse délier. Monsieur Dalmon cadet est un avocat qui aime les belles-lettres, et il donnera dans le panneau; monsieur Dalmon l'aîné est un médecin qui se croit connaisseur en théâtre, et il sera ma dupe. Voici l'avocat; songeons à bien jouer ma scène..... Allons, de l'enthousiasme. (*Il tousse.*) Affectons des distractions; faisons le poëte.

SCÈNE II.

DUBRIAGE, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Eh bien ! monsieur Dubriage, comment vont les muses ?

DUBRIAGE.

Elles sont toujours... fraîches et jolies, en dépit des auteurs qui les outragent, et des Midas qui les jugent.

L'AVOCAT.

On m'a dit que vous me demandiez ; auriez-vous un procès, monsieur l'auteur ?

DUBRIAGE.

Eh ! oui, monsieur l'avocat, j'ai un procès avec Thalie, et, pour le gagner, j'ai recours à vos lumières.

L'AVOCAT.

Et vous me demandez une consultation.

DUBRIAGE.

Non pas une consultation comme avocat... je n'en ai pas besoin, Dieu merci... je n'ai pas de procès. Je vous consulte comme un ami des gens de lettres.... comme un homme d'esprit, un excellent juge. Oh !

diable... je sais que vous avez de la faconde, du talent, et que vous quittez quelquefois la prose du barreau pour cueillir les fleurs du Parnasse.

L'AVOCAT.

Vous me flattez.

DUBRIAGE.

Il ne faut pas rougir de ces inspirations. Patru faisait des vers, et ses plaidoyers n'en étaient pas plus mauvais. Je sais qu'on voit à Paris des auteurs honteux de l'être; mais il n'y a que des marquis... qui donnent dans ce travers... Et qu'en résulte-t-il?... On est fâché de les avoir applaudis comme poëtes, on les siffle comme hommes d'état.

L'AVOCAT.

Revenons à l'objet de votre visite.

DUBRIAGE.

Je fais une comédie, monsieur l'avocat; et, comme je ne ressemble pas à ces auteurs qui, dans l'impuissance où ils sont de peindre les mœurs nouvelles, ne font parler que des personnages de l'autre siècle, mon action se passe en 1819; elle commence le 15 septembre à huit heures du soir.

L'AVOCAT.

J'approuve cette doctrine. La comédie à aventu-

res, les ressemblances, les quiproquos, tout cela est bien usé, et n'est bon que pour faire rire les enfans.

DUBRIAGE.

C'est cela.

L'AVOCAT.

Et quant au drame, je ne le crois bien placé qu'aux boulevarts.

DUBRIAGE.

Qu'il y reste.

L'AVOCAT.

Revenons à votre comédie. Quel est son titre?

DUBRIAGE, hésitant.

Monsieur..... il ne faut pas moins que la haute confiance que vous m'inspirez, et dont vous êtes digne, il est vrai, pour m'engager à cette confidence.

L'AVOCAT.

Vraiment... Prenez garde... vous me rappelez une excellente épigramme. (*Il cite.*)

On m'a volé.... — Que je plains ton malheur!
— Mon grand ouvrage en vers... — Que je plains le voleur!

DUBRIAGE, à part avec humeur.

Comme ces avocats sont méchans! (*Haut en riant.*)

Je ne me trompais point quand je disais que vous aviez la tête meublée...

LAVOCAT.

De poésie.

DUBRIAGE.

Et d'épigrammes. Mais, puisque vous êtes versé dans la littérature moderne, vous conviendrez que notre siècle n'est pas inventif, et qu'on trouve au Parnasse beaucoup de fripiers et quelques voleurs.

L'AVOCAT.

Et même des avares.

DUBRIAGE.

L'observation est juste. L'autre jour je rencontre un de mes confrères en vaudevilles.... Je lui trouve un air inquiet, affligé même.... Qu'avez-vous ? lui dis-je. — Vous voyez en moi le plus malheureux de tous les hommes, me dit-il en pleurant. Je suis un pauvre diable condamné à boire par jour une bouteille du meilleur vin de Laffite. — Je vous plains. — A ne manger que de la volaille succulente, et du poisson le plus friand et le plus léger. — Pauvre homme ! Et qui vous a réduit à cette fâcheuse position ? — Mon médecin. Le luxe se fourre partout, et pour entretenir ma santé, mon docteur ruine ma bourse. — Voyez-vous.... — Et vous remarquerez

que cet homme n'a point d'enfant, et possède plus de deux cent mille francs qu'il fait valoir... Dieu sait comme... C'est le plus grand usurier de Paris...

L'AVOCAT.

Voilà un homme de lettres fort estimable!...

DUBRIAGE.

Ajoutez... et un journaliste bien désintéressé. On dit que certain solliciteur ferait l'éloge de la peste, si la peste donnait des emplois; eh bien! ce journaliste écrirait que telle princesse de tragédie vaut mieux que la Clairon, si la princesse lui graissait la pate....

L'AVOCAT.

Revenons au titre de votre comédie.

DUBRIAGE.

Mon titre est celui-ci : *Le Mari embarrassé*. Voici ce que c'est : M. Laffecté, grand inspecteur du bois de Boulogne, et autres, a épousé, en premières noces, Marguerite-Eulalie née Bernard... Il y a incompatibilité d'humeur entre ces deux personnages... on en vient à une rupture, à une séparation. Ladite Bernard demande la restitution de sa dot, de son douaire, de son trousseau : le mari est fort embarrassé, comme vous voyez... Il consulte un avocat, et c'est pour bien exécuter cette scène que j'ai besoin de vos lumières afin d'employer les mots techniques, de con-

naître la forme à remplir, et tous les termes de chicane, des us et coutumes. Nous allons essayer cette scène.

L'AVOCAT.

Volontiers.

DUBRIAGE, à part.

L'avocat est dedans. (*Il se retire au fond du théâtre, et fait une profonde révérence.*)

L'AVOCAT.

Pourquoi saluez-vous si bas?

DUBRIAGE.

C'est que j'ai besoin de vous..... je connais nos mœurs. (*Il change de ton, et fait le mari.*) Monsieur, vous voyez en moi un mari fort embarrassé. Je me nomme Joseph Laffecté. J'ai à me plaindre de ma femme.

L'AVOCAT.

Et quel genre de plainte pouvez-vous former contre elle?

DUBRIAGE.

Elle est gourmande et coquette.

L'AVOCAT.

J'entends; vous en êtes fatigué?

DUBRIAGE.

Oui, monsieur, je le suis. (*Il s'interrompt et écrit*

sur ses tablettes.) Je le suis... Voilà un petit jeu de mots qui n'est pas mal.

L'AVOCAT.

Il est bien usé, monsieur Dubriage.

DUBRIAGE.

Continuons. (*Il joue la comédie.*) Je viens vous consulter, monsieur, sur les moyens que je pourrais employer pour me séparer d'une femme qui fait le tourment de mon existence.

L'AVOCAT.

Êtes-vous en communauté de biens?

DUBRIAGE.

Non, monsieur; nous vivons sous le régime dotal...

L'AVOCAT.

Et vous croyez que votre femme vous trompe?

DUBRIAGE.

Nous vivions sous la coutume de Paris...(*A part.*) Encore un trait, à merveille; je m'en souviendrai.

L'AVOCAT.

Que diable, monsieur l'auteur, songez à votre rôle.

DUBRIAGE.

Le génie a des distractions... voyez-vous...

L'AVOCAT.

Oui, je vois que les poëtes sont un peu fous.

DUBRIAGE, à part.

Pas si fous !...

L'AVOCAT.

Il paraît, d'après la confidence que vous venez de me faire, que vous êtes décidé à vous séparer de votre femme.

DUBRIAGE.

Très-décidé.

L'AVOCAT.

Eh bien ! il faut l'attaquer en séparation de corps et de biens.

DUBRIAGE.

De corps, oui ; mais de biens... non.

L'AVOCAT.

Que voulez-vous dire ?

DUBRIAGE.

Je dis, monsieur, que je voudrais renvoyer la femme, et garder la dot.

L'AVOCAT.

Cela n'est pas possible.

DUBRIAGE.

Mais sa dot se compose d'un trousseau qu'elle a usé depuis plus de trente ans.

L'AVOCAT.

N'importe.

DUBRIAGE.

Mais si je lui rendais son trousseau, elle n'en voudrait pas ; ce sont des pretintailles, des robes à paniers, des guimpes.... Tout cela n'est plus de mode.

L'AVOCAT.

Mais l'argent de l'estimation a toujours cours, et il faudra le rendre.

DUBRIAGE.

Rendre l'argent..... j'aimerais mieux garder la femme.

L'AVOCAT.

La dot des femmes rentre dans les hypothèques légales ; et, puisque vous voulez peindre les mœurs d'une manière naturelle, il faut dire ce qui est, et ne pas inventer ce qui n'est pas.

DUBRIAGE.

Je veux du naturel, sans doute. Mais il faut de l'effet.... et c'est une nature morte que nous venons d'exécuter là.

L'AVOCAT.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

DUBRIAGE.

J'entends qu'il est bon de rencontrer dans le monde des avocats honnêtes gens.... Mais les honnêtes gens ne sont pas dramatiques, et l'on rit à la scène de ceux qui nous ruinent au barreau... Rappelez-vous l'effet que produisent toujours au théâtre les procureurs Sangsue et Brigaudeau.

L'AVOCAT.

Ce sont des coquins qui n'existent plus aujourd'hui.

DUBRIAGE.

En êtes-vous sûr ? Tenez, monsieur Dalmon, recommençons la scène, et donnez-moi quelques-uns de ces conseils de vieux procureurs normands ; j'en tirerai plus de parti.

L'AVOCAT.

Mais, votre mari embarrassé, votre principal personnage, est donc un malhonnête homme ?

DUBRIAGE.

Non pas ; mais c'est un homme adroit.

L'AVOCAT.

C'est à peu près la même chose, prenez-y garde.

DUBRIAGE.

Oh ! c'est bien différent... Tenez, je recommence la scène... Je suis un mari désespéré... (*Il retourne sa perruque, fait de grands gestes, et joue le désespoir.*) Ah ! monsieur l'avocat, vous voyez un mari furieux. J'ai été battu.

L'AVOCAT.

Par qui ?

DUBRIAGE.

Par ma femme.

L'AVOCAT.

Injures et sévices, article 4 du Code civil, cela est prévu.

DUBRIAGE.

A la bonne heure.

L'AVOCAT.

Adressez votre plainte au juge de paix.

DUBRIAGE.

Et vous croyez que le juge de paix empêchera la guerre dans mon ménage ?

L'AVOCAT.

Non, mais c'est la forme ; il s'ensuivra un procès verbal de non-conciliation... Mais quelles sortes d'injures vous a adressées votre femme ?

DUBRIAGE, vivement et s'oubliant.

Elle m'a dit que j'étais un mauvais poëte.

L'AVOCAT.

Comment ! est-ce que votre mari embarrassé fait aussi des vers ?...

DUBRIAGE, à part.

Je m'oublie... (*Haut.*) Eh ! qui ne fait pas des vers aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Je conçois ; mais ces sortes d'injures ne constituent pas le sévice... Il faut des termes plus durs...

DUBRIAGE.

Si ma femme m'appelait avare, cela suffirait-il ?

L'AVOCAT.

C'est trop peu.

DUBRIAGE.

Coquin, par exemple ?

L'AVOCAT.

Coquin... cela est bon, et le corps du délit commencerait là... Mais, si elle vous battait, cela irait bien mieux.

DUBRIAGE.

Comment ! la loi punit les femmes qui battent leurs maris ?

L'AVOCAT.

Sans doute.

DUBRIAGE, s'oubliant.

Cela est excellent, je vais me faire rosser par madame Dubriage.

L'AVOCAT.

Que dites-vous là ?....

DUBRIAGE, revenant à lui.

Je me trompe, je voulais dire que je veux me faire rosser par Marguerite Eulalie, née Bernard.

L'AVOCAT.

En vérité, mon cher Dubriage, vous jouez votre scène avec tant de naturel qu'on serait tenté de croire que vous éprouvez ce que vous dites, que vous parlez pour votre compte.

DUBRIAGE.

C'est que je ne joue pas mal la comédie, pour un amateur... Qu'en dites-vous ?

L'AVOCAT.

Très-bien.

DUBRIAGE.

Après le procès verbal de non-conciliation, que faudra-t-il faire ?

L'AVOCAT.

Vous ferez assigner votre femme, et vous comparaîtrez avec elle chez monsieur le président du tribunal de première instance... Il vous fera un discours, et vous engagera à vous réconcilier...

DUBRIAGE.

Je n'entendrai rien.

L'AVOCAT.

Alors vous plaiderez; et, si votre femme est condamnée, vous ne serez tenu qu'à lui payer une pension alimentaire.

DUBRIAGE

Une petite pension ! C'est très-bien, et combien tout cela coûtera-t-il?...

L'AVOCAT.

Les frais pourront bien se monter à trois mille francs.

DUBRIAGE.

Ma femme les paiera?

L'AVOCAT.

Les vacances des avoués, et les consultations d'avocat demeureront à votre charge.

DUBRIAGE, avec une ironie déguisée.

Les consultations d'avocat, dites-vous? cela m'inquiète peu..., et d'ailleurs c'est une bagatelle.

L'AVOCAT.

Cela est encore assez cher... Tenez, je reçois chez moi, je donne des fêtes.. J'oblige quelquefois les artistes... Mais, pour les consultations, je suis inexorable; il faut que chacun vive de son métier, et je ne ferais pas une consultation pour le meilleur de mes amis à moins de dix louis.

DUBRIAGE.

Je vous en souhaite, monsieur l'avocat, et je crois que vous n'en manquez pas, car vous êtes d'un excellent conseil. Voyons si je n'oublie rien. *Primò*, se faire injurier ou battre par sa femme; *secundò*, plainte chez le juge de paix; *tertiò*, procès verbal de non-conciliation; *quartò*, discours amphigourique de M. le président; voilà mon affaire, et le but de ma scène est rempli; il ne me reste plus qu'à ne pas abuser plus long-temps de votre extrême complaisance, et à vous faire mon humble révérence. (*A part.*) Comme il est dupe, ce cher avocat.

L'AVOCAT, l'accompagnant.

Sans adieu, monsieur l'auteur; nous irons voir votre mari embarrassé.

(Dubriage sort.)

UN DOMESTIQUE.

Une dame fort en colère est dans votre antichambre, et demande à vous parler sur-le-champ.

SCÈNE III.

L'AVOCAT, MADAME DUBRIAGE.

MADAME DUBRIAGE, *en colère.*

Monsieur l'avocat, j'ai un mari avare.

L'AVOCAT.

Eh bien?

MADAME DUBRIAGE, *répétant plus fort.*

J'ai un mari avare.

L'AVOCAT.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DUBRIAGE.

Comment, monsieur l'avocat, vous ne comprenez pas ce que cela veut dire? Vous ne devinez pas que ce défaut les renferme tous, et qu'un mari avare mérite d'être trompé, vexé, bafoué, quitté?

L'AVOCAT.

Mais, madame, vous exagérez peut-être les défauts de monsieur votre mari. Quelle est sa profession?

MADAME DUBRIAGE, *parlant très-vite.*

C'est un soi-disant homme de lettres ; il n'est pas sans talent, mais quel est le génie que l'avarice n'éteint pas ? et quelle imagination peut avoir celui que possède l'amour de l'argent ? Au lieu de travailler pour la Comédie Française, mon mari travaille pour les boulevards ; au lieu de composer des livres, il fait des brochures ; c'est un ladre, un vilain, un fesse-mathieu ; jugez des tourmens qu'une femme doit endurer avec un homme qui rend son défaut d'autant plus insupportable qu'il l'érige en système, qu'il ose le défendre même : chaque jour, loin de la guérir, ne fait qu'augmenter sa lésinerie. Enfin, la dernière pièce qu'il a fait représenter a été sifflée, parce qu'au lieu de donner les billets aux cabaleurs, il les a fait vendre au café du théâtre.

L'AVOCAT

Voilà un défaut assez rare parmi les gens de lettres ; on les accuse plutôt de prodigalité que d'avarice.

MADAME DUBRIAGE.

Cela est vrai, mais celui-ci est un original ; je n'en finirais pas si je vous racontais toutes ses lésineries ; son esprit travaille chaque jour à en inventer de nouvelles ; il ne se sert de son talent que pour attraper quelque chose ; et, s'il avait un procès, je gage qu'il inventerait quelques nouveaux moyens pour avoir des consultations gratis.

L'AVOCAT, *vivement.*

Des consultations gratis ! Et comment vous nommez-vous , madame ?... De grâce , dites-moi vos prénoms et qualités de demoiselle , surtout ?

MADAME DUBRIAGE.

Pourquoi cela , monsieur ?

L'AVOCAT.

J'ai mes raisons.

MADAME DUBRIAGE.

Je me nomme Marguerite Eulalie, née Bernard.

L'AVOCAT.

Je suis joué...

SCÈNE IV.

L'AVOCAT, MADAME DUBRIAGE, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

Eh bien ! qu'est-ce , mon frère ? vous avez l'air bien agité ?

L'AVOCAT.

On le serait à moins. Vous savez, mon frère, que je

ne suis point intéressé ; quand mes conseils sont utiles au pauvre, je me hâte de les donner.

LE MÉDECIN.

Et quand mes secours leur sont utiles... je me fais un devoir de les leur prodiguer.

L'AVOCAT.

Mais si nous sommes généreux l'un et l'autre, nous n'aimons pas à être dupes, et il faut enfin que chacun vive de son métier.

LE MÉDECIN.

Ce proverbe est très-juste.

MADAME DUBRIAGE.

Mais qu'avez-vous, monsieur l'avocat ? à quoi bon ce préambule ?

L'AVOCAT.

Vous le saurez, madame ; croirez-vous qu'un soi-disant homme de lettres s'est moqué de moi au point qu'il a eu l'air de me consulter sur une comédie qu'il voulait composer, et qu'il m'a arraché par ce moyen une véritable consultation pour un procès qu'il compte faire à sa femme ?

MADAME DUBRIAGE.

A sa femme !... C'est mon mari, peut-être...

LE MÉDECIN.

Et comment se nomme cet original?

L'AVOCAT.

Dubriage.

MADAME DUBRIAGE.

C'est mon mari, je lui arracherai les yeux.

L'AVOCAT.

Ah! gardez-vous-en bien, madame, vous gâteriez tout; c'est ce qu'il désire, et c'est moi qui lui ai donné ce conseil.

MADAME DUBRIAGE.

Vous, monsieur?

L'AVOCAT.

Et sans doute, je croyais parler d'un personnage de comédie;... et pour rendre la scène plus plaisante, et autoriser un mari à renvoyer sa femme en gardant sa dot, je lui conseillais de se faire battre par elle.

MADAME DUBRIAGE.

Je reconnais bien là M. Dubriage.

LE MÉDECIN.

Le nom que vous venez de prononcer ne m'est pas inconnu : l'homme qui le porte est là-haut, chez moi; il s'est fait annoncer de votre part, et je venais pour vous demander ce qu'il était.

MADAME DUBRIAGE.

C'est mon mari, sans doute; il est malade, il veut obtenir de vous une ordonnance au même prix qu'il a eu la consultation.

LE MÉDECIN.

Fiez-vous à moi, je verrai cet homme, et je me charge de vous venger... Dites-moi, madame, votre mari a-t-il peur de mourir ?

MADAME DUBRIAGE.

Belle question! il est dévot.

LE MÉDECIN.

A merveille. Mon frère, faites avertir M. Dubriage. Madame, ne vous éloignez pas.

MADAME DUBRIAGE.

Mais, monsieur l'avocat, puisque vous avez donné à mon mari le conseil de se laisser battre par moi, ne pourrais-je pas user de cette permission ?

L'AVOCAT.

Eh ! non, madame. Venez, et laissons agir mon frère : il nous vengera tous les deux.

(Il sort avec madame Dubriage.)

LE MÉDECIN.

Il est dévot, il a peur de mourir; c'est bien... Je

feindrai d'être sa dupe ; mais je lui prépare une bonne leçon. Le voici.

SCÈNE V.

LE MÉDECIN, DUBRIAGE.

DUBRIAGE.

Je me suis présenté chez vous, monsieur, et l'on m'a dit que je vous trouverais ici.

LE MÉDECIN.

Seriez-vous malade ?

DUBRIAGE.

Malade, non monsieur ; (*il tousse*) je me porte très-bien. (*Il tousse plus fort.*)

LE MÉDECIN.

Mais vous toussez, cependant.

DUBRIAGE.

C'est la suite d'une scène de comédie que je me dispose à vous jouer.

LE MÉDECIN.

Ah ! mon frère m'a parlé de cela.

DUBRIAGE.

Je reconnais là son extrême obligeance ; il m'a

donné quelques conseils sur un personnage de comédie qui a un procès.

LE MÉDECIN.

Il vous a donné une consultation d'avocat, et vous désireriez peut-être une consultation de médecin, et au même prix.

DUBRIAGE.

Il est vrai, mais je crains d'abuser de vos momens, ils sont si précieux pour le public.

LE MÉDECIN.

J'aime à m'occuper de littérature, de théâtre surtout.

DUBRIAGE.

C'est une distraction...

LE MÉDECIN.

Fort innocente.

DUBRIAGE.

Fort utile, et on s'aperçoit facilement à la manière dont on rédige le Journal de Médecine et de Pharmacie que les docteurs sont des poëtes.

LE MÉDECIN.

Dites plutôt que les poëtes sont des docteurs. (*Il*

le regarde.) Vous dites que vous n'êtes pas malade.

DUBRIAGE, retenant sa toux.

Non, monsieur.

LE MÉDECIN, avec une inquiétude jouée.

A la bonne heure. De quoi s'agit-il donc?

DUBRIAGE.

J'ai toujours été scandalisé des sarcasmes que Molière a lancés contre les médecins; étonné qu'un aussi bon esprit se soit ainsi moqué du corps le plus respectable, j'ai entrepris de le venger, et j'ai fait une petite comédie intitulée: *le nouveau Malade Imaginaire*.

LE MÉDECIN.

Au nom de la faculté, je vous remercie d'une telle entreprise.

DUBRIAGE.

Il y a donc, dans ma comédie, un médecin très-honnête homme, et c'est lui qui guérit mon malade imaginaire; c'est en examinant son tempérament, sa position, en analysant les symptômes de sa maladie, et en lui prescrivant le seul régime qui lui convienne, et vous remarquerez que mon médecin est si honnête homme, qu'il indiquera toujours les remèdes les moins coûteux, parce qu'il ne s'entend pas avec le pharmacien qui doit les fournir.

LE MÉDECIN, à part.

Oh ! le vieux ladre. (*Haut.*) Monsieur, je suis flatté que mes connaissances en médecine puissent vous être utiles.

DUBRIAGE.

Monsieur.

LE MÉDECIN.

J'aime beaucoup le théâtre.

DUBRIAGE.

Vous êtes un connaisseur, je le sais.

LE MÉDECIN.

Eh, oui, je ne juge pas mal.

DUBRIAGE, à part.

Le médecin est ma dupe. (*Haut.*) Je vous demande donc la permission d'essayer ma scène du nouveau malade imaginaire, je jouerai ce personnage : c'est un homme à peu près de mon âge, et je tirerai grand parti de tout ce que vous me direz.

LE MÉDECIN.

Volontiers, monsieur, essayons cette scène de comédie.

DUBRIAGE.

Je fais mon entrée comme un homme frappé de la

terreur d'un mal imaginaire. (*Il va au fond du théâtre, et prend la caricature d'un malade.*) Que je suis heureux de vous trouver, monsieur le médecin, et de vous trouver seul, afin de vous confier tous les symptômes alarmans qui m'effraient de plus en plus !

LE MÉDECIN.

Asseyez-vous.

DUBRIAGE.

J'en ai besoin. (*Il feint de tousser, et il finit par tousser naturellement*)

LE MÉDECIN.

Vous toussez très-naturellement.

DUBRIAGE.

C'est une quinte, elle n'est pas mal jouée. (*Il tousse encore malgré lui.*)

LE MÉDECIN.

Vous toussez encore? c'est assez.

DUBRIAGE.

Je ne tousse plus. (*Il tousse involontairement.*)

LE MÉDECIN.

Montrez votre langue. (*Dubriage la montre.*) Vous avez là une bien mauvaise langue.

DUBRIAGE.

Ce n'est pas au propre que vous parlez ; c'est au figuré.

LE MÉDECIN.

Eh ! non, vous dis-je, elle est chargée ; et c'est au propre que je parle. Donnez votre pouls. Il est intermittent, chevrotant, capricant.

SCÈNE VI.

LE MÉDECIN, DUBRIAGE, MADAME DUBRIAGE.

MADAME DUBRIAGE, en colère.

Vous tâtez le pouls d'un avare !

DUBRIAGE, à part.

Ma femme !... qu'elle arrive à propos.

MADAME DUBRIAGE.

Je vous trouve donc enfin, vieux ladre.

DUBRIAGE, à part.

Oh ! si elle pouvait me dire beaucoup d'injures, et me rosser un peu.

MADAME DUBRIAGE.

Si j'en croyais ma colère !...

LE MÉDECIN, l'arrêtant.

Madame.

DUBRIAGE.

Madame Dubriage, permettez.

MADAME DUBRIAGE.

Jour de Dieu ! (*Le médecin arrête madame Dubriage.*)

DUBRIAGE.

Laissez-la dire.

MADAME DUBRIAGE.

Je ne sais qui me tient. (*Elle fait un mouvement.*)

DUBRIAGE, au médecin qui arrête madame Dubriage.

Laissez-la faire.

MADAME DUBRIAGE.

Je suis d'une colère. (*Bas au médecin.*) C'est monsieur votre frère qui m'envoie.

LE MÉDECIN, se retirant.

Ah !

DUBRIAGE.

Vous dites donc, madame Dubriage, que je suis...

MADAME DUBRIAGE.

Un fesse-mathieu.

DUBRIAGE.

Continuez, j'aime vos injures.

MADAME DUBRIAGE.

Vous êtes un juif.

DUBRIAGE.

Moi, juif! je vais à la messe tous les jours.

MADAME DUBRIAGE.

Et vous n'en valez pas mieux. Croiriez-vous que cet impertinent mari, qui n'est bon à rien...

DUBRIAGE, à part.

Impertinent... bon à rien : cela ne va pas mal.

MADAME DUBRIAGE.

Que ce coquin...

DUBRIAGE.

Coquin!... c'est excellent!...

MADAME DUBRIAGE.

Que ce monstre...

DUBRIAGE, à part.

Monstre! c'est délicieux...

MADAME DUBRIAGE.

Enfin, que ce... je ne puis tout dire.

DUBRIAGE.

Comme ça commence bien.

MADAME DUBRIAGE.

Sa conduite est telle, qu'il me prend envie de le souffleter.

LE MÉDECIN.

Madame, respectez...

MADAME DUBRIAGE.

Oui, monsieur, je vous respecte, et je me contiens.

DUBRIAGE, bas au médecin.

Mais laissez-la donc faire, j'ai mes raisons pour cela.

LE MÉDECIN.

Comment?

DUBRIAGE.

Eh! oui, chacune de ces injures vaut cent pistoles pour moi.

LE MÉDECIN.

A la bonne heure.

DUBRIAGE.

Et, si elle me rossait un peu... ce serait un coup de fortune.

LE MÉDECIN.

Je ne savais pas cela.

MADAME DUBRIAGE, avec politesse et douceur.

Je vous prie d'excuser ma vivacité, monsieur le docteur.

LE MÉDECIN.

Il n'y a pas d'offense.

MADAME DUBRIAGE.

J'ai peut-être dépassé les bornes dans lesquelles mon sexe doit toujours se contenir.

DUBRIAGE.

Vous m'avez appelé coquin... monsieur l'a entendu...

LE MÉDECIN.

C'est un mouvement de vivacité... Madame ne pense pas tout ce qu'elle dit...

DUBRIAGE.

Elle en pense bien davantage. Mais le *coquin* a été dit... le *juif* a été prononcé, et j'en prends acte...

MADAME DUBRIAGE.

Mais, monsieur Dubriage, vous savez bien...

DUBRIAGE, élevant la voix.

Oui, madame, je le sais. (*A part.*) Mettons-la en colère. (*Haut.*) Je sais que vous avez cinquante ans.

MADAME DUBRIAGE.

Cinquante ans !

DUBRIAGE, à part.

Bon... (*Haut.*) Et que les injures ne se pardonnent pas à votre âge.

MADAME DUBRIAGE.

A mon âge !... Voyez le beau jeune homme, avec ses favoris postiches et son faux toupet. (*Elle lui arrache ses favoris et son toupet.*) Regardez-le maintenant...

DUBRIAGE, feignant d'être en colère.

Et quand on me regardera, je suis encore plus bel homme que vous n'êtes belle femme !

MADAME DUBRIAGE.

Encore !

DUBRIAGE.

Et quand je vous regarde..... je me trouve un Adonis...

MADAME DUBRIAGE.

Il faut que je soufflette cet Adonis.

DUBRIAGE, à part.

Elle va me rosser... Quel bonheur !...

MADAME DUBRIAGE, lui donnant un soufflet.

Adonis de Montmartre..., tiens, va trouver ta Vénus.

DUBRIAGE.

Un soufflet.... mon procès est gagné. La bonne affaire...

MADAME DUBRIAGE.

Monsieur, je respecte votre maison ; je ne dis point d'injures, je ne commets aucune violence...

DUBRIAGE.

Coquin et un soufflet, rien que cela seulement.

MADAME DUBRIAGE.

Mais je t'attends et je t'étrangle au passage.

(Elle sort.)

DUBRIAGE.

Le juge de paix.... le président.... je n'écouterai rien, et elle paiera les frais.

LE MÉDECIN.

Apprenez-moi ?...

DUBRIAGE.

Monsieur, c'est un mystère que je vous expliquerai plus tard. Mais revenons à notre scène. Vous dites que j'avais une mauvaise langue, et le pouls... chevrotant, capricant.

LE MÉDECIN.

Oui, nous en étions là.

DUBRIAGE.

Mon tempérament, quel est-il?

LE MÉDECIN.

Sanguin.

DUBRIAGE.

Et quel régime me conviendrait?

LE MÉDECIN.

Attendez, il faut que j'examine bien. Votre ventre est-il libre?

DUBRIAGE.

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN.

Tant pis... Vos articulations sont-elles souples?

DUBRIAGE, agitant ses bras.

Mes articulations ne vont pas mal. (*Il plie les genoux.*) Voyez.

LE MÉDECIN.

Madame est-elle satisfaite?

DUBRIAGE.

Quelle diable de question me faites-vous là?

LE MÉDECIN.

Répondez.

DUBRIAGE

Si madame n'est pas satisfaite, d'autres peuvent l'être.

LE MÉDECIN.

Tant pis.... Quand vous courez, êtes-vous fatigué?

DUBRIAGE.

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN.

Quand vous montez, êtes-vous las?

DUBRIAGE.

Oui, monsieur.

LE MÉDECIN.

Quand vous buvez d'excellent vin, éprouvez-vous du plaisir?

DUBRIAGE.

Beaucoup.

LE MÉDECIN.

Tant pis.... Tous ces symptômes me paraissent alarmans..

DUBRIAGE.

Vraiment!

LE MÉDECIN.

Eh! oui, j'y vois l'origine d'une maladie chronique... Encore une épreuve, et je déciderai. Laissez-moi tâter votre cœur. (*Il lui pose la main sur le cœur.*) Ah! mon Dieu! quelles pulsations!... c'est cela... anévrisme... polype au cœur... maladie mortelle...

DUBRIAGE.

Que dites-vous?

LE MÉDECIN.

Ne vous effrayez pas. Je vais faire une dernière épreuve en vous tâtant la jugulaire... (*Il lui tâte le cou.*) Miséricorde!... le sang bouillonne, il se précipite, sa marche est inégale, l'anévrisme est formé.

DUBRIAGE.

Qu'est-ce donc?

LE MÉDECIN.

Vous êtes dans un état fâcheux..... vous pouvez mourir en parlant.... en marchant.... Si vous aviez le malheur d'éternuer, je ne répondrais plus de vous.

DUBRIAGE, tombant dans un fauteuil.

Ah! mon Dieu!

LE MÉDECIN, lui faisant respirer un flacon.

Respirez ceci, et du courage...

DUBRIAGE.

Comment! si j'éternuais, je pourrais mourir?

LE MÉDECIN.

Eh! oui, c'est le signe de l'hémorragie générale; ce signe a toujours été si funeste dans ces sortes de maladies, que c'est de là qu'est venu le dicton qu'on adresse à ceux qui éternuent : *Dieu vous bénisse.*

DUBRIAGE, éternuant.

Je suis mort. Ah! monsieur le médecin, à mon secours, des remèdes... (*Il éternue plusieurs fois.*)

LE MÉDECIN.

Tranquillisez-vous; il vous reste quelques momens à vivre. Mais il faut régler vos affaires, vous réconcilier avec Dieu, et avec votre femme surtout.

DUBRIAGE.

Avec ma femme!

LE MÉDECIN.

Vous êtes dévot, pensez-y; le mariage est un sacrement, et vous serez damné si vous le méconnaissez.

DUBRIAGE.

Damné!

LE MÉDECIN.

Je devine qu'un motif d'intérêt vous a brouillé

avec madame; réconciliez-vous et faites un testament en sa faveur. A cette condition je vous donnerai mes soins gratis.

DUBRIAGE.

Vous me traiterez gratis!... mais je n'ai point de capitaux... Je suis misérable...

LE MÉDECIN.

Votre fortune est en portefeuille, je le sais; partagez avec votre femme.... ou je vous abandonne.... et dépêchez-vous, le remède doit être prompt; si vous éternuez encore, c'est fait de vous.

DUBRIAGE, *éternuant. Sa figure doit se décomposer.*

Ah! je suis mort.... Tenez, monsieur le médecin, voici mon portefeuille. Il y a cent mille francs, donnez-en cinquante à madame Dubriage, et secourez-moi.

SCÈNE VII.

DUBRIAGE, LE MÉDECIN, MADAME DUBRIAGE, L'AVOCAT.

LE MÉDECIN.

Eh! madame Dubriage, accourez; un accident menace les jours de votre mari; il veut se réconcilier avec vous, et il vous donne la moitié de sa fortune, ces cinquante mille francs.

MADAME DUBRIAGE, feignant de pleurer.

Mon pauvre mari... hi! hi! hi! il va donc mourir.

DUBRIAGE, se lamentant.

Ma femme, pardonne-moi les injures que tu m'as dites, et le soufflet que tu m'as donné.

MADAME DUBRIAGE, pleurant.

Oui, mon chou... mourez en paix.

DUBRIAGE.

Mais je ne veux pas mourir; monsieur le médecin peut me sauver, dit-il; ma chère chatte, ma chère Eulalie Bernard, joignez vos prières aux miennes.

MADAME DUBRIAGE.

Monsieur le médecin..... (*Elle pleure avec son mari.*)

L'AVOCAT et le MÉDECIN, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! ah!

DUBRIAGE.

Que voulez-vous dire?

L'AVOCAT.

Il y a long-temps que les auteurs se moquent des avocats et des médecins; nous avons pris notre re-

vanche... C'est moi qui vous ai valu les politesses de madame.

LE MÉDECIN.

C'est à moi qu'elle doit la moitié de votre fortune.

DUBRIAGE.

Je suis joué, et pourquoi?

L'AVOCAT.

Vous vouliez une consultation gratis.

LE MÉDECIN.

Et une ordonnance qui ne coûtât rien.

DUBRIAGE.

Se moquer d'un homme comme moi!... me faire faire des cadeaux à ma femme!...

L'AVOCAT.

Vous n'y perdrez rien. Vous n'aurez pas de procès.

LE MÉDECIN.

Allons, monsieur Dubriage, faites contre fortune bon cœur, ne soyez plus avare, dînez avec nous, et souvenez-vous de la leçon : *Il faut que chacun vive de son métier.*

FIN DE CHACUN VIT DE SON MÉTIER.

L'HABITUDE

EST UNE SECONDE NATURE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

CHRISTOPHE DE BOURGEVAL, ancien cocher, propriétaire d'un château.

ANTOINE DE VILTROSE, ancien portier, riche voisin de Christophe.

LE COMTE DE MONVAL, noble ruiné.

L'ABBÉ DORIMON, journaliste.

PICARD, cocher de Christophe.

MADAME CHRISTOPHE DE BOURGEVAL, ancienne danseuse.

MADAME DE VILTROSE, ancienne tragédienne.

La scène se passe dans le château de Bourgeval, près Paris.

NOTICE

SUR

L'HABITUDE

EST UNE SECONDE NATURE.

Le comte de Monval doit être habillé avec une élégance recherchée. Son ton est railleur, un peu impertinent même; et le mépris qu'il a pour les enrichis doit percer à travers ses politesses affectées.

Christophe de Bourgeval aura des manières communes, et conservera dans ses habitudes quelques allures de son ancien état. Il doit s'étudier à faire claquer sa langue et son fouet. Quoiqu'à la campagne, il aura des bijoux à la mode, des bagues, un gros solitaire à sa chemise. Dans le cours de son rôle, il offrira du tabac dans une énorme boîte d'or. Les gens devenus riches n'oublient jamais ces détails.

L'abbé Dorimon a le ton faux, mielleux et mystique : à table, il parlera plus naturelle-

ment. Il est très-gourmand ; et, tandis qu'il mange d'un plat, il doit en convoiter un autre.

Antoine de Viltrose a moins de prétentions que Christophe : il est commun avec bonhomie : ce ton doit préparer la fin de son rôle.

Madame Bourgeval doit justifier par sa démarche toutes les observations de Monval : elle doit surtout imiter dans sa danse la manière des danseuses de profession, qui ne ressemble en rien à celle des personnes de la société.

Madame de Viltrose doit parler avec cette voix que se sont faite les tragédiennes de province. Ce rôle est plus chargé et moins mignard que celui de madame Bourgeval.

La scène de table où les valets de la maison contrefont leur maître pourra se passer, si les amateurs manquent. Picard se mettra seul à table, et imitera tous les personnages, en prenant le dialogue de la scène.

L'HABITUDE

EST UNE SECONDE NATURE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une salle à manger, meublée richement, les fenêtres du fond donnent sur un jardin, et l'on aperçoit la route.

PICARD, seul.

Ce monde est une chose assez singulière! les uns montent, les autres descendent; ceux-ci trottent en avant, ceux-là en arrière; il n'y a que moi qui reste toujours à la même place. Fils d'un ancien cocher, je conduis encore la voiture de M. Christophe de Bourgeval, le propriétaire de ce château, qui a commencé lui-même à se montrer sur le siége d'un carrosse. Et qui m'a appris cela? C'est M. le comte de Monval, ce noble ruiné dès sa naissance, et dont le couvert est toujours mis chez de riches bourgeois; il leur aide à dissiper leur fortune en se moquant d'eux encore: il est vrai que sa conversation est amusante, et qu'il

a une merveilleuse adresse pour deviner ce que les gens ont été autrefois ; il soutient que la fortune a beau faire, elle ne décrasse pas entièrement un vilain, elle laisse toujours dans les manières ou dans la conversation quelque trace du passé ; il appelle cela la *force de l'habitude*, ce que je désignerais par ce proverbe : *la caque sent toujours le hareng*. Mais le voici.

SCÈNE II.

PICARD, LE COMTE DE MONVAL.

LE COMTE.

Eh bien, Picard, nous attendons du monde?

PICARD.

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE.

Le cuisinier, le sommeiller sont-ils à leur poste?

PICARD.

Dès le matin.

LE COMTE.

Et le propriétaire de ce château, M. de Bourgeval, où est-il?

PICARD.

Il visite ses équipages, il inspecte ses écuries.

LE COMTE.

Ah! il est aussi à son poste, lui.

PICARD.

Ne dites pas cela tout haut, mon maître se fâcherait.

LE COMTE.

Tu as raison, il faut ménager l'amour-propre d'un homme qui a cinquante mille livres de rente, et qui donne des dîners mieux qu'un grand seigneur.

PICARD.

Mais, monsieur le comte, comment avez-vous découvert que mon maître avait été cocher?

LE COMTE.

C'est lui-même qui me l'a dit.

PICARD.

Comment! il vous a fait cette pénible confidence?

LE COMTE.

Non, pardieu, ces choses-là ne se disent jamais; mais il m'a mis à même de le deviner.

PICARD.

Comment cela ?

LE COMTE.

J'ai remarqué dans ton maître une politesse brutale, une *franchise canaille*, qui d'abord ont excité mes soupçons. Un jour, nous allâmes ensemble à la course des chars, ce spectacle exerçait sur lui l'intérêt le plus vif; il me faisait observer avec une connaissance exacte, et en employant toujours les termes techniques, toutes les difficultés que les cochers éprouvaient à chaque détour. A la sortie des spectacles, l'embarras des voitures, et l'adresse de leur conducteur excitaient toujours ses réflexions. Enfin nous vîmes ensemble une petite cérémonie publique, le sacre de l'empereur; et, tandis que je riais avec tout Paris de ce petit homme, qui ressemblait à Brunet, et qui ouvrait la marche en portant une croix et en se dandinant sur sa haquenée... comme ça. (*Il l'imite.*) La chose qui frappa le plus M. Christophe, ce fut la belle tenue du cocher qui conduisait la première voiture de la cour. Cet homme est un ancien cocher, me suis-je dit; et comme cette découverte me plaisait infiniment, et qu'il n'est pas inutile de savoir ce qu'ont été autrefois les gens qui nous donnent à dîner aujourd'hui, j'ai remonté à la source, et je n'ai pas manqué d'apprendre que Christophe l'Éveillé, aujourd'hui monsieur

de Bourgeval, avait été dix ans cocher dans la maison du commandeur Dorgemont.

PICARD.

C'est donc cela que son service est si pénible, et qu'on ne peut rien économiser sur les rations de fourrage.

LE COMTE.

Il s'y connaît. M. Christophe est un des hommes de France qui sait le mieux tout ce qu'il faut à la nourriture d'un cheval; qu'on n'espère pas le tromper là-dessus.

PICARD.

Et comment a-t-il gagné tant de biens, M. Christophe? il n'a pas d'esprit.

LE COMTE.

C'est une bête; c'est pour cela qu'il a fait fortune. Pourquoi s'en étonner, les choses ont toujours été de même. Dans l'ancien régime un homme qui savait ses quatre règles, et que le hasard favorisait un peu, n'était-il pas maltôtier, financier; que sais-je?... Eh bien! au milieu de cette révolution, qu'on n'a pas assez examinée sous ces rapports comiques, un homme qui connaissait bien les chevaux n'a-t-il pas dû faire fortune?

PICARD.

Puisque me voilà dans votre confidence, monsieur le comte....

LE COMTE.

Je suis à toi tout entier, mon cher Picard. Dans chaque maison que je fréquente, je choisis toujours le domestique le plus intelligent pour savoir un peu tout ce qui se passe dans l'intérieur. Quand on veut connaître les hommes, mon cher, il ne faut rien négliger, et descendre jusqu'à interroger des faquins.

PICARD.

Je suis flatté de la préférence; mais, monsieur le comte, apprenez-moi comment il se fait qu'un homme de votre naissance affectionne si particulièrement la société de M. Christophe?

LE COMTE.

Que veux-tu, mon cher Picard, les nobles d'aujourd'hui sont toujours de mauvaise humeur, avec leurs préjugés, leur prétention gothique. Ils ne sont pas aimables du tout... et franchement, je n'aime que ceux qui contribuent à mes plaisirs. A propos, je vais continuer le cours de mes observations sur madame Christophe; je crois avoir deviné son ancienne profession.

PICARD.

Faites-moi part de cette découverte.

LE COMTE, en confidence, d'un air important.

Madame Christophe de Bourgeval est une ancienne danseuse.

PICARD.

Sur quoi jugez-vous cela ?

LE COMTE.

Sur ses pieds, qui me paraissent vraiment disloqués, et qui sont en dehors d'une manière effrayante, comme ça. (*Il l'imite.*)

PICARD.

C'est vrai...

LE COMTE.

Sur ses hanches, qui sont effacées d'une façon surprenante, sur l'élasticité de ses révérences; car, comme l'a dit un grand critique... une danseuse doit être désossée !... (*Il rit.*) Et qui pourrait la méconnaître à la manière dont elle se présente dans un salon... Tiens, elle marche comme cela, madame de Bourgeval. (*Il l'imite.*) En vérité, on ne voit dans ce château que des caricatures. (*Il rit.*)

PICARD.

Pauvres bourgeois, régalez donc messieurs les comtes !

LE COMTE.

C'est aujourd'hui que je ferai sur madame de Bourgeval une dernière épreuve... infaillible.

PICARD.

Laquelle ?

LE COMTE.

Je vais lui arracher certains aveux, elle doit avoir pour les dames de son ancienne profession..., un mélange de haine... de respect... et des souvenirs tout-à-fait comiques. Oh ! nous nous amuserons... la journée sera complète, car je crois avoir deviné encore une partie des gens que nous attendons.

PICARD.

Vraiment ?

LE COMTE.

Eh ! oui, M. Antoine de Viltrose et sa chère compagne... Je connaîtrai ces masques-là ; si j'en crois mes pressentimens, si je me rappelle avec quelle bonhomie M. de Viltrose m'a souhaité la bonne année, avec quel empressement il m'a éclairé jusqu'au bas de son escalier, et le choix qu'il a fait de son petit appartement au rez de chaussée, je soupçonne que M. de Viltrose est un ancien portier.

PICARD.

Un portier !

LE COMTE.

Tout au plus. Et quant à son épouse, quand je me rappelle avec quelle mémoire imperturbable elle cite les passages des antiques tragédies, comme elle chante en parlant dans le bas de la voix, comme elle vous

souhaite le bonjour avec dignité, comme elle connaît les intrigues de foyer et les traditions du théâtre, je soupçonne qu'elle a été confidente de tragédie.

PICARD.

J'entends madame de Bourgeval.

LE COMTE.

Laisse-nous. (*Picard sort.*) La voici... jouons notre scène.

SCÈNE III.

LE COMTE, MADAME DE BOURGEVAL.

LE COMTE, feignant d'être triste.

Je demande mille pardons à madame de Bourgeval, elle me trouvera bien triste aujourd'hui.

MADAME DE BOURGEVAL.

Que vous est-il donc arrivé, monsieur le comte?

LE COMTE.

Un événement bien malheureux, quoiqu'il ne soit pas extraordinaire. (*Il soupire.*) J'aime la danse, madame de Bourgeval.

MADAME DE BOURGEVAL.

Eh bien! c'est la passion des gens de qualité, et j'ai connu un très-grand personnage qui en faisait son

occupation particulière ; aussi les danseuses de l'Opéra disaient de lui, c'est un grand seigneur ; mais il a de l'esprit, il *raisonne bien la danse.*

LE COMTE, à part.

Nous y voilà. (*Haut, après un soupir.*) J'aime la danse, madame de Bourgeval, mais les danseuses !..

MADAME DE BOURGEVAL.

Il en est de fort aimables, dit-on.

LE COMTE.

Hélas ! qui peut rendre le prestige qui marche à leur suite ; la tragédie est belle sans doute, la comédie a mille attraits, j'en conviens ; une voix touchante nous pénètre, il est vrai ; mais Thalie, Melpomène, Polymnie doivent céder le pas à Terpsichore ; c'est sous les traits de Flore ou de Psyché qu'une femme est vraiment séduisante, c'est par tout ce qu'elle montre, que le peu qu'elle cache excite plus vivement notre curiosité ! Quel aimable abandon ! quelle grâce légère ! quelle pose voluptueuse ! Ah ! madame de Bourgeval, comment résister à une glissade bien faite, à un jeté battu moelleux, à un rond de jambe gracieux. (*Il les imite, et s'amuse de l'intérêt que madame Bourgeval prend à sa description.*)

MADAME DE BOURGEVAL, entraînée.

A une attitude académique. (*Elle se pose.*)

LE COMTE.

C'est cela.

MADAME DE BOURGEVAL, se donnant des airs de danseuse.

A un bras bien arrondi ! (*Elle se dessine.*)

LE COMTE, avec un ravissement comique.

Ah ! madame de Bourgeval, l'aimable attitude que vous venez d'essayer, ce terre-à-terre me porte au ciel, il me rappelle un souvenir bien doux...., et, sans vous offenser, madame, il m'a toujours attiré vers vous.

MADAME DE BOURGEVAL.

Quel est ce souvenir ?

LE COMTE.

Il y a plus de cinq ans que j'ai remarqué à l'Opéra une très-jolie danseuse qui osait se permettre de ressembler à madame de Bourgeval.

MADAME DE BOURGEVAL.

Cela me surprend peu, ce sont des jeux de la nature qui se plaît à confondre les rangs par la ressemblance des visages.

LE COMTE.

Sans doute, une danseuse peut ressembler à une grande dame, car j'ai connu des grandes dames qui ressemblaient à des danseuses.

MADAME DE BOURGEVAL, l'interrompant.

Revenons à votre chagrin.

LE COMTE.

Eh bien ! madame, par suite de mon assiduité au grand Opéra, et de mon goût pour la danse, je me suis permis de présenter mes hommages à mademoiselle Éliska. . Mon intendant avait pris avec elle des arrangemens qui paraissaient lui convenir... je croyais être heureux ; mais hélas ! à la dernière répétition du ballet nouveau... Vous savez que ces répétitions générales sont, pour les danseuses, un moment de triomphe, et que c'est là qu'elles aiment à déployer leur luxe et leur parure.

MADAME DE BOURGEVAL, avec distraction.

Oui, monsieur, je le sais.

LE COMTE.

Eh bien ! à cette fatale répétition je me suis aperçu qu'Éliska avait un collier de diamans... de façon anglaise, et j'ai su qu'elle avait été chez l'ambassadeur de cette nation solliciter un engagement pour le grand Opéra de Londres. Que pensez-vous de tout cela, madame de Bourgeval ?

MADAME DE BOURGEVAL.

Vous voulez rire, monsieur le comte.

LE COMTE.

Non, qu'en pensez-vous, sérieusement?

MADAME DE BOURGEVAL.

Je pense que mademoiselle Éliska, fatiguée des pas de deux, a voulu s'essayer dans un pas de trois.

LE COMTE, à part.

Un pas de trois... c'est bien une danseuse.

MADAME DE BOURGEVAL.

Ces dames, par état, doivent changer de main quelquefois; elles perdent et retrouvent leur cavalier, et les contredanses modernes les forcent à essayer de nouvelles figures.

LE COMTE, à part.

Quel jargon de danseuse!... (*Haut en soupirant.*) Est-ce ainsi que vous me consolez?

MADAME DE BOURGEVAL.

Votre chagrin n'est qu'une plaisanterie, vous n'êtes pas sérieusement amoureux.

LE COMTE.

Je commençais à le devenir, madame; et, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que la petite me donnait des leçons... de danse. Elle m'apprenait la

barcarolle du Carnaval de Venise. (*Il chante et danse.*) Comme ça... voyez... là, là, là, là, là, là, là.

MADAME DE BOURGEVAL, l'observant avec attention.

Pas mal, pas mal... seulement les pieds un peu plus en dehors... et les pointes plus basses... (*Elle chante et danse le même pas.*) Là, là, là, là.

LE COMTE.

Parfait, délicieux, ravissant.... Ah! madame de Bourgeval, pour consoler un amant malheureux, daignez figurer un moment avec moi.

MADAME DE BOURGEVAL.

Quelle folie!

LE COMTE.

Nous sommes à la campagne, et j'ai bien du chagrin. Là, là, là, là. Je crois que j'en mourrai. Là, là là, là. (*Il danse, madame de Bourgeval ensuite, et celle-ci passe un entrechat à six.*)

LE COMTE, à part.

Quelle ancienne vigueur! Oh! pour le coup je n'en doute plus. (*Ils dansent.*)

SCÈNE IV.

Les mêmes, PICARD.

PICARD.

Ah! madame, un événement bien fâcheux vient d'avoir lieu près de votre château ; la compagnie qui nous arrive était dans un char-à-bancs.... il a versé.

LE COMTE.

Versé!...

PICARD.

Personne n'est blessé, heureusement.

MADAME DE BOURGEVAL.

Et mon mari ?

PICARD.

Témoin de cet accident, il a couru en s'écriant.... Oh! que les cochers sont maladroits depuis la révolution.

LE COMTE.

Dans l'ancien régime, cela ne serait pas arrivé!

PICARD.

C'est ce qu'a dit mon maître ; et, avec cette vivacité que vous lui connaissez, il a replacé tout son monde dans le char-à-bancs,... et il le conduit lui-même.

LE COMTE, souriant.

Quel excès de complaisance !

PICARD.

Tenez.... le voyez-vous ? (*On distingue à travers les fenêtres ouvertes le char-à-bancs, et M. Christophe sur le siége.*)

LE COMTE.

Comme il se tient bien sur ce siége, M. Christophe, on dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie. Mais que vois-je ? J'aperçois un nouveau convive.

MADAME DE BOURGEVAL.

C'est l'abbé Dorimon, la fleur des ultras.

LE COMTE.

Dites donc le plus méchant des journalistes.

MADAME DE BOURGEVAL.

C'est un homme d'église.

LE COMTE.

C'est un bavard de salon. Dans le Marais, c'est un abbé ; au faubourg Saint-Germain, c'est l'écrivain du parti ; mondain avec les filles, dévot avec les douairières, il remplit à merveille son double personnage. Sa réputation littéraire a commencé par de

petits extraits de romans, et sa réputation parmi les *honnêtes gens* vient des injures qu'il n'a cessé d'adresser à Voltaire et à tous les philosophes. Il prêche le désintéressement, la fidélité; et, dans les cent jours, il a fait cent sottises. Il se moque de ceux qui ont perdu leurs places; mais il a toujours gardé la sienne. Son ton est tour à tour grivois et mystique. Il n'a pas conservé un ami; c'est un homme difficile à vivre. Sensuel comme un homme d'église, il court les dîners; audacieux comme un auteur de feuilleton, il court les spectacles. Il est de toutes les cérémonies religieuses, et n'a jamais manqué une première représentation. Enfin il nous rappelle ce qu'a dit Voltaire au sujet de ce bon abbé Pellegrin :

> Qui, chrétien le matin, et le soir idolâtre,
> Déjeunait de l'autel et soupait du théâtre.

MADAME DE BOURGEVAL.

Comme vous le traitez.

LE COMTE.

Oh! parbleu, je lui en veux; il a critiqué le roman d'une belle dame de ma connaissance; c'est fort mal pour un abbé. Puisque ce monsieur est si pur et si orthodoxe, qu'il récite son bréviaire et qu'il ne s'avise pas de trouver mauvais les ouvrages d'une jolie femme.

MADAME DE BOURGEVAL.

Vous nous défendez, c'est fort bien.

LE COMTE.

C'est qu'une jolie femme est ce qu'il y a de mieux dans la nature, madame de Bourgeval..... mais pardon, ce petit abbé me met en colère, et me fait peut-être oublier cette politesse exquise, dont vous nous donnez l'exemple.

MADAME DE BOURGEVAL.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Je suis outré, malgré moi; car enfin quand on possède une fortune et un nom comme celui de Bourgeval; quand on voit ce qu'il y a de mieux dans Paris, on doit faire attention aux gens que l'on reçoit. Un ridicule est bien vite attrapé; il ne faut pas beaucoup courir pour cela.

MADAME DE BOURGEVAL.

C'est ce que je dis tous les jours à M. de Bourgeval... mais il est si bon... si bon, qu'il oublie sa naissance.

LE COMTE.

Oui, madame, il l'oublie totalement.... et vous aussi peut-être, permettez-moi de vous le dire.

MADAME DE BOURGEVAL.

Que voulez-vous? je ne suis pas fière moi, et

s'il fallait demander à chacun ce qu'il a été autrefois... il y aurait de fameux mécomptes, et la société deviendrait bien morose...

LE COMTE.

C'est cela.

MADAME DE BOURGEVAL.

Au reste, monsieur le comte, je m'en fie à votre expérience, et dorénavant je ne recevrai personne qui ne soit de votre choix.

LE COMTE.

Et je tâcherai, madame, de ne faire admettre dans votre société que des gens de haute volée, qui soient dignes de vous.

MADAME DE BOURGEVAL.

Et vous y réussirez à merveille : vous avez un tact parfait pour deviner la valeur de chacun.

LE COMTE.

Avec un peu d'usage du monde on ne peut se méprendre là-dessus. Par exemple, vous... madame de Bourgeval, je devine quelles ont été les occupations de votre enfance....

MADAME DE BOURGEVAL, *effrayée*

Vraiment !....

LE COMTE.

Oui, vous étiez vive, enjouée, folâtre... Vous avez bien dansé dans votre première jeunesse?...

MADAME DE BOURGEVAL.

Bien dansé!...

LE COMTE.

Oui, je veux dire que vous avez été élevée dans un couvent dont la discipline n'était pas aussi sévère que celle des carmélites. Dans quel couvent avez-vous été élevée, madame de Bourgeval?

MADAME DE BOURGEVAL, un peu embarrassée.

Dans le couvent des... Visitandines.

LE COMTE.

J'entends M. de Bourgeval.

SCÈNE V.

LE COMTE, MADAME DE BOURGEVAL, M. DE BOURGEVAL.

BOURGEVAL, à la cantonnade.

Qu'on ait ben soin de la jument pommelée; qu'on lui fasse double litière, c'est une bonne bête.... Ah! vous voilà, monsieur le comte, vous êtes toujours des nôtres, c'est bien.

LE COMTE.

Vous semblez fatigué, monsieur de Bourgeval, qu'avez-vous donc?

BOURGEVAL.

Ce que j'ai.... vous ne savez donc pas ce qui vient de nous arriver?

MADAME DE BOURGEVAL.

Le char-à-bancs a versé.

BOURGEVAL.

Parbleu les cochers d'à présent n'y entendent plus rien. Mais j'étais là, moi... et je vous les ai menés... en deux temps de galop. (*Il fait claquer sa langue.*) Cla, cla. Allez, allez petit.

MADAME DE BOURGEVAL.

Taisez-vous donc, monsieur de Bourgeval.

BOURGEVAL, un peu brusquement.

Pourquoi donc voulez-vous que je me taise, madame. J'ai lu dans le plus vieux des auteurs, dans Montagne, qui a fait la guerre de Troie, que les Grecs se battaient autrefois dans des chariots, et que le meilleur général était celui qui menait le mieux. Demandez à monsieur le comte, il connaît l'histoire moderne, lui.

LE COMTE, *à part.*

Le butor. (*Haut.*) Il est bien vrai, madame.

MADAME DE BOURGEVAL.

Laissons tout cela, monsieur le comte. (*A son mari.*) Savez-vous de quoi nous parlions quand vous êtes entré ?

BOURGEVAL.

Eh ! non, je ne le sais pas ; je n'écoute pas aux portes, je suis tout à mon affaire.

MADAME DE BOURGEVAL.

Monsieur le comte me faisait remarquer que vous recevez beaucoup de monde ici, sans trop examiner ce qu'ils sont. Par exemple, auriez-vous cru que ce petit abbé Dorimon, que je prenais pour un saint ou tout au moins pour un homme très-pur, s'avisât de parler des romans nouveaux, et cela dans les gazettes.

BOURGEVAL.

Tiens, c'est lui qui écrit ces petites drôleries que je lis le matin en trempant ma flute dans mon chocolat... Eh ben ! il est cocasse, l'abbé... et il dit parfois des polissonneries.

LE COMTE.

J'ai d'autres soupçons encore sur M. Viltrose et sa femme.

BOURGEVAL.

M. Viltrose, mon voisin, c'est un homme riche.

MADAME DE BOURGEVAL.

La richesse est bien quelque chose. (*Avec importance.*) Mais la naissance, monsieur Bourgeval, la naissance, la comptez-vous pour rien ?

BOURGEVAL.

Non, parbleu ; monsieur le comte s'aperçoit par l'empressement que je mets à le recevoir, à quel point j'estime les gens de qualité. Mais que soupçonnez-vous sur le compte de mon ami Viltrose ?

LE COMTE.

Je soupçonne que cet homme-là est un ancien portier.

BOURGEVAL, se récriant.

Un portier ! bah !....

MADAME DE BOURGEVAL.

Oh ! Et sa femme ?

LE COMTE.

Une ancienne comédienne de province.

BOURGEVAL ET SA FEMME.

Bah ! Oh !

MADAME DE BOURGEVAL.

Une comédienne !

LE COMTE.

Je n'en suis encore qu'à des conjectures ; mais si vous le permettez, dès ce soir, je vous donnerai des certitudes... M. Viltrose s'endort toujours après le dîner... et vous verrez...

BOURGEVAL.

Je m'en rapporte à vous, monsieur le comte ; mais permettez-moi de vous quitter un moment.... Le grand air m'a donné de l'appétit ; on ne se gêne pas à la campagne, et je vais manger un morceau sur le pouce... Un flacon de vin doux, un morceau de lard, après une course... ça réveille.

MADAME DE BOURGEVAL.

Et moi je vais m'occuper de mon projet de bal.

LE COMTE.

Vous en revenez toujours à la danse...

MADAME DE BOURGEVAL.

C'est ma passion...

BOURGEVAL, bas à sa femme.

Taisez-vous donc, madame de Bourgeval. Je suis à

vous, monsieur le comte ; venez, venez, madame. (*Il sort en parlant bas à sa femme.*)

LE COMTE.

Parbleu, il sera plaisant de mettre le petit orgueil de ces gens-là au grand jour, et de les démasquer les uns par les autres ; mais voici tout notre monde.

SCÈNE VI.

LE COMTE, VILTROSE, MADAME VILTROSE, L'ABBÉ DORIMON.

LE COMTE, allant au-devant de la compagnie.

Eh ben ! qu'ai-je appris, vous avez versé.

VILTROSE.

Il est vrai, mais grâce à l'adresse de M. de Bourgeval, nous sommes arrivés à bon port.

L'ABBÉ.

Il conduit avec beaucoup d'aplomb.

MADAME DE VILTROSE.

Il a mille petits talens de société, notre hôte ; mais, en vérité, je ne conçois pas comment on s'expose dans un char-à-bancs.

LE COMTE.

Je ne connais qu'une voiture plus dangereuse que celle-là, et c'est le char dans lequel Médée traverse le théâtre : toutes les fois que j'assiste à cette tragédie, je tremble pour cette belle *Paradole.*

L'ABBÉ.

Rien n'est plus fragile que la gloire du théâtre.

MADAME DE VILTROSE.

Vous savez cela, monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ, revenant à lui

Par ouï dire, madame ; mes principes ne me permettent point d'assister aux représentations de théâtre.

LE COMTE.

Oh ! monsieur l'abbé a des mœurs austères.

MADAME DE VILTROSE.

Mais, pour en revenir au char de Médée, je ferai observer à monsieur le comte, que cela est beaucoup moins dangereux qu'autrefois Les machinistes sont des savans.

LE COMTE.

Oui, ce siècle est le triomphe des machines.

L'ABBÉ.

Il y a donc quelque chose que l'on fait mieux aujourd'hui qu'autrefois ? cela est difficile à croire.

LE COMTE.

L'art de se contrefaire a gagné, monsieur l'abbé; et l'on sait aujourd'hui mieux que jamais se présenter dans le monde avec un double visage. Mais voici M. de Bourgeval.

MADAME DE VILTROSE.

Et madame son épouse.

SCÈNE VII.

Les mêmes, monsieur et madame DE BOURGEVAL, domestiques, portant une table servie.

BOURGEVAL.

Pardon, messieurs et mesdames, si j'interromps la conversation; mais nous dînerons dans cette salle. (*Les domestiques s'occupent du service.*) Un peu de politique, un peu de médisance, voilà tout ce qu'on dit à peu près... Mais nous sommes servis, mettons nous à table. (*Chacun se place, monsieur et madame Christophe servent le potage.*) Ayez pitié d'un pauvre reclus enfermé dans son château avec madame son épouse.

L'ABBÉ.

En vérité, ce service est superbe, nous dînons chez *Lucullus*, nous sommes au salon d'Apollon.

CHRISTOPHE.

Je ne fais pas mal les choses; on ne dira pas de moi, *il attache ses chiens avec des saucisses*. Que fait-on de nouveau à Paris? comment va la police correctionnelle?

L'ABBÉ, se brûlant.

Elle est bouillante.

CHRISTOPHE.

La police est bouillante?

L'ABBÉ.

Je parlais de cette soupe.

LE COMTE.

S'occupe-t-on toujours de la charte?

L'ABBÉ, refusant un plat qu'on lui présente.

C'est un hors d'œuvre, je n'en use pas.

CHRISTOPHE.

On a changé le ministère.

L'ABBÉ, présentant un plat à Madame de Viltrose.

C'est une macédoine.

MADAME DE VILTROSE.

Mille grâces.

LE COMTE.

Que dit-on des doctrinaires?

L'ABBÉ, présentant un nouveau plat à Madame de Bourgeval.

Ce sont des écrevisses, en voulez-vous, madame?

CHRISTOPHE, au Comte.

Il ne réussit plus à rien, ce parti-là... Que lui manque-t-il donc?

L'ABBÉ, découvrant un pâté.

Un peu de cervelle.

MADAME DE BOURGEVAL, acceptant.

Et des boulettes, monsieur l'abbé.

CHRISTOPHE.

Ne m'interrompez pas ainsi, vous faites des coq-à-l'âne.

L'ABBÉ, mangeant des écrevisses avec avidité.

Rien n'est bon comme cela.

CHRISTOPHE.

Avez-vous lu le feuilleton des Débats? il y a un extrait de roman assez remarquable. C'est un abbé qui le rédige, dit-on, comment le trouvez-vous?

MADAME CHRISTOPHE, montrant le plat qu'elle a devant elle.

C'est de la crème fouettée... En voulez-vous, monsieur l'abbé?

L'ABBÉ, mangeant toujours, répond avec distraction.

Je suis servi ! Je suis servi !

MADAME CRISTOPHE.

Il s'agit, je crois d'un roman anglais.

LE COMTE, à Christophe qui lui offre un plat.

C'est du bifteck que vous m'offrez... Je n'en mange pas.

MADAME CHRISTOPHE.

Que pensez-vous de cet article ?

L'ABBÉ, refusant ce qu'on lui présente.

Je ne saurais digérer cela.

LE COMTE.

Si monsieur l'abbé voulait prendre part à la conversation.

L'ABBÉ.

Je prends part à l'appétit de mon voisin, (*il montre Christophe*) et j'ai soin de ces dames.

CHRISTOPHE.

L'abbé a raison, mangeons, nous parlerons de littérature entre la poire et le fromage.

LE COMTE, à part.

Quelle expression délicate ! (*Haut.*) Permettez,

monsieur de Bourgeval, que chacun suive ici ses goûts : je sais que madame aime beaucoup les Français, j'ai eu l'honneur d'être admis dans sa loge, et je désirerais savoir ce qu'elle pense de la dernière tragédie? Qu'avez-vous remarqué dans cet ouvrage.

CHRISTOPHE, criant.

Des verres à pate? Changeons de vin, La Pierre?

MADAME DE BOURGEVAL.

Vous le dirai-je, monsieur le comte, les Grecs m'ennuient, je n'aime plus que les sujets français.

BOURGEVAL.

Et le coup du milieu. Je donne l'exemple. (*Il se sert et boit, chacun en fait de même.*) Buvez du rhum, vous autres : moi, je m'en tiens à mes vieilles habitudes... au petit verre... La petite chanson maintenant, je vais donner l'exemple : *le cocher de fiacre.*

AIR : Mon père était pot, ma mère était broc.

Je fais claquer mon fouet gaîment,
Dès que le jour commence;
Un couple heureux, furtivement,
Vers mon fiacre s'avance.
Moi, discret témoin,
Je mène un peu loin
Notre belle qui pleure.
Trottant à loisir,
Je vends du plaisir
A trente sous par heure.

La femme d'un vieil épicier,
Bien voilée et bien mise,
S'élance avec un officier
Au fond de ma remise.
Je devine,... et bref,
Aux bains Saint-Joseph
C'est là que l'on demeure.
Trottant à loisir,
Je vends du plaisir
A trente sous par heure.

De sa province débarqué,
Un monsieur L'Espérances,
Que déjà j'avais remarqué
A la guerre, aux finances;
Dit avec hauteur:
A l'intérieur.
Moi, je sais qu'on le leurre;
Je fais mon devoir,
Et vends de l'espoir
A trente sous par heure.

Sur mon siége je vois enfin,
Nos travers et leur source:
Tel dans huit jours mourra de faim,
Qui paie encor ma course:
Tel montre aujourd'hui,
Le faste et l'ennui,
Dans sa riche demeure,
Qui ne sait, ma foi,
Gagner comme moi,
Ses trente sous par heure

LE COMTE.

Fort bien, M. de Bourgeval, la chanson est de bon goût, et vous la chantez à merveille.

BOURGEVAL, riant bêtement.

Ah! ah!... à votre tour l'abbé.

L'ABBÉ.

Excusez moi, je ne chante jamais.

VILTROSE.

Priez madame mon épouse de nous déclamer quelque chose.

LE COMTE, bas à l'abbé.

Il a envie de dormir. (*Haut.*) Au nom de la société, madame de Viltrose, je vous invite à vous faire entendre.

MADAME DE VILTROSE, dans le bas de la voix.

Mon organe est fatigué.

LE COMTE.

M. de Viltrose vous en prie.

MADAME DE VILTROSE.

Il va s'endormir, c'est son habitude.

LE COMTE.

Vous nous tiendrez bien éveillés, madame; allons, cédez à nos instances.

MADAME DE VILTROSE, déclamant. (*Son mari s'endort.*)

Eh quoi! tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers. (*M. Viltrose ronfle.*)

LE COMTE.

Ah! bravo, bravo, madame.

L'ABBÉ.

Admirable... parfait...

BOURGEVAL.

Oui, c'est très-bien, mais passons dans l'autre salle; allons prendre le café. (*A Viltrose en déclamant.*) Eh quoi! tu dors, Viltrose.

LE COMTE.

Placez M. Viltrose près de la sonnette, en se réveillant il peut avoir besoin de quelque chose. (*Les domestiques portent le fauteuil de Viltrose près de la sonnette.*) Allons, venez, mesdames. (*Il donne la main à madame Bourgeval, l'abbé à madame Viltrose, et ils sortent avec Bourgeval.*)

SCÈNE VIII.

PICARD, UN CUISINIER, UN VALET DE CHAMBRE, ET TROIS DOMESTIQUES à livrée.

PICARD.

Et nous, mes camarades, si vous m'en croyez, nous ne dînerons pas à l'office, et nous nous mettrons à table, ces messieurs et ces dames vont se promener dans le parc... Ce monsieur ronfle, et personne ne nous dérangera.

LES DOMESTIQUES.

Oui, mettons nous à table.

PICARD.

Un moment, pour mieux contrefaire les maîtres, que les deux plus jeunes nous servent... nous les servirons à notre tour, on dit que cela se voit quelquefois dans le monde : les valets s'obligent mutuellement. (*Ils donnent une serviette aux deux plus jeunes.*) Essayons : (*Ils se mettent à table, ils se donnent des airs de maître*) Saint-Jean! Saint-Jean! une assiette?...

LE CUISINIER, de même.

Lorange!... Lorange!... verse à boire. (*Lorange buvait à la bouteille, il s'arrête, et verse au cuisinier.*)

LE CUISINIER.

En vérité, M. de Bourgeval, vous avez un cuisinier, homme d'esprit; ceci me paraît excellent.

PICARD.

Il n'est pas sans connaissance, mon cuisinier; mais je crois qu'il me vole.

LE CUISINIER.

Et votre cocher, ne vous vole-t-il pas un peu?... A votre santé, M. de Bourgeval.

PICARD, trinquant.

Qu'en pense monsieur l'abbé Dorimon?

LE VALET DE CHAMBRE, imitant l'abbé.

Je pense que le cocher et le cuisinier pourraient bien enfler un peu leur mémoire.

LE CUISINIER, regardant l'habit du valet de chambre.

Votre valet de chambre n'est pas plus maladroit, M. de Bourgeval; depuis que vous avez eu l'extrême bonté de lui donner un de vos habits, il emprunte souvent toute votre garderobe.

PICARD.

C'est un fat, mais il n'est pas mal tourné, et mon cocher aussi; je suis assez content de lui, il mène bien et boit encore mieux... (*Il boit.*)

TOUS.

Buvons, buvons....

MADAME DE BOURGEVAL, dans la coulisse.

Picard ! Picard !

PICARD.

On nous appelle, retournons à l'office, et desservez, monsieur l'abbé. (*Les domestiques enlèvent promptement la table, et se retirent.*)

SCÈNE IX.

PICARD, LE COMTE, M. DE BOURGEVAL, MADAME DE BOURGEVAL, VILTROSE, endormi.

BOURGEVAL.

Qu'on nous laisse, Picard.

LE COMTE, parlant mystérieusement.

Tandis que l'abbé est dans un doux tête-à-tête avec madame de Viltrose, et qu'ils s'égarent peut-être dans l'allée des souvenirs, je vais remplir la promesse que je vous ai faite.

MADAME DE BOURGEVAL.

Comme il dort.

LE COMTE.

C'est ce qu'il me faut. Silence, examinez bien. (*Il frappe et imite le son d'un marteau de porte; Viltrose se réveille en sursaut, et, à moitié endormi, il tire la sonnette.*)

BOURGEVAL.

Tiens, monsieur de Viltrose qui tire le cordon.

LE COMTE.

Silence. Voulez-vous une seconde épreuve. (*Il imite deux coups de marteau. Viltrose se pend à la sonnette sans se réveiller tout-à-fait, et l'agite fortement, la sonnette fait beaucoup de bruit. Il prend une clef et un bougeoir que le comte a placé sur la table. L'abbé et madame Viltrose paraissent dans le fond.*)

SCÈNE X et dernière.

LES MÊMES, L'ABBÉ, MADAME DE VILTROSE.

BOURGEVAL, réveillant Viltrose.

Vous tirez le cordon quand on frappe, est-ce que vous avez été portier, M. de Viltrose?

TOUS.

Portier!...

LE COMTE, *riant aux éclats.*

Eh ! oui, sans doute.

VILTROSE, *se réveillant.*

Eh bien ! qu'est-ce, monsieur le comte, qu'avez-vous à rire ? Eh ! oui, j'ai été portier ; mais un portier honnête homme, et qui a fait sa fortune, vaut bien un noble qui a mangé la sienne.

L'ABBÉ, *à part.*

Pas mal.

MADAME DE BOURGEVAL.

Je ne m'étonne plus qu'on m'ait assuré que madame son épouse ait été comédienne.

BOURGEVAL.

En vérité, on voit des métamorphoses étonnantes aujourd'hui.

VILTROSE, *en colère.*

Qu'appelez-vous étonnantes, un ancien portier vaut bien un ci-devant cocher.

MADAME DE VILTROSE.

Et une comédienne vaut bien une danseuse.

LE COMTE.

Puisque tout le monde lève le masque, allons, mon cher abbé, avouez-nous... que vous êtes... journaliste !...

TOUS.

Un abbé journaliste !

LE COMTE.

Mais il paraît qu'on va se quereller ici ; je vous offre une place dans ma voiture, cette scène sera pour vous un article pour le prochain feuilleton, nous en causerons... Allons, venez, mon cher abbé. (*Il l'entraîne.*)

VILTROSE.

Si M. de Bourgeval veut m'en croire nous rirons les premiers de cette aventure ; et, faisant de notre fortune un usage plus raisonnable, nous ne régalerons plus les nobles insolens ni les abbés journalistes.

BOURGEVAL.

Réconcilions-nous, mon cher voisin, et convenons qu'il était bien ridicule à nous autres bourgeois de vouloir faire les nobles. Ces beaux messieurs, en s'asseyant à notre table, nous méprisent encore ; c'est en vain que nous voulons les imiter, ils nous reconnaissent toujours ; et le proverbe a bien raison de dire : *L'habitude est une seconde nature.*

FIN DE LA FORCE DE L'HABITUDE.

L'HOMME PROPOSE,

ET

LA FEMME DISPOSE,

OU

LES TROIS CARICATURES;

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

M. DE VALISANNE, habit de chasseur provençal, des souliers et un chapeau gris.

SOPHIE.

VERMENT, prétendu de Sophie.

BENJAMIN POUPON, niais provençal.
SOUPLET, solliciteur.
D'OMNES, amateur.
} Ces trois rôles sont joués par Verment.

ADÈLE DE ROSSOLINE.
MARIETTE DUBOCAGE.
} Ces deux rôles sont joués par Sophie.

NOTICE

SUR

LES TROIS CARICATURES.

Benjamin Poupon est habillé comme les jeunes gens les plus ridicules de Paris. Son accent provençal doit être prononcé.

M. d'Omnes en perruque, en habit ancien et ridicule, doit parler avec prétention.

Souplet, en habit noir, une perruque très-poudrée, fait force révérences. Son ton est humble : il a toutes les manières qui caractérisent un solliciteur. Ces trois rôles, joués par le même personnage, peuvent être chargés, ils sont contrefaits.

Adèle de Rossoline et Mariette Dubocage doivent être jouées d'une manière toute différente. Dans le premier de ces personnages, Sophie cherche à imiter les femmes prétentieuses qui visent au sentiment, et qui se croient sensibles parce qu'elles ont retenu quelques phrases des ouvrages romantiques; et

dans l'autre, le débit doit être rapide, les manières hardies : elle imite une de ces femmes qui ont marché à la suite des états-majors de nos armées, et qui, malgré leur nouvelle fortune, laissent apercevoir le ton de leur ancienne profession.

M. de Valisanne aura le ton franc et même un peu brusque des Provençaux.

L'HOMME PROPOSE,

ET

LA FEMME DISPOSE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un salon de campagne.

VERMENT, SOPHIE.

SOPHIE.

Votre projet est bien extravagant.

VERMENT.

Il réussira. Trois originaux me disputent votre main ; en faisant connaître leur ridicule à M. de Valisanne, votre tuteur, nous détruirons l'obstacle qui s'oppose à notre mariage. Secondez-moi, et nous lui prouverons la justesse de ce proverbe : *L'homme propose, et la femme dispose.*

SOPHIE.

Mais s'il allait nous reconnaître...

VERMENT.

A peine il vous a vu; je ne lui ai encore rendu qu'une visite : ainsi tout nous favorise, et nous allons lui donner une idée des originaux auxquels il me sacrifie. Je me sens capable de les jouer tous les trois.

SOPHIE.

Vous les connaissez donc?

VERMENT.

Beaucoup, et M. de Valisanne ne les a jamais vus. Le premier se nomme d'Omnes : c'est un amateur de tous les arts, un homme qui parle de tout.

SOPHIE.

Et qui ne sait rien.

VERMENT.

Il cultive à la fois, la musique, la danse, la peinture, la poésie. Il s'est déclaré le partisan du genre romantique. On dit même qu'une jeune veuve, Isabelle de Rossoline, séduite par cette nouvelle littérature, se montre passionnée pour le vieux professeur.

SOPHIE.

Je me charge de ce personnage; c'est moi qui jouerai la femme romantique et sentimentale. (*Elle imite les femmes romanesques.*) Je vais prendre quelques plaisirs à essayer les peines de l'avenir..... et, portée sur les ailes de l'imagination, m'égarer dans le vague... m'appuyer sur le néant, et jouer... la vierge du désert.

VERMENT.

C'est cela.

SOPHIE.

Quant à M. d'Omnes...

VERMENT.

C'est une espèce de fou; deux fois il a présidé la société des arts, des belles-lettres et d'agriculture de son endroit. Il donne de petites fêtes économiques, il chante tous les faits mémorables de l'année. Dès qu'un personnage traverse la commune qu'il habite, c'est toujours lui qui le harangue à son passage. Il fait des vers pour les jolies femmes, des discours pour les sous-préfets, des distiques pour les arcs de triomphe; et, pour compléter ces ridicules, il est romantique, c'est-à-dire qu'il préfère la littérature étrangère à celle de son pays; c'est un homme qu'il faut immoler à la risée publique.

AIR, Mon honneur dit que je serais coupable.

Dans ce projet mon goût me favorise,
Je défendrai mes poëtes chéris.
Glaces du nord, brouillards de la Tamise,
N'approchez point nos rivages fleuris.
Dans tous les temps ayons l'âme française,
Et, dans les arts unis de sentimens,
N'acceptons plus la marchandise anglaise,
Et repoussons les drames allemands.

Votre second prétendu se nomme M. Souplet ; l'habitude des révérences lui donne une forme circulaire. C'est un homme qui a eu l'art de se maintenir en place dans toutes les révolutions ; je ne le ménagerai pas. Mon troisième rival se nomme *Benjamin Poupon*. C'est un jeune provençal, fier d'une place de novice timonier sur les vaisseaux de l'état, il se croit un personnage. Il paraît tout glorieux d'un séjour de six mois dans la capitale. La nature en avait fait une bête, Paris en a fait un sot. Mais j'entends un bruit de chasse, c'est M. de Valisanne. Je vais m'habiller. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, VALISANNE.

VALISANNE.

Air, De la chasse du jeune Henri.

La chasse entretient la santé;
Loin du tumulte et des intrigues,
C'est dans ces heureuses fatigues
Qu'on trouve plaisir et gaîté.
    Laide ou jolie,
La femme n'aime qu'à demi :
    Fou qui se fie
Au flatteur qui se dit ami.
Quand le guerrier, le fer en main,
A nos dépens trouve la gloire,
Un chasseur porte à son voisin
Le noble prix de sa victoire.
    La chasse, etc.

Je viens vous dire bonjour et adieu, ma chère pupille, je ne vous reverrai que ce soir; je pars pour la chasse.

SOPHIE.

Un mot de grâce; vous songez beaucoup à vos plaisirs et fort peu à mon mariage.

VALISANNE.

Vous êtes riche et jolie, vous ne manquerez pas de maris.

SOPHIE.

M. Verment me convient, vous le refusez sans le connaître.

VALISANNE.

Je ne le refuse pas positivement ; mais, avant de me décider en sa faveur, je veux vous faire connaître les trois prétendus qui me paraissent vous convenir, et qui se rendront ici demain. Je vous destine ma fortune, et vous me devez au moins cette complaisance.

SOPHIE.

J'entends du bruit.... c'est peut-être un de ces messieurs que vous attendez.

SCÈNE III.

SOPHIE, VALISANNE, VERMENT déguisé, sous le nom de Benjamin Poupon.

BENJAMIN, avec l'accent provençal.

AIR : Je suis heureux en tout, mademoiselle.

De ce lozis, monsieur paraît le maître?
Il doit me permettre,
Sans façon, de mettre,
Ma main dans sa main.
J'ai là, pour vous, une petite lettre,
Qui fera connaître,
Que j'ai l'honneur d'être,
Poupon Benjamin.

SOPHIE, le contrefaisant.

Monsieur Benjamin, prenez une chaise, donnez-vous la peine de vous asseoir.

BENJAMIN.

En vérité, mademoiselle, vous êtes trop aimable; les Parisiennes ne le sont pas davantaze.

VALISANNE.

Permettez-moi de lire ce que m'écrit madame votre tante. (*Il lit.*) « Mon cher Valisanne, je vous adresse mon neveu, Benjamin Poupon. C'est un garçon qui a de grandes dispositions pour la marine... »

BENJAMIN.

J'étais un des premiers élèves de l'école de natation. Je nage comme un petit poisson.

VALISANNE.

Fort bien. (*Il lit.*) « Grâce à mon crédit et à celui de M. Griphon, nous lui avons enfin obtenu une place de novice-timonier de la marine... »

BENJAMIN.

De la marine et des colonies. Voici mon brevet de novice.

SOPHIE.

Comment, monsieur Benjamin, vous n'êtes encore que novice.

BENJAMIN.

Novice sur les bâtimens de l'état, mademoiselle; mais, dans les salons, je sais mieux conduire ma barque.

VALISANNE, continuant de lire.

« Je désire que mon neveu convienne à votre pupille. Marié dans un port de mer, il reverrait plutôt sa femme lors du retour de ses voyages. Je lui ai même conseillé de l'embarquer avec lui. »

BENJAMIN.

Ma tante, elle a raison, l'absence des marins est

souvent dangereuse; quand à moi je ne quitterai point ma petite femme, je lui ferai voir du pays; mon premier voyaze est arranzé.

SOPHIE.

Et où la conduisez-vous?

BENJAMIN.

Dans un pays qui ne peut manquer de lui plaire, dans le Lévant.

Air : Contre les chagrins de la vie.

Si je traverse les échelles,
Toujours ma femme me suivra,
Dans le détroit des Dardanelles
L'amour nous accompagnera;
Je veux de ma petité reine,
Que le honheur aille croissant,
Et qu'enfin ma femme me mène
Jusqu'à l'empire du croissant.

VALISANNE.

Eh bien! mademoiselle, vous ne répondez pas à M. Benjamin?

BENJAMIN.

Quoi! mousieur Valisanne, c'est là votre pupille? je vois donc la charmante personne qui doit être un jour ma femme?

SOPHIE.

Elle-même.

BENJAMIN.

Oh! que j'ai bien fait d'aller à Paris, de me former le goût, d'y prendre le tact, afin de mériter cette charmante demoiselle.

VALISANNE.

Que voulez-vous dire?

BENJAMIN.

Je veux dire que, lorsque je suis parti de Marseille, j'étais un innocent; la vue d'une demoiselle me faisait rouzir; mais un séjour dans la capitale forme bien un jeune homme, comme vous voyez.

SOPHIE.

Je m'en aperçois.

BENJAMIN.

Je n'ai resté que six mois dans cette zarmante ville; et, ce qui vous paraîtra fort étonnant, c'est qu'en aussi peu de temps j'aie perdu l'accent de mon pays. Maintenant je fais friser les r à ravir. N'est-il pas vrai que je n'ai plus d'azent?

VALISANNE, à part.

Quel original!

BENJAMIN.

De retour en Provence personne ne voulait me re-

connaître. Mes manières, mon langaze, ma tournure, mon costume étonnèrent tout le monde, et l'on ne m'appelle plus à présent que le petit Parisien de Marseille.

SOPHIE.

Comment avez-vous fait pour vous former aussi vite?

BENJAMIN.

Je voyais beaucoup de monde, j'étais abonné à un cabinet de lecture, je suivais les séances publiques des belles-lettres et d'agriculture, et j'étais protézé par une belle dame qui faisait des romans historiques, et qui écrivait... (*il rougit et baisse les yeux*) contre les philosophes...

Ajoutez à cela que ma tante a le goût du spectacle, et que tous les dimanches j'avais l'honneur de la conduire au mélodrame nouveau. Oh! que ce zenre est bien fait pour former la sensibilité d'un jeune homme. Ma tante y versait des larmes par torrent, mon oncle pleurait comme une bête, et moi j'imitais ma famille. Non jamais je n'oublierai la sensation délicate que m'a fait éprouver le meilleur acteur de ce théâtre, le comédien le plus pathétique qui jamais ait monté sur les plansses... Le chien de Montargis...

SOPHIE, riant.

Le chien de Montargis!...

BENJAMIN.

Oh ! la belle bête !.... oh ! la belle pièce !.... C'est là qu'on voit une femme du peuple qui a plus d'esprit que tout le monde. Elle apppend la justice aux princes, la politique aux magistrats, et, ce qu'il y a de plus miraculeux, c'est que dans la même pièce on voit un chien canisse qui en sait plus que tous les juges. Oh ! bravo, que c'est beau, que c'est nouveau !... Permettez-moi de vous dire un petit quatrin qu'a inspiré à un homme d'esprit cette sublime bête.

(Il déclame d'une manière ridicule.)

Qu'on couronne ce chien, qui sans vers, ni sans prose,
Dans l'antre de Thémis a porté le flambeau :
O prodige de l'art ! O triomphe trop beau !...
Des pleurs de tout Paris un canisse est la cause.

Ne croyez pas, mademoiselle, que ces menus plaisirs aient fait le moindre tort à mes études nautiques; d'abord je ne manquais pas une des séances de l'institut, et, lorsqu'il y était question de mathématiques transcendantes, j'étais tout oreille. Je n'y comprenais pas grand'chose à la vérité ; mais cela forme toujours le goût d'un jeune homme.

SOPHIE.

Vous avez raison.

BENJAMIN, parlant très-vite.

De l'institut, je me rendais à l'école de natation ;

de l'école de natation, j'allais observer la construction des bateaux de la Rapée; de la Rapée, je filais le long des quais pour admirer les bateaux à vapeur; des bateaux à vapeur, je m'embarquais sur la galiote de Paris, je naviguais jusqu'à l'hôtel de la marine.... de Saint-Cloud. Ma tante m'avait même promis de me conduire à *Angoulême*, non pas pour y manger les excellens pâtés qu'on y fabrique, mais pour admirer de plus près l'école des élèves de la marine; puisqu'on a choisi cette ville pour former les officiers de *haut-bord*, ce doit être un joli port de mer.

VALISANNE.

Voilà une vocation bien prononcée.

BENJAMIN.

Ma famille ne put se la dissimuler, et mon oncle demanda une audience au ministre, afin de l'entretenir des dispositions de son neveu. J'eus l'honneur d'être présenté, et jamais je n'oublierai les paroles flatteuses que son excellence adressa à mon oncle. Elle lui dit : M. Griphon, M. Griphon, vous avez de l'esprit; vous êtes né commis, et vous mourrez commis.

SOPHIE.

Ce compliment était flatteur.

BENJAMIN.

Il prouvait l'attachement du ministre. Cependant,

comme rien ne se termine promptement dans les bureaux, ce ne fut qu'au bout de six mois de sollicitations, d'heures perdues dans l'antichambre, et de mille courses en fiacre, que je commençai à aplanir les difficultés; et, il faut le dire enfin, je n'ai dû cette place importante qu'aux démarches de mon oncle et à la protection de ma tante.

SOPHIE.

C'est une bonne personne.

BENJAMIN.

Excellente, mademoiselle, excellente. (*Il pleure.*) Je ne puis m'empêcher de pleurer quand je songe à notre séparation. C'était une scène de mélodrame. (*Il pleure plus fort.*) Mon oncle, abîmé dans la douleur, ne pouvait proférer une parole; ma tante jetait les hauts cris. On aurait dit qu'elle me voyait avalé par tous les poissons de la mer. Je la rassurai de mon mieux, et je lui dis : ma tante, ma tante, ma tante, ne pleurez pas, ce ne sont pas les poissons qui mangent les marins, ce sont les marins qui mangent les poissons.

VALISANNE.

C'est fort bien raisonner.

BENJAMIN.

Enfin me voilà arrivé à bon port. Je vais prendre

possession de mon navire et de ma femme. Mon navire me conduira à la gloire, ma femme me conduira au bonheur, et je ne puis manquer de l'attraper, car j'ai de puissantes protections. Mon beau-père, ma femme, mon oncle, ma tante, le ministre, tout me secondera. Mais je vous quitte, je suis impatient de voir mon aimable *Jeannette*.

SOPHIE.

Votre aimable *Jeannette*.

BENJAMIN.

Je l'aime, mais quand vous la connaîtrez vous n'en serez point jalouse.

AIR : Des philosophes de la Grèce.

Jeannette est vive, elle est légère,
Et change de route souvent;
On doit aimer son caractère,
Quoiqu'elle tourne au moindre vent.
Ma *Jeannette* est la protectrice
D'un marin de gloire enflammé,
Et je connais plus d'un novice
Que ses mouvemens ont formé.

VALISANNE, prêt à se fâcher.

Monsieur....

BENJAMIN.

L'aimable *Jeannette* dont je parle est la frégate,

sur laquelle je vais avoir l'honneur de m'embarquer. J'ai voulu vous prouver par ce petit jeu de mots que j'avais eu le bonheur d'habiter la capitale.

VALISANNE, *impatienté.*

Puisque vous êtes si pressé de vous embarquer, comment n'êtes vous pas à bord.

BENJAMIN.

J'en viens du bord, monsieur; j'ai déjà fait une visite à *Jeannette*... Tout l'équipage, en me voyant, s'est mis à rire..... Le capitaine m'a fait quelques questions sur la science nautique. Savez-vous ce que je lui ai répondu?

VALISANNE.

Eh! non, monsieur.... (*A part.*) Que ce jeune homme m'impatiente.

BENJAMIN.

Le capitaine m'a demandé si je connaissais le mât de perroquet... alors j'ai tiré ma petite lorgnette... j'ai regardé partout, et j'ai répondu: « Capitaine... je vois bien le mât... mais je ne vois pas le perroquet. » Je vous quitte, et je vais me rendre auprès de mon capitaine. Au revoir, monsieur de Valisanne. Ne vous dérangez pas, mademoiselle, nous nous reverrons, nous nous reverrons.

SOPHIE.

Permettez-moi de vous accompagner. (*A part.*) Je vais me déguiser à mon tour.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

VALISANNE.

Voilà un jeune homme bien extravagant.

Air : De la folie après Regnard.

Ce Benjamin en vérité
N'est pas digne de ma pupille,
Je vois qu'il a mal profité
Du séjour de la grande ville.
Des fats que l'on trouve à Paris,
Qu'un jeune étranger soit l'émule,
En retournant dans son pays
Il nous paraît plus ridicule.

SCÈNE V.

VALISANNE, VERMENT.

VERMENT.

Eh! bien, monsieur de Valisanne, persistez-vous toujours dans votre refus?

VALISANNE.

Des trois rivaux qui vous disputent le cœur de Sophie, le plus jeune n'est plus à craindre. Mais

permettez-moi de vous quitter, il faut que j'aille à la chasse.

VERMENT.

Ainsi vous me renvoyez, et vous laissez votre pupille toute seule.

Air : J'étais bon chasseur autrefois.

Songez que vous êtes tuteur
De l'intéressante Sophie,
Et que l'amour est un chasseur
Qui poursuit la femme jolie.
Dans son carquois le dieu malin
Porte des flèches meurtrières ;
Ne chassez pas chez le voisin,
On pourrait chasser sur vos terres.

Quel bruit!

VALISANNE.

C'est la voix d'une femme.

VERMENT.

Je vous laisse.

(Il sort).

SCÈNE VI.

VALISANNE, SOPHIE, déguisée, sous le nom d'Adèle de Rossoline.

ROSSOLINE, *sans voir Valisanne.*

Air : *Du secret.*

Il me trahit!... Où peut-il être!...
Ange de mort apparais-tu!...
Chactas! Omnes! O double traître,
Plaisirs!... Honneur!... Amour!... Vertu!...
Est-ce bien vous cher Valisanne!...
Le père Aubri m'est-il offert?...
Sauvez l'autel qu'amour profane,
Sauvez la vierge du désert.

Ah! que n'ai-je vécu, toujours vécu dans les forêts primitives du Meschacébé!...

VALISANNE.

Qui êtes-vous, madame?

ROSSOLINE.

Je suis... Atala, la vierge du désert... ou bien la veuve Rossoline..... Le grand géant des génies s'est emparé de mon avenir, j'ai été séduite.

VERMENT.

Par qui?

ROSSOLINE, vivement et d'un ton naturel.

Par un homme qui chante, qui danse, qui dessine, qui déclame; par d'Omnes.

VALISANNE.

D'Omnes!

ROSSOLINE, d'un ton tragique.

Le parjure!..... Il a brisé la chaîne qui réunissait nos deux êtres même avant la vie, et qui devait les serrer encore même après la mort. Écoutez le récit de cette trahison, et vous pourrez écrire le roman le plus romantique qui ait jamais paru.

VALISANNE.

Je vous demande mille pardons, madame; mais, dans ce moment, je me disposais à partir pour la chasse.

ROSSOLINE, le retenant.

Ah! monsieur, quand il s'agit de mon amour, des intérêts de votre pupille, à quoi vous arrêtez-vous?

VALISANNE.

Je ne m'arrête pas, je pars.

ROSSOLINE.

De grâce un mot.

VALISANNE.

Je ne le puis.

ROSSOLINE.

Ah! je le vois, tous les cœurs sont insensibles. (*Elle se jette dans un fauteuil.*) La nuit de la mort m'environne.

VALISANNE.

Elle se trouve mal! Madame....

ROSSOLINE, d'une voix défaillante.

Mon cher Omnes.... mon cher Chactas....

VALISANNE.

Madame....

ROSSOLINE, se relevant avec fureur.

Le monstre! il ressemble au palmier de la mort.... Je crois le voir; oui, c'est lui. Ah! traître! (*Elle poursuit Valisanne qui se sauve.*)

VALISANNE.

Calmez-vous, madame, je suis prêt à vous entendre.

ROSSOLINE.

Écoutez-moi. Nous touchions à cette époque où la nature, en perdant sa chaleur, conserve encore toute sa force, où la chaleur finit sans que le froid ait commencé.

VERMENT.

Dans l'automne.

ROSSOLINE.

Oui, monsieur, dans l'automne; il n'était plus jour, mais il n'était pas encore nuit.

VERMENT.

C'était le soir.

ROSSOLINE.

Vous l'avez dit, c'était le soir. J'étais rêveuse; car la première qualité d'une femme sensible et romantique c'est d'avoir une imagination rêveuse.

VALISANNE.

Au fait, madame.

ROSSQLINE.

Permettez, l'amour ne brille que par les détails; mais j'arrive au dénoûment. Nous habitions la campagne; M. d'Omnes était de notre société; je m'étais égarée dans une allée solitaire, et je venais de lire Atala... Omnes vint à moi; mais je ne le reconnus point. Créé, refait tout entier par mon imagination, il me parut superbe... Sa perruque disparut, ses rides s'effacèrent, je le pris pour un habitant de l'île aux plumes rouges; enfin je lui demandai d'un ton solennel comment il se nommait?.... Il me répondit d'un ton prophétique : Je me nomme Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, de la tribu de Natché. (*Elle éternue*).

VALISANNE.

Dieu vous bénisse! Rien de plus intéressant que votre amour ; rien de plus coupable que votre amant ; mais je l'attends, il pourrait vous surprendre, et vous devez vous préparer à le recevoir. Donnez-vous la peine de passer dans ce cabinet.

ROSSOLINE.

Je vous suis, monsieur ; unissons notre douleur et notre vengeance.

AIR de Nina : Quand le bien aimé reviendra.

Quand le plus cher des séducteurs
Viendra trahir la foi jurée,
Sans remords verra-t-il les pleurs
D'une amante désespérée ?

Mais je l'entends, je crois..... Le bruit de ses pas charme mon cœur, comme l'agitation du feuillage charme l'été, ou tel qu'un jeune faon....

Paix... il appelle ?... Hélas !... hélas !
Mon cher Omnes !... mon cher Chactas !

(*Elle entre dans le cabinet*).

VALISANNE.

A la fin m'en voilà débarrassé, et je me sauve.

SCÈNE VII.

VALISANNE, VERMENT, sous le costume de d'Omnes.

D'OMNES, l'arrêtant.

Monsieur de Valisanne, c'est vous; c'est moi, M. d'Omnes.

VALISANNE.

Je ne vous attendais que demain.

D'OMNES.

Blâmeriez-vous mon impatience, et peut-on ne pas en avoir quand on court après le bonheur de vous appartenir. Vous savez que je possède le goût de tous les arts; mais, avant d'en faire usage, je voudrais connaître les dispositions de votre adorable pupille. Dois-je l'attaquer en déclamant, en chantant, en peignant, en dansant? De grâce instruisez-moi, afin que nos cœurs s'entendent, et que l'art fasse naître en nous une sympathie naturelle, et cet instinct des cœurs qui réunit les âmes.

VALISANNE.

Je ne comprends pas trop ce que vous me faites l'honneur de me dire.

D'OMNES, à part.

Ni moi non plus.

Air : La plus belle promenade.

Vous savez que sur ma tête
S'élève plus d'un laurier,
Agriculteur et poëte,
Astronome et chansonnier.
Jà sur la double colline
Mon luth a rendu des sons,
Je déclame, je dessine,
Je danse et fais des chansons.

VALISANNE.

Monsieur vous avez bien des talens.

D'OMNES.

Talens, n'est pas le mot. Je n'en possède aucun ; mais je les cultive tous. Je suis amateur.

VALISANNE, à part.

Ce mot me fait trembler.

D'OMNES.

Permettez-moi de vous offrir quelques-uns de mes ouvrages. Voici un petit tableau où je me suis peint moi-même.

VALISANNE, à part.

Quelle croûte !

D'OMNES.

Une lyre d'une main, un crayon de l'autre, je m'adresse aux neuf muses :

Air : Caché sous les habits d'un esclave africain.

Ce tableau varié doit charmer vos regards ;
J'y rends, en amateur, hommage à tous les arts.
J'adore Polymnie,
A l'aimable Thalie
J'adresse un madrigal :
De ce petit génie
Dont j'ai fait la copie,
Je suis l'original.

Remarquez comme la lumière que je fais tomber sur le Parnasse est pâle, je dirai même obscure ; le ciel de la littérature est couvert de nuages. C'est une petite épigramme d'amateur contre les auteurs modernes. Comment trouvez-vous tout cela ?

VALISANNE.

Cela n'est pas très-mal. Mais il eût été plus adroit peut-être de représenter sous la forme d'un petit génie une autre personne que vous même.

D'OMNES.

Monsieur, le meilleur moyen de se faire considérer par les autres, c'est de se considérer soi-même. Voilà ce que m'ont appris par leurs exemples la plupart

des artistes et même des amateurs de nos jours, et je tiens à paraître sous la forme d'un petit génie. Mais laissons mes dessins, je vais vous communiquer le plan d'une tragédie romantique.

VALISANNE, à part.

Miséricorde!

D'OMNES.

Celle-ci est d'un genre tout-à-fait nouveau. L'action dure trois ans, la scène se passe dans les quatre parties du monde. On y verra des moines, des mauvais sujets, des princes, des niais, des tyrans et des fossoyeurs.

VALISANNE.

Vous oubliez les règles d'Aristote.

D'OMNES.

Air : Trouverez-vous un parlement?

Aristote est un radoteur,
Horace n'est qu'un petit-maître;
Boileau n'est qu'un froid rimailleur,
Monsieur Scheigel, voilà mon maître.
Grimm, le lord Biron et Scheigel,
Ont seuls connu le vrai tragique,
Pour être un poëte immortel,
Je suis poëte romantique.

VALISANNE.

Romantique! Qu'est-ce que cela signifie?

D'OMNES.

Ah! monsieur, c'est une expression nouvelle et sublime; elle nous vient d'Allemagne, elle dépeint cette partie de la tragédie dans laquelle les peuples du Nord ont excellé. Cet art de mettre en contraste le langage des porte-faix avec celui des princes, les cris des fossoyeurs avec les menaces des tyrans. Nos auteurs français n'ont jamais connu le genre romantique; aussi, en fait de tragédie, M. Scheigel, lord Biron et lady Morgan prétendent que Corneille, Racine et Voltaire n'y entendaient pas grand'chose.

VALISANNE.

Quel blasphème!

Air : Un moment décide la gloire.

Du beau siècle auguste merveille,
O vous, que couronne le temps!
Divin Racine, grand Corneille,
Pardonnez ces cris insultans.
Malgré les critiques sauvages
Des déserteurs de vos autels,
Vous aurez toujours nos hommages,
Et vos écrits sont immortels.

D'OMNES.

Vous vous fâchez?

VALISANNE, à part.

J'ai tort, amusons-nous de cet original. (*Haut.*) Revenons à votre tragédie.

D'OMNES.

Pour obtenir une couleur historique et locale, c'est dans l'histoire de France que j'ai puisé mon sujet.

VALISANNE.

Quelle époque avez-vous choisie?

D'OMNES.

Une époque très-reculée, et qui se perd dans la nuit des temps. Pépin-le-Bref, Charles-le-Simple, ne sont point mes héros; mes vers datent de plus loin.

VALISANNE.

Auriez-vous mis en scène Dagobert?

D'OMNES.

Non.

VALISANNE.

Mérovée?

D'OMNES.

Mon héros est moins jeune.

VALISANNE.

J'entends, vous avez choisi le premier roi de France, Pharamond?

D'OMNES.

C'est son papa que j'ai mis en scène. L'histoire n'en

dit pas grand'chose, et cela met un poëte plus à son aise. Ma tragédie a pour titre : *le papa Pharamond*, ou *la naissance des Gaules*. C'est ainsi que je débute (*il déclame ridiculement*) :

Des brouillards de la Seine aux brouillards de l'Arno,
Les valeureux Gaulois s'élancent sur le Pô.

Remarquez, monsieur, cette richesse géographique, trois fleuves dans deux vers, la Seine, l'Arno et le Pô. Écoutez :

Les arcs, les javelots, brillent sur leurs épaules ;
Tout montre le pouvoir de l'empereur des Gaules !. .

Comme ces deux rimes sont frappantes. Épaules et Gaules !... Attention aux vers suivans :

Il enchaîne à son char Charles Théodoric,
Enchaîne Childebrand, enchaîne Chilpéric.

Sentez-vous tous ces chats... ? c'est fait exprès ; c'est de la poésie imitative, romantique.

VALISANNE.

C'en est assez, monsieur, je crains de vous fatiguer.

D'OMNES.

Passons à mes vaudevilles ; chacun de mes couplets contient un calembour.

VALISANNE.

Prenez garde, monsieur, la mode en est passée.

D'OMNES.

Tant pis. Les gens d'esprit en rient de pitié, les sots en rient de plaisir, et tout le monde s'en amuse. Permettez-moi de vous donner au moins les titres des nouveaux ouvrages que je vais publier. (*Il tire divers manuscrits de sa poche.*)

Dissertation sur les bateaux à vapeur, et sur les femmes, *idem.*

Poésie légère sur le plomb.

VALISANNE.

Ah! monsieur, faites-moi grâce... Je pense que vous m'avez donné maintenant une idée de tous vos petits talens?

D'OMNES.

Non, monsieur, j'ai encore beaucoup de choses à vous montrer.

VALISANNE.

Allons, il est écrit que je ne pourrai chasser.

D'OMNES.

Chasser!... Je m'en vais vous l'apprendre; j'ai, dans ce genre, un joli petit talent d'amateur. (*Il danse et chante.*)

A la Monaco, l'on chasse et l'on déchasse.

Allons, monsieur, figurez avec moi. (*Il veut faire danser Valisanne.*)

VALISANNE.

Je n'aime pas la danse.

D'OMNES.

Une walse seulement. (*Il fait danser Valisanne malgré lui.*)

VALISANNE.

Ouf, je suis essoufflé; monsieur, de grâce, c'est assez parler de vos talens d'amateur. Occupons-nous de vos affaires.

D'OMNES.

Oui, daignez me présenter à votre adorable pupille. Où est-elle?

VALISANNE, à part.

Amusons-nous. (*Haut.*) Vous désirez voir ma pupille? elle est dans ce cabinet.

D'OMNES.

Je vais lui chanter un duo d'opéra. J'ai encore un joli talent d'amateur dans ce genre.

Duo du Sylvain: Avec ton cœur, s'il est fidèle.

Paraissez donc, mademoiselle;
Et vos beaux yeux vont m'enivrer.

(Il imite un accompagnement de violoncelle.)

VALISANNE.

Elle va vous répondre.

D'OMNES.

Quelle sympathie! Silence.

ROSSOLINE, dans le cabinet.

Mon cœur t'attend.

D'OMNES.

Le mien t'appelle.

(Il imite un accompagnement de violon.)

Qu'amour a bien su m'inspirer!
Oui, c'est pour t'adorer
Que je veux respirer.

SCÈNE VIII.

VALISANNE, D'OMNES, ROSSOLINE, sortant du cabinet.

D'OMNES.

Que vois-je! la veuve Rossoline!

ROSSOLINE.

Le parjure d'Omnes!

Air de l'Opéra comique.

Te voilà donc, cœur déloyal!

D'OMNES.

Apaisez-vous, mademoiselle.

ROSSOLINE, lui donnant des coups d'éventail.

Non, mon bras te sera fatal.

D'OMNES, se sauvant.

Sauvez-moi d'un démon femelle.

ROSSOLINE, le poursuivant.

Ingrat, trompeur, vil séducteur !

D'OMNES.

Dieu, quel démon ! gare ma nuque.

(*Rossoline court après d'Omnes, et lui arrache sa perruque ; d'Omnes se sauve.*)

ROSSOLINE.

Si je n'ai pu garder son cœur,
J'emporte sa perruque.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

VALISANNE.

Quel fou ! quelle folle ! je ne sais où j'en suis ; cet amateur m'a tellement fatigué la tête de sa tragédie, de ses calembours et de son genre romantique, qu'il me ferait même détester les arts que j'estime le plus.

Air : Si vous rencontrez un amant.

Qui veut paraître universel,
Ne montre qu'un mince génie ;
On n'a point de talent réel

Quand de tout on a la manie.
Les sots, pour paraître brillans,
Sont à la fois lourds et crédules;
Qui veut avoir tous les talens
Se donne tous les ridicules.

Mais, puisque m'en voilà débarrassé, allons à la chasse.

SCÈNE X.

VALISANNE, VERMENT, sous le nom de Souplet.

SOUPLET, faisant de profondes révérences.

Monsieur de Valisanne, j'ai bien l'honneur de vous présenter très-humblement mes très-humbles hommages.

VALISANNE.

Qui êtes-vous, monsieur?

SOUPLET.

Je me nomme Girouette Souplet; c'est moi qui suis destiné à devenir le mari de votre adorable pupille. Cette affaire a été proposée par M. de Dumon, homme en place, et qui veut bien m'honorer de sa puissante bienveillance.

VALISANNE.

Je suis bien aise de vous voir, monsieur; quels sont vos projets, en ce moment? êtes-vous placé?

SOUPLET.

Monsieur, depuis vingt ans je n'ai jamais manqué de places. Tour à tour j'ai été employé dans mille administrations différentes, et j'ai toujours eu le soin de retirer de mes chefs les certificats les plus honorables : j'en ai une malle toute remplie.

VALISANNE.

Bonne précaution.

SOUPLET.

J'ai pour principe de ne jamais me brouiller avec mes chefs ; et, à moins d'un déluge général, il me restera toujours de puissans protecteurs.

VALISANNE.

Vous êtes bien heureux, M. Souplet ; et comment avez-vous fait pour vous maintenir ainsi ?

SOUPLET.

J'ai pour principe de ne jamais contrarier ceux qui ont le pouvoir en main ; je suis toujours de l'avis du gouvernement, et je ne m'en trouve pas mal : je vais vous donner une idée de toutes les places que j'ai occupées depuis vingt ans.

AIR de la marche du roi de Prusse.

L'an quatre, en germinal,
Je fus municipal ;

En floréal,
Directeur d'hôpital.
Puis l'an suivant, en prairéal,
Je fus adjudant général;
Mais dans un combat trop fatal,
Attaqué par un caporal,
Je reçus le coup le plus brutal
Sur mon os occipital.
Dans mon pays natal,
J'établis un journal
Impartial,
Et surtout jovial.
Je fus par ce canal
Greffier d'un tribunal;
Ensuite un amiral,
Ami loyal,
Me plaça dans un arsenal.
D'après mon goût pour le naval,
Je m'embarquai sur l'*Annibal*;
Par un coup devenu bancal,
Je fus consul en Portugal.
Mais le blocus continental
Fut cause qu'on me reçut mal;
Je m'échappai du bacchanal,
Et placé dans l'impôt fiscal,
J'obtins le brevet original
De receveur à cheval.

SCÈNE XI.

VALISANNE, VERMENT, sous le nom de Souplet, SOPHIE, sous le nom de mademoiselle Dubocage.

MADEMOISELLE DUBOCAGE, en grasseyant avec l'accent provençal.

Mon cher M. de Valisanne, que je suis aise de vous revoir; permettez que je vous embrasse.

(Elle l'embrasse.)

VALISANNE.

Madame...

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Vous ne me remettez pas!

VALISANNE.

Votre figure ne m'est pas tout-à-fait inconnue.

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Vous la connaissez depuis long-temps, ma figure.

VALISANNE.

Qui êtes-vous donc, madame?

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Je suis Mariette Dubocage, la faiseuse de modes qui demeurait à la place de l'Intendance; j'avais

l'honneur de coiffer toutes ces dames, et la vôtre particulièrement; c'était une fort zolie femme, un peu svelte; mais, quand elle sortait de mes mains, il n'y paraissait pas.

VALISANNE.

Puis-je savoir le motif de votre visite?

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Il est tout simple. J'ai fait une fortune considérable; je viens d'acheter une sarmante campagne auprès de la vôtre, et en qualité de voisine, je viens vous prier de me présenter à votre société.

VALISANNE.

Je ne me rappelle pas....

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Il est fort étonnant, monsieur de Valisanne, que vous n'ayez pas entendu parler de moi; j'ai fait tant de bruit dans le monde, que je devais me flatter d'être encore présente à votre souvenir.

VALISANNE.

Depuis long-temps j'habite la campagne.

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

J'ai beaucoup voyagé; j'ai été en Italie, en Illyrie, en Hongrie, en Allemagne, en Espagne, en Pologne, en Catalogne. Je me suis mariée deux fois; en pre-

mières noces, j'ai épousé le baron Benoît; en secondes noces, le comte Michel; de sorte que je suis à la fois, la baronne Benoît et la comtesse Michel.

SOUPLET, passant vivement auprès de mademoiselle Dubocage.

Permettez-moi d'offrir mes très-humbles hommages à la comtesse Michel.

VALISANNE.

Doucement.

SOUPLET.

Mes respectueux devoirs à la baronne Benoît.

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

J'ai trois chefs de divisions à mes ordres, deux directeurs généraux à ma disposition; aussi j'ai placé tous mes amis; mes voyages, ma fortune, mon séjour à Paris, tout m'a mis à même d'être utile à tout le monde, et je vous offre mes services.

SOUPLET.

Je les accepte, madame, et je me dévoue tout entier à votre aimable personne.

VALISANNE.

Comment, monsieur Souplet...

SOUPLET.

J'ai pour principe de ne jamais refuser la protection d'une jolie femme.

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Je vous accorde la mienne, et je vous promets de vous faire obtenir tout ce que vous demanderez. Écoutez, comme je m'y prends, et ne soyez pas surpris si je réussis à tout.

AIR de la Trénitz.

Si dans Paris
Mon zèle a quelque prix,
Par mes talens
Si je charme en tout temps
Les grands,
C'est qu'habile à saisir
Les moyens de servir,
Je suis prompte à courir
Et ne néglige pas
Mes pas.
Auprès d'un homme en place,
Non, rien ne m'embarrasse;
Je l'aborde avec grâce,
Et je lui fais la cour;
Un mot doux ou sévère
M'apprend son caractère;
J'emprunte pour lui plaire
Mille tons tour-à-tour.
Je sais avec art
Par un regard

Flatter madame,
Tandis qu'à l'époux
Mon œil promet un rendez-vous.
J'use des caquets
Et des valets
Et de leurs femmes;
Je fais plus encor
A leurs yeux je fais briller l'or.
Par ce moyen,
Je réussis si bien,
Que chacun à son tour
Me fait en ce séjour
La cour.
Plus d'un homme important,
Homme à grand sentiment,
Faisant maint compliment
Trouve mon ton, vraiment
Charmant.
Grâce à mes gentillesses,
Les comtes, les comtesses,
Les marquis, les duchesses
Me reçoivent fort bien;
Je vante leur naissance,
Leurs grands airs, leur prudence,
A mon intelligence
On ne refuse rien.
J'ai fait inspecteur
Et contrôleur
Mes deux beaux-pères;
Mes petits-neveux
Ont un grand emploi dans les jeux:
Mes quatre cousins,
Sans être fins,

Sont commissaires,
Et j'ai vingt amis
Placés dans les droits réunis.
Si dans Paris, etc....

SOUPLET.

Que de vertus, que de talens! ah! monsieur de Valisanne, si votre pupille avait ce beau caractère...

VALISANNE.

Qu'entends-je!

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

Vous approuvez ma conduite?

SOUPLET.

Je l'admire! j'ai pour principe de ne jamais blâmer ceux qui réussissent.

MADEMOISELLE DUBOCAGE.

En ce cas, monsieur, j'obtiendrai souvent votre suffrage, car je réussis à tout.

SOUPLET.

Quelle femme! ah! madame, quel sentiment vous faites naître dans mon âme!

VALISANNE.

Comment, M. Souplet, vous oubliez vos engagemens?

SOUPLET.

Oui, monsieur, j'ai pour principe de tout oublier quand il s'agit d'obtenir une place.

VALISANNE.

Mais, M. Souplet, ce ne sont pas là des principes.

SOUPLET.

Si fait, monsieur, si fait; dans ce siècle, les gens les plus adroits sont aussi les hommes les plus honnêtes.

VALISANNE.

Air : Si Dorilas médit des femmes.

Les hommes à double visage
Sont méprisés dans tous les rangs;
Toujours ils portent leur hommage
Et leur bassesse auprès des grands.
Avilis par leur flatterie,
Toujours dispos à recevoir,
Ils n'ont jamais eu de patrie,
Et leur idole est le pouvoir.

SOUPLET.

Vous vous fâchez?

VALISANNE.

Oui, monsieur, je me fâche, et je vous déclare que vous n'épouserez pas ma pupille.

SOUPLET.

Ah ! je vois ce que c'est, vous donnez la préférence à M. d'Omnes, à M. Benjamin.

VALISANNE, en colère.

L'amateur d'Omnes, l'imbécile Benjamin, et vous, M. Souplet, vous n'épouserez jamais ma pupille, et vous n'ètes enfin que trois caricatures.

SOUPLET.

Trois caricatures, quel triomphe, quel bonheur ! (*Il va au fond du théâtre donner un signal ; on tire deux coups de fusil.*)

VALISANNE.

Qu'est-ce cela signifie ?

SCÈNE XII et dernière.

LES MÊMES, VERMENT.

VERMENT.

Que votre chasse n'est plus interrompue.

SOPHIE, se faisant reconnaître.

Et que nous consentons à votre bonheur, puisque vous ne vous opposez plus au nôtre.

VALISANNE.

Comment, vous m'avez joué ?

VERMENT.

J'ai peut-être un peu chargé les ridicules de mes rivaux; mais cette lettre vous prouvera que je n'étais que la copie de ces originaux.

VALISANNE.

Il suffit ; je consens à votre hymen.

SOPHIE.

J'avais donc raison de vous le dire, mon cher tuteur, l'homme propose et la femme dispose.

FIN DE L'HOMME PROPOSE, ET LA FEMME DISPOSE.

ON NE CONNAIT PAS TOUT CE QU'ON DÉSIRE,

OU

L'ULTRA HONNÊTE HOMME;

PROVERBE DRAMATIQUE.

PERSONNAGES.

Le comte D'ERFEUIL.

Le marquis de GENSON.

VICTORINE, fille du marquis de Genson.

Le baron D'ALBIKRAC.

Le chanoine VAUTRIN.

L'abbé COLIFICHET.

LUBIN.

La chanoinesse de GROSSE-PIERRE.

La comtesse de MIGNARD.

FANCHETTE.

(Le baron d'Albikrac, le chanoine Vautrin, l'abbé Colifichet, Lubin, la chanoinesse de Grosse-Pierre, la comtesse de Mignard, Fanchette :) Ces rôles sont joués par des comédiens de province.

La scène est dans le château du marquis de Genson.

NOTICE

SUR

ON NE CONNAIT PAS TOUT CE QU'ON DÉSIRE.

Le comte d'Erfeuil est un homme de quarante-cinq à cinquante ans; son costume est celui que portent à la campagne les gens riches de notre époque; son ton, ses manières sont d'un homme de qualité un peu fier, mais sans exagération. Cela est nécessaire pour préparer le dénoûment.

Le marquis, qui fait une épreuve sur le comte, doit indiquer par les premiers mots de son rôle que tout ce qu'il dit est joué, et ce n'est qu'à l'avant-dernière scène qu'il redevient lui-même, après ces mots : *ainsi vous voilà libéral*. Il doit, en embrassant le comte, exprimer une joie très-vive, et dans tout son rôle exciter les comédiens à appuyer sur leur ridicule.

Le chanoine aura le costume de l'abbé de Latteignant.

Colifichet, celui de l'abbé de la comédie du Cercle.

Le baron prendra le costume de M. de Vieux-Bois de la Fausse Agnès.

La comtesse celui des grandes coquettes de comédie.

La chanoinesse en robe blanche; un ruban violet doit porter sa croix.

Comme ces cinq personnages sont joués par des comédiens de province, ils peuvent être un peu chargés, ainsi que les rôles de Fanchette et de Lubin.

ON NE CONNAIT PAS TOUT CE QU'ON DÉSIRE,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'ERMEUIL, LE MARQUIS DE GENSON.

LE MARQUIS.

Enfin, mon cher comte, vos vœux sont accomplis; l'ancien régime va reparaître tout entier, la charte est annulée, et nous vivrons désormais sous une monarchie absolue.

LE COMTE.

Mes dernières lettres de Paris, sous la date du 20 décembre 1818, me donnaient cette espérance; mais j'avoue que je ne comptais pas la voir sitôt réalisée.

LE MARQUIS.

Une fièvre brûlante vous a retenu dans votre ap-

partement; ce mal a duré plus d'un mois, et il n'aurait pas été prudent de vous informer de la crise politique où nous nous trouvions.

LE COMTE.

Mais mon fils ne m'en a rien dit.

LE MARQUIS.

Occupé des préparatifs de son hymen avec Victorine, et retenu à Paris pour offrir à ma fille les présens d'usage, votre fils a su le premier cette grande révolution; mais je l'avais invité à ne pas vous en parler. Ne vous étonnez donc pas de l'apprendre aujourd'hui, et félicitez-vous. Vous obtenez enfin tout ce que vous désiriez.

LE COMTE.

On ne connaît pas tout ce qu'on désire, m'avez-vous dit souvent.

LE MARQUIS.

Ce proverbe est assez juste, et j'ai vu bien des gens reculer devant leurs souhaits lorsqu'ils les voyaient accomplis.

LE COMTE.

Pour moi je n'ai jamais désiré que le bonheur de la France.

LE MARQUIS.

Les prérogatives de l'ancienne noblesse.

LE COMTE.

Je les crois utiles.

LE MARQUIS.

L'ascendant du haut clergé.

LE COMTE.

Il est nécessaire.

LE MARQUIS

La dîme.

LE COMTE.

C'est un tribut que nos ancêtres nous ont appris à payer.

LE MARQUIS.

Les droits féodaux.

LE COMTE.

Nous les tenions de nos pères.

LE MARQUIS.

Les lettres de cachet.

LE COMTE.

Il faut en user avec modération.

LE MARQUIS.

Avec modération, dites-vous. Non monsieur le comte, il faut intimider les rebelles : *Si veut le roi, si veut la loi.*

LE COMTE.

Sans doute; mais il ne faut persécuter personne.

LE MARQUIS.

Puisque vous avez désiré l'ancien régime, vous devez l'accepter avec toutes ses conséquences.

LE COMTE.

Mais vous, mon cher marquis, vous ne désiriez point ce qui vient d'arriver, et vos opinions un peu libérales...

LE MARQUIS.

J'avais pensé que la France pouvait être heureuse en se conformant à la charte; qu'il n'était pas mal d'avoir un pacte écrit, où les devoirs et les droits de chacun étaient réglés avec sagesse; que des mœurs nouvelles nécessitaient de nouvelles lois. Tous deux nous voulions le bonheur de la France; mais, pour atteindre ce but, nous avions choisi des routes différentes.

LE COMTE.

Malgré l'opposition de nos vœux, je vous ai toujours rendu justice.

LE MARQUIS.

Moi de même, mon cher comte.

LE COMTE.

Sans doute. Vous m'appeliez l'ultra honnête homme.

LE MARQUIS.

Vous m'appeliez aussi le libéral estimable.

LE COMTE.

Que pensez-vous de tout ceci ?

LE MARQUIS.

Je suis décidé à accepter l'ancien régime, puisque les roturiers n'ont pas su défendre mon système, je dois l'abandonner, moi qui suis noble, (*en appuyant*) très-noble, vous le savez.

LE COMTE.

A tout seigneur tout honneur.

LE MARQUIS.

Mon aïeul était gouverneur de la province.

LE COMTE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

Ma terre est un fief... les habitans de dix lieues à la ronde en dépendent.

LE COMTE.

Ils seront heureux de vivre sous un aussi bon seigneur.

LE MARQUIS.

Les droits de pêche et de chasse m'appartiennent exclusivement; et en ma qualité de haut justicier, de seigneur tenancier, je puis traduire à mon tribunal et condamner aux fers le premier délinquant.

LE COMTE.

Vous n'userez pas avec rigueur d'un pareil droit.

LE MARQUIS.

Nous verrons. (*En souriant.*) Je ne serai pas cruel... mais je tiens à mes droits. Ceux de cuissage et de vasselage sont rétablis. Le premier banc de l'église est à moi, le pasteur me doit l'encens et le pain béni.... enfin je veux que tous mes vassaux se tiennent à une distance respectueuse... Vous-même, mon cher comte, vous êtes mon vassal, vous me devez hommage-lige.

LE COMTE.

On vous le rendra. (*A part.*) Comme il est changé ce marquis libéral.

LE MARQUIS, à part.

Mon petit orgueil le surprend un peu. (*Haut.*) A

propos, mon cher comte, je reçois du monde aujourd'hui. Voici la liste des personnes que j'attends.

LE COMTE, lisant.

Le baron d'Albikrac, la comtesse de Mignard, le chanoine Vautrin, la chanoinesse de Grossepierre, l'abbé Colifichet.

LE MARQUIS.

Ces messieurs et ces dames ne tarderont pas à se rendre ici. Ils tiennent fort au cérémonial, et vous m'aiderez à les bien recevoir.

LE COMTE.

Volontiers... (*On entend sonner le cor.*) Quel bruit?

LE MARQUIS.

C'est sans doute le baron d'Albikrac; c'est ainsi qu'il se fait toujours annoncer. (*A part.*) Non, c'est ma fille; le comte ne la reconnaît pas.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE COMTE, VICTORINE, vêtue à l'antique, coiffée en boucles, avec une robe à panier.

VICTORINE.

Monsieur le marquis, vos vassaux ont déposé dans les cours de votre château les premiers fruits de leurs moissons.

LE MARQUIS.

C'est bien.

VICTORINE.

Ils demandent la liberté du jeune Lubin, qui a blessé par mégarde un de vos pigeons.

LE MARQUIS.

Je ne puis l'accorder.

LE COMTE.

Je ne m'attendais pas à ce refus.

VICTORINE.

Monsieur le bailli conduira bientôt dans votre pavillon, la jeune Colette, fiancée depuis hier. Elle vient se soumettre aujourd'hui au droit du seigneur.

LE MARQUIS

J'userai de ce droit...

LE COMTE.

Vous en userez !

VICTORINE.

Monsieur le comte en serait-il surpris?.... Je me rappelle qu'il soutenait autrefois que ce droit était utile...

LE COMTE, embarrassé.

Madame....

LE MARQUIS.

Ces coutumes, considérées sous des rapports politiques, entretenaient, disiez-vous, le respect que les gens des villages doivent aux maîtres des châteaux.

VICTORINE.

Vous l'avez dit.

LE COMTE.

Mais, madame....

LE MARQUIS.

Vous ne reconnaissez pas Victorine?...

LE COMTE.

C'est mademoiselle votre fille.... Eh! comment la reconnaître sous ce costume gothique.

VICTORINE.

Qu'appelez-vous gothique, monsieur le comte? ce costume est du dernier goût; il est fort à la mode, et les petites maîtresses de Paris ne s'habillent pas autrement. Cela me va bien, je crois, regardez. Toutes les jeunes personnes s'habillent ainsi.

LE COMTE, à part.

Elles sont donc bien ridicules.

VICTORINE.

Les pretintailles, les vertugadins, les mouches et les robes à panier sont le costume de rigueur; on n'est plus reçu dans le grand monde sans cela.

LE COMTE.

Vraiment.

VICTORINE.

La mode est bien changée depuis un mois. La coiffure en aile de pigeon a vieilli; les courtisans sont coiffés en *chiens couchans*; les gens de lettres en *hérisson*, accompagné de *longs sentimens;* et j'ai vu une jolie brune habillée d'une *polonaise puce*, dont le *parfait contentement* était couleur de *soupirs étouffés*, et chaussée d'un petit soulier rose avec le *venez-y-voir* vert pomme.

LE COMTE, à part.

Quelle folie!

VICTORINE.

On agit, on pense, on s'habille comme autrefois. Au théâtre, Talma déclame avec un habit à bouffantes, et Paul danse avec un corset et une robe à panier... On n'exécute plus que des chaconnes, comme cela.... voyez.... (*On entend encore sonner le cor.*) C'est le baron d'Albikrac.

SCÈNE III.

LE COMTE, LE MARQUIS, VICTORINE, LE BARON D'ALBIKRAC.

LE BARON, avec emphase.

Déjà trois fois le cor a sonné dans la plaine,
Et près de monseigneur mon devoir me ramène.

LE COMTE, à part.

Quel original !

LE BARON.

(Ces vers doivent être débités avec le ton de quelqu'un qui les improvise.)

Quand je vois ces châteaux, ces antiques donjons
D'où s'échappe en volant un essaim... de pigeons,
Je me crois transporté dans les temps héroïques,
Où les moindres vilains n'étaient point... pacifiques.
On faisait résonner le cor et le béfroi,
L'homme d'armes suivait Montluc et Godefroi,

Et pouvait, surmontant la guerre et la tempeste,
Gagner la Terre-Sainte, ou bien gagner la peste.

Ce qui veut dire, monsieur le marquis, que vous avez un château magnifique...

Et dont l'aspect original
Me paraît à la fois gothique et féodal.

LE MARQUIS.

Je suis charmé que le château que je tiens de mes aïeux plaise à monsieur le baron d'Albikrac.

LE BARON.

J'ai aussi un château... moi.... Mais je ne le tiens pas de mes père et mère ; il me vient d'une tante. C'est la branche cadette des d'Albikrac qui l'a fait passer dans notre famille. Au reste :

Mon château n'offre point ces nobles fruits des arts,
Qui, des vilains surpris, étonnent les regards ;
Mais deux fossés profonds en défendent l'entrée,
On voit que la grand-porte autrefois fut dorée.
On y découvre encor des restes de canaux,
L'arquebuse a jadis tiré sur ces créneaux ;
Et l'on voit... sur les toits... deux petites tourelles,
Où les chauves-souris se disputent entr'elles.

Ce qui veut dire, monsieur le marquis, que mon château ne vaut pas autant d'écus que le vôtre ; mais qu'il rapporte au moins autant d'honneur.... Car je puis ajouter :

Qu'un d'Albikrac Albert,
L'a fait bâtir du temps du bon roi Dagobert.

Ce qui veut dire que les meubles en sont vermoulus, que les tapisseries tombent en lambeaux; mais si l'on n'y rencontre point ce qu'on trouve toujours dans la maison de campagne d'un vilain, on peut se vanter du moins d'avoir habité dans le château d'une bonne maison. La terre est peu de chose.

Mais j'ai de vieilles fleurs une masse étonnante,
Le parterre à mes yeux est la chose importante.

LE COMTE, à part.

Un comédien ne dirait pas mieux.

LE BARON.

Mais quelqu'un parle! hein?
Quel est ce monsieur là? est-il noble ou vilain?

LE MARQUIS.

C'est un comte.

LE BARON.

C'est un comte!... (*Il lui donne la main.*) Bonjour. (*Au marquis.*) C'est un des nôtres... sans doute...

LE MARQUIS.

C'était un ultra...

LE BARON.

Mon cher ultra, monsieur.... que je vous embrasse... Vous voyez en moi un des hommes les plus marquans de ce parti. C'est moi qui ai soutenu :

Que la philosophie a causé nos malheurs,
Qu'elle a semé partout de funestes erreurs;
Qu'il faut se garantir de cette peste... immonde,
Et qu'enfin l'éteignoir est le sceptre du monde.

Ce qui veut dire que le peuple ne doit savoir ni lire, ni écrire; et que nous ne devons protéger que ceux qui travaillent et qui se battent... pour nous.

LE COMTE, à part.

Quelle extravagance!...

LE BARON.

Mais j'ai prouvé bien plus, j'ai prouvé que Voltaire,
Du perfide Marat était le secrétaire.

LE COMTE, à part.

Cet homme est fou...

LE BARON.

Et pour faire valoir ces maximes chéries,
Je travaille à présent à des catégories.

LE MARQUIS.

Baron, laissons cela..... Occupons-nous de ces dames.

VICTORINE.

Où donc est la compagnie?

LE BARON.

Elle est dans le jardin... Mais madame la chanoi-

nesse ne peut se présenter chez vous.... sans le cérémonial d'usage.

LE MARQUIS.

Nous sommes à la campagne.

LE BARON.

Qu'importe.

VICTORINE.

Que faut-il faire?

LE BARON.

Il faut qu'un page de monseigneur aille au-devant d'elle, et qu'un laquais porte la queue de sa robe.

LE MARQUIS.

Mais je n'ai pas de pages...

LE BARON.

Allez donc la recevoir vous-même.

LE MARQUIS.

Volontiers. (*Il va au fond du théâtre qui s'ouvre; on voit la chanoinesse de Grossepierre, qui reste sous la porte. Les autres personnages sont derrière elle.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE BARON, VICTORINE, LA CHANOINESSE, LA COMTESSE DE MIGNARD, L'ABBÉ COLIFICHET.

LA CHANOINESSE.

Marquis, donnez-moi la main gauche, et faites porter ma queue par un de vos gens. (*Le comte la conduit dans le salon.*) A moi le premier fauteuil.

LA COMTESSE.

A moi le second.

LE BARON.

A moi le troisième. (*Les personnages s'asseyent ensuite.*)

LA CHANOINESSE.

Je rends grâce à la divine providence qui a permis que je me retrouve encore à la tête de mon couvent, et près du château de monsieur le marquis. (*Elle tousse.*)

LE MARQUIS.

Je m'en félicite.

LA CHANOINESSE.

C'est une bénédiction du ciel. (*Elle tousse.*)

LE BARON.

Des dames de Sion l'antique chanoinesse,
Du couvent Saint-Sauveur devient encor l'abbesse ;
Et d'obscurs tisserands verront avec honneur,
Bâtir sur leur terrain la maison du Seigneur.

Ce qui veut dire qu'on a démoli une filature de coton pour bâtir le couvent de madame la chanoinesse.

LE COMTE.

Et vous trouvez cela bien ?

L'ABBÉ COLIFICHET, fredonnant.

Je n'en crois rien, je n'en crois rien.

LA COMTESSE, riant.

Qu'il est drôle, l'abbé Colifichet, comme il est gai (*elle rit*), comme il est gai, hé, hé, hé...

L'ABBÉ.

Mille grâces.

LA COMTESSE.

Comme il est gentil, hi, hì, hi ! il chante sans cesse.

L'ABBÉ.

Je chante sans cesse, et vous riez toujours... (*Il fredonne le rondeau du Délire.*)

Riez toujours, changez d'amours,
Voilà le bien suprême.

(*La chanoinesse tousse, la comtesse rit, l'abbé chante, le baron marmotte des vers.*)

LE COMTE.

Mais permettez-moi de vous faire observer que rien n'est moins plaisant que cette nouvelle, démolir une filature pour bâtir un couvent ! eh, que deviendront ces malheureux ouvriers ?

LA COMTESSE.

Ils souffriront bien. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Qui nourrira leur famille ?...

LA COMTESSE.

Elle sera fort à plaindre. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Se peut-il, mon cher marquis, que vous ne réfléchissiez pas sur les funestes conséquences d'un pareil système.

LA COMTESSE.

En effet, cela sera très-malheureux. (*Elle rit.*)

LE MARQUIS.

Eh ! puisqu'il faut rétablir les couvens, il me paraît très-juste de les bâtir sur les terrains qui leur ont appartenu jadis.

TOUS.

Sans doute, sans doute !

VICTORINE.

Qu'en pense, M. l'abbé Colifichet ? ..

L'ABBÉ, grasseyant.

Mais, moi... je pense... que je ne pense rien, et je n'en parle pas. (*Il chante.*)

Si Dorilas n'en parlait guère,
Si Dorilas n'en parlait pas.

LE COMTE.

Eh ! monsieur l'abbé, il est bien question de chanter quand le peuple souffre.

TOUS, en riant.

Le peuple... le peuple... Il est bien question de lui maintenant.

LE BARON, déclamant.

Oui, quand le peuple est maître il agit en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte (1).

Ce qui veut dire....

---

(1) Corneille, Cinna, tragédie.

LE COMTE.

Vous croyez qu'un bon roi peut oublier le peuple, et ne pas songer à sa misère ?

LE BARON, de même.

Le pire des états, c'est l'état populaire.

LE COMTE.

Vous voulez des tyrans?

L'ABBÉ.

Nous ne disons pas tout-à-fait cela... Mais puisqu'on a donné l'ancien ordre de choses... nous devons prendre les mœurs qui existaient avant la révolution. Voulez-vous savoir les rôles que les abbés jouaient autrefois ? écoutez : supposons une petite maîtresse de 1788 à sa toilette... Elle vient de recevoir monsieur le duc, son mari..., avec lequel elle ne vit point...; mais qui lui fait, tous les ans, une visite. . de politesse... Après les complimens d'usage, monsieur se retire... Entendez-vous bien ? monsieur se retire... Un de ces marquis brillans, qui brodent au tambour, lui succède... Il entre dans le salon en faisant une pirouette d'homme comme il faut... une pirouette à la Fleuri... comme ça. (*Il l'imite.*) On s'occupe de riens; on médit de peu de chose...; on raconte une intrigue de la cour, une anecdote de la ville, une bouffonnerie de village; on folâtre.

LE COMTE, *impatienté.*

Après... après...

L'ABBÉ, *fredonnant un refrain.*

Daignez m'épargner le reste.

LE COMTE.

Eh quoi ! vous chantez encore.

L'ABBÉ.

Vous voulez donc que j'achève mon esquisse... Nous avons laissé la comtesse folâtrant avec le marquis ; on annonce un abbé... Un abbé, fi donc !... est-ce que vous voyez ces drogues-là ? interrompt le marquis. — Pourquoi non? dit la comtesse, cela remplit les vides... (*Il joue la scène suivante , en contrefaisant les divers personnages.*) Je présente mes hommages à madame la comtesse. — L'abbé, il y a bien long-temps qu'on ne vous a vu ; fi , cela est horrible de négliger ainsi ses amis : je vous ai cru mort, ou pour le moins enterré. — C'eût été un effet de vos charmes. — Point de fadeurs... ; mais où vous êtes-vous donc caché depuis un si long *siècle ?* — La prude Dorimène m'avait enlevé pour me faire faire une neuvaine dans sa terre , elle m'y a retenu deux *mortelles* semaines. *Cela est affreux.* — Vous n'avez donc plus votre grosse baronne. — (*D'un ton à demi sérieux.*) Ma baronne, ah ! ne parlons de cette femme-

là qu'avec respect. Elle vit d'une honnêteté qui va jusqu'au scandale. — De la médisance, l'abbé, je ne m'étonne plus que vous soyez un homme à la mode : car médire est le premier talent pour nous plaire. — Je vous demande mille pardons, comtesse. Ce n'est que le second. Taisez-vous mauvais sujet. L'abbé, eh bien ! comment va la musique, la voix ; pour moi, je suis *affreusement* enrhumée ; je ne pourrai chanter, je crois, de quinze jours. Eh bien, savez-vous quelque chose de nouveau. — Du nouveau ! ah ! fi donc, je m'en tiens à mon Gluk. (*Il fredonne.*) Aimons-nous, tout nous y convie. — J'aime le duo à la fureur. Essayons-le, madame. (*La comtesse chante faux, le marquis bat la mesure à contre-temps.*)

Aimons-nous, tout nous y convie...

Remarquez... les sons filés... les ports de voix... les cadences perlées. On ne chante plus comme ça depuis la révolution ; mais le bon ton va reparaître enfin. (*La comtesse rit, la chanoinesse tousse.*)

LE BARON.

La France, désormais à la paix consacrée,
Voit refleurir les temps de Saturne et de Rhée.

Ce qui veut dire...

LE COMTE, impatienté.

Ce qui veut dire qu'on se passerait bien d'un abbé...

L'ABBÉ.

Vous verrez nos évêques, ils sont bien plus plaisans, et bien plus libertins que moi.

LA COMTESSE.

Et nos chanoines, comme ils sont gais! hé! hé! hé! en voici un.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE CHANOINE VAUTRIN.

LE CHANOINE, chantant.

Eh! voilà la vie,
La vie
Suivie
Que les moines font.

Ouf... Eh bien, monsieur le marquis, quand nous mettrons-nous à table? je me sens en verve, en appétit.

L'ABBÉ.

Moi de même, et je vais fesser mon champagne frappé de glace, comme un officier de dragons.

LE COMTE, à part.

Au moins jusqu'ici je n'ai découvert que des choses ridicules, je tremble d'en savoir davantage.

L'ABBÉ ET LE CHANOINE, ensemble.

AIR : Montagne, etc.

A table.
A table.

LE BARON.

Un moment, monsieur le chanoine. (*Il tire sa montre.*)

L'aiguille du matin n'a point fini son tour,
Et nous touchons à peine à la moitié du jour.

Ce qui veut dire qu'il n'est pas encore midi, et que nous avons une heure pour promener dans le parc, et pour causer encore, si ces dames le permettent.

LA CHANOINESSE.

Volontiers. Ma toux ne me permet pas de promener long-temps. Causons. (*Elle tousse.*)

LA COMTESSE.

Causons... (*Elle rit.*)

LA CHANOINESSE.

La conversation de madame la comtesse est toujours intéressante.

LE COMTE, à part.

Elle n'a encore rien dit.

LA CHANOINESSE.

Grâce à la divine Providence...

LE COMTE.

Elle répète toujours la même chose.

LA CHANOINESSE.

Je me retrouve au milieu des personnes que j'estime. (*Elle tousse.*)

LA COMTESSE.

Madame la chanoinesse a trop de bonté! hé! hé! hé.

VICTORINE.

Eh! madame la comtesse donne un tour de gaieté aux choses les plus sérieuses.

LA COMTESSE.

Je suis cependant d'un caractère assez triste. (*Elle rit.*)

LE BARON.

A propos, madame la comtesse, vous étiez à Paris lors du changement de gouvernement. Racontez-nous comment cela s'est passé.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien vu, j'en suis partie comme cela commençait, et j'ai cru que je n'arriverais jamais; il m'est arrivé toute sorte de *malheurs.* (*Elle rit.*)

LE MARQUIS.

Comment cela ?

LA COMTESSE.

J'ai voulu courir la première poste avec mes chevaux ; des indépendans ont arrêté ma voiture, mes gens se sont battus, c'était quelque chose d'*affreux*. (*Elle rit.*)

VICTORINE.

Et vous avez eu bien peur ?

LA COMTESSE.

J'étais dans un état horrible ! est-ce que ma femme de chambre ne s'est pas trouvée mal. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Cependant elle vous a suivie ?

LA COMTESSE.

Sûrement, je lui ai dit en arrivant d'aller se reposer. C'est incroyable tout ce qui m'arrive. (*Elle rit.*)

LE MARQUIS.

Enfin, vous voilà.

LA COMTESSE.

En arrivant à mon château, j'ai trouvé mon beau-frère à l'article de la mort. (*Elle rit.*)

L'ABBÉ.

Réellement ?

LA COMTESSE.

Oui, il est abandonné des médecins; je le pleurerai toute ma vie. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Mais vous ne me dites point ce qui s'est passé à Paris, monsieur le baron ? que font nos députés ?

LE BARON.

Ils ont reçu, je crois, l'exil pour leurs étrennes,
Un seul ministre encor de l'état tient les rênes;
Et nous attendons tous, de ses généreux soins,
Des évêques de plus, et des soldats de moins.

Ce qui veut dire...

LE COMTE.

Je vous comprends de reste.

L'ABBÉ.

Eh ! non, vous ne comprenez pas tout; on a rétabli la feuille des bénéfices, et j'en tiens une de vingt mille livres de rentes. — C'est charmant, charmant, charmant; et vous, monsieur le chanoine, que m'apprendrez-vous ?

LE CHANOINE.

Rien; si ce n'est qu'on a fait déguerpir de leurs

salles d'étude les professeurs, les répétiteurs, les moniteurs de l'enseignement mutuel, et cela pour y placer les chanoines de l'abbaye de Saint-Victor.

LE COMTE.

Ah ! ce sont des chanoines qui remplacent nos professeurs ; l'instruction y gagnera.

LE BARON.

Ah ! vous en verrez bien d'autres.

Des couvens relevés, et des ponts démolis,
Tous les droits féodaux perçus et rétablis ;
Messieurs les libéraux cachent enfin leurs notes,
Et sont livrés, je crois, à de nouveaux *Nonottes*.

Ce qui veut dire....

VICTORINE.

Cela veut dire que nous possédons encore nos superbes chanoinesses. (*Elle fait la révérence.*)

LA CHANOINESSE.

Nos élégantes filles d'honneur. (*Elle salue avec protection.*)

LE MARQUIS.

Nos brillantes comtesses. (*Il salue.*)

LA COMTESSE.

Nos hauts justiciers. (*Elle fait la révérence.*)

LE MARQUIS, au baron.

Et nos hauts tenanciers. (*Il salue.*)

L'ABBÉ, au chanoine.

Nos gros chanoines. (*Il salue.*)

LE CHANOINE.

Nos jolis abbés. (*Il salue. Tous les personnages se font la révérence.*)

LE COMTE, à part, en s'impatientant.

Que ces gens-là sont ridicules !

LE BARON.

Un pareil changement vous paraît-il fatal ?
On vous disait ultra... je vous crois libéral...
Ce qui veut dire....

LE COMTE.

Moi libéral !... (*En se fâchant.*) Monsieur le baron !

LE BARON, plus haut.

Monsieur le comte !...

LA COMTESSE.

Ceci devient sérieux. (*Elle rit.*)

L'ABBÉ, chantant.

Qu'on se batte, qu'on se déchire...

LE CHANOINE.

Allons faire un tour dans le parc.

TOUS, excepté le comte.

Volontiers... (*Le marquis met ses gants, et présente la main à la chanoinesse. Le baron en fait autant, et conduit la comtesse. L'abbé et le chanoine se disputent la main de Victorine.*)

CHANOINE.

Monsieur l'abbé, cet honneur m'appartient.

L'ABBÉ.

Je ne puis vous le céder.

LE CHANOINE.

Ni moi.

L'ABBÉ.

Ni moi!

LA CHANOINESSE.

Passez donc, madame la comtesse. (*Elle tousse.*)

LA COMTESSE.

Non, c'est à vous, madame la chanoinesse. (*Elle rit.*)

LA CHANOINESSE.

Je n'en ferai rien.

LA COMTESSE.

Ni moi non plus.

LA CHANOINESSE.

Je suis entrée la première... cet honneur vous est dû maintenant, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Il n'appartient qu'à vous, madame la chanoinesse.

LE BARON.

Passez donc, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Passez donc, monsieur le baron. (*Tous les personsonnages restent auprès de la porte sans bouger.*)

LE BARON.

Je ne bougerai pas... (*Tous, les uns après les autres:* Ni moi, ni moi.)

LE COMTE, impatienté.

Que de cérémonie!...

L'ABBÉ.

Messieurs et mesdames, permettez-moi de vous raconter une anecdote sur le cérémonial...

LA CHANOINESSE.

Je sais mon monde, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Et moi aussi, madame la chanoinesse.

LE BARON.

Je connais l'étiquette.

TOUS, *excepté le comte.*

Moi de même.

L'ABBÉ.

Permettez... voici mon anecdote, elle peut nous instruire : le czar Pierre visitait la cour de France, Louis XV était encore enfant. Il s'agissait de savoir qui devait entrer le premier... Les ministres étaient fort embarrassés, et les plus vieux courtisans ne savaient que conclure... Le czar s'aperçut de l'embarras... Il était extrême, en effet. Que fit-il ?... il prit l'enfant royal dans ses bras, et marcha le premier.

TOUS.

Pas mal... pas mal...

LE BARON.

Oui, pour un sauvage, cela n'est pas mal... ; mais cette anecdote....

LA CHANOINESSE.

Ne saurait nous instruire ; je ne suis point un enfant, madame la comtesse. (*Elle tousse.*)

LA COMTESSE.

Ni moi, madame la chanoinesse. (*Elle rit.*)

VICTORINE.

Ni moi non plus.

LA CHANOINESSE.

Mais passez, passez donc...

LA COMTESSE.

Je ne passerai qu'après vous.

VICTORINE.

Ni moi.

LE MARQUIS.

Ni moi.

LE BARON.

Ni moi.

LE CHANOINE.

Ni moi. (*Ils prononcent tous ensemble deux fois, ni moi. La toile tombe; un quart d'heure après la toile se lève, et tous les personnages, dans la même position, répètent encore :* Ni moi.)

LE COMTE.

Ils sont encore là... Il y a pour en mourir.

UN MAITRE D'HOTEL.

Vous êtes servi....

LE CHANOINE.

Voilà la difficulté terminée.

TOUS.

Non, non.

LE CHANOINE.

Eh bien ! marchons ensemble... (*Tous les personnages marchent de front, et sortent presque ensemble.*)

LE COMTE, seul.

C'est donc à de vaines cérémonies, à de froides étiquettes que ces nobles passent leur temps, et ils veulent conserver le pouvoir... En vérité, j'ai peine à croire tout ce que j'ai vu, à concevoir tout ce que je viens d'entendre !... Mais que me veut cette jeune fille ? elle paraît bien inquiète.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Ah ! monsieur le comte...

LE COMTE.

Que me voulez-vous, mon enfant ?

FANCHETTE.

Je n'espère qu'en vous.

LE COMTE.

Parlez.

FANCHETTE.

Vous pouvez me sauver la vie.

LE COMTE.

La vie !

FANCHETTE.

Mieux que cela !...

LE COMTE.

Que vous est-il donc arrivé ?

FANCHETTE.

Le plus grand des malheurs. On veut m'enlever...

LE COMTE.

Votre amant ?

FANCHETTE.

Mieux que cela. Mon fiancé...

LE COMTE.

Et quel est le ravisseur ?

FANCHETTE

Monseigneur ?

LE COMTE.

Je ne vous comprends pas.

FANCHETTE

Vous allez mieux me comprendre. D'abord, vous me connaissez.

LE COMTE.

Je ne me rappelle pas....

FANCHETTE.

Comment, vous ne vous rappelez pas Fanchette, la petite laitière du château, qui dansait à toutes les fêtes du village, et que vous regardiez tant à la messe du dimanche ?...

LE COMTE.

D'honneur, si je me souviens.....

FANCHETTE.

Vous me connaissez, et je vous connais ben aussi moi... Vous êtes, monsieur le comte, celui que nous appelions l'*ultra honnête homme*.

LE COMTE.

Comment, vous faites aussi de ces distinctions au village?

FANCHETTE.

Dam ! monsieur le comte, on les fait par toute la France. Le peuple n'est pas si niais qu'on veut le faire accroire... Nous savons ben distinguer ceux-là qui ne pensent qu'à eux, qui ne cherchent qu'à satisfaire

leur vanité, et à rattraper leurs priviléges, d'avec ceux-là qui demandent qu'on nous gouverne de telle ou telle manière, parce qu'ils pensent que cela nous rendra plus tranquille, et plus heureux.

LE COMTE.

Cette petite paysanne ne raisonne pas mal. Ma chère enfant, en quoi puis-je vous être utile ? quel service puis-je vous rendre ?...

FANCHETTE.

Un ben grand service... Vous savez ben tout ce-qui se passe...

LE COMTE.

Je ne sais encore rien d'une manière positive...

FANCHETTE.

Allons donc, vous voulez rire...

LE COMTE.

Non, je vous dis la vérité, j'ai été si malade...

FANCHETTE.

Nous le savons, et nous n'avons cessé de prier pour vous... La perte d'un honnête homme, à quelque parti qu'il appartienne, doit affliger tout le monde...

LE COMTE.

Voilà de généreux sentimens. Ah ! pourquoi les

gens de la ville ne les partagent-ils pas... Mais vous redoublez ma curiosité.

FANCHETTE.

Je suis ben sûre que vous n'approuverez pas tout ce qu'on veut faire... Quand vous désiriez l'ancien régime, vous ne saviez peut-être pas ben tout ce qui en était.

LE COMTE.

Vous croyez...

FANCHETTE.

On ne connaît pas tout ce qu'on désire, monsieur le comte...

LE COMTE.

Cela peut être...

FANCHETTE.

Vous ne savez pas qu'on voulait déshonorer les filles, les contraindre à mal faire... les empêcher d'être mères ; les priver d'élever leurs enfans pour défendre la France et le roi ;... les empêcher de donner de bons exemples à leurs voisins, en les enfermant avec de vieilles filles qui ne sont bonnes à rien ;... enfin.... les faire religieuses malgré elles.

LE COMTE.

Comment, on veut vous contraindre à prononcer des vœux ?

FANCHETTE.

Oh! dam! mes vœux sont prononcés déjà.

LE COMTE.

Vous avez raison...

FANCHETTE.

J'aime Lubin de tout mon cœur... c'est un grand garçon qui a appartenu à l'armée de la Loire... et dont les discours m'amusent beaucoup plus que ceux de monsieur le curé... , que je respecte pourtant, car c'est un ben brave homme.... Et on aura beau faire, je ne donnerai pas mon bouquet de fiancée à monseigneur.

LE COMTE.

Vous ferez bien...

FANCHETTE.

D'abord, je ne pourrai pas le donner ce bouquet. (*En pleurant.*) Lubin me l'a pris, monsieur le comte... (*En pleurant plus fort.*) Je ne veux pas être religieuse; je vous demande si j'ai l'air d'une religieuse, monsieur le comte.

LE COMTE.

Allons, ma chère enfant, ne pleurez pas... consolez-vous, et racontez-moi tout ce qui vous arrive.

FANCHETTE.

Je devais me marier avec Lubin; nous avions le

consentement de nos père et mère ; monsieur le maire avait trouvé tout cela en ordre... car ce sont encore les maires qui font les mariages... Mais cela ne durera pas, à ce qu'on dit... Enfin, monsieur le curé avait fait publier nos bans..., et j'avais demandé sa bénédiction... La bénédiction d'un honnête homme porte bonheur aux filles qui se marient..... Tout était prêt... et réglé suivant l'usage ; mais ne v'la-t-il pas que ce vieux méchant de bailli, vient nous dire que l'ancien droit de seigneur est rétabli..., et qu'il faut que je me dispose à aller trouver monsieur le marquis..., et à rester seule avec lui dans son grand pavillon...

LE COMTE.

Et vous refusez de vous y rendre?

FANCHETTE.

J'y aurais peut-être ben consenti, moi, mais Lubin n'a pas voulu... Et quand il a vu ce bouquet que je devais offrir à monseigneur... il s'est mis d'une colère... et puis il m'a prié avec tant de douceur, tant de tendresse... Enfin, je ne sais pas comment il a fait..., mais il a pris mon bouquet...

LE COMTE.

Vous avez eu tort de le laisser prendre...

FANCHETTE.

J'ai eu tort..., je le sens à présent... ; mais comment

refuser à celui qu'on aime une chose qu'il vous demande en priant, et cela pour la laisser prendre à un seigneur qui ne vous fait pas même l'honneur de la demander. Une villageoise a si peu de chose à accorder, qu'il faut lui laisser au moins une fois le droit de choisir celui qui le mérite... Cela n'est-il pas juste, monsieur le comte ?

LE COMTE, réfléchissant.

Très-juste... oui.

FANCHETTE.

Le bailli dit que non... et Lubin, au désespoir, va s'expatrier, et dit qu'il existe des villes où les seigneurs de village n'ont pas ce droit qui le désespère... (*En pleurant.*) Il va se marier en pays étranger. (*En pleurant.*) Il aurait été peut-être le père de quelques beaux Français, et il va nous donner de vilains étrangers... (*En pleurant plus fort.*) Des *goddem* peut-être ou des *ya*.... Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

LE COMTE.

Ne pleurez pas...

FANCHETTE

Et ces vilains étrangers viendront peut-être un jour brûler nos villages, et enlever nos tableaux... Mon Dieu ! mon Dieu !...

LE COMTE.

Se peut-il ?...

FANCHETTE.

Et savez-vous ce qu'on m'offre encore pour me consoler ?

LE COMTE.

Non, mon enfant...

FANCHETTE.

Le bailli veut que je me fasse religieuse... Madame la chanoinesse de Grossepierre l'ordonne, dit-il ; et monsieur le marquis l'exige ; ainsi je suis une fille perdue.

LE COMTE.

Calmez-vous.

FANCHETTE.

Je suis née pour travailler à la campagne, et non pour bâiller dans un réfectoire.

LE COMTE.

Vous avez raison.

FANCHETTE.

Et je vous le demande encore, monsieur le comte, regardez-moi (*en pleurant*) ; ai-je l'air d'une religieuse ?

LE COMTE.

Je vous promets ma protection.

FANCHETTE.

Et à Lubin aussi!

LE COMTE.

Vous pouvez y compter.

FANCHETTE.

Quoiqu'il ait été un des soldats de la Loire!

LE COMTE.

Les braves de tous les partis sont également sacrés à mes yeux.

FANCHETTE.

Je savais bien que vous étiez un honnête homme.

LE COMTE.

Envoyez-moi Lubin; il faut qu'il demeure dans cette France qu'il peut encore défendre.

FANCHETTE.

Il ne demande pas mieux.

LE COMTE.

Qu'il vienne.

FANCHETTE.

Le voici.

SCÈNE VII.

LE COMTE, FANCHETTE, LUBIN.

LUBIN.

Fanchette vous a dit nos chagrins.

LE COMTE.

Je sais tout; mais je ne souffrirai pas qu'un brave prive son pays de son épée.

LUBIN.

Ah ! monsieur le comte, je ne puis vous exprimer ce qu'il m'en coûte; un Français ne peut être heureux loin de sa patrie, et, quoi qu'il arrive, je vous le jure sur l'honneur, jamais, non jamais je ne porterai les armes contre mon pays.

LE COMTE.

C'est bien, mon ami, très-bien.

LUBIN.

Si je marchais contre la France, je me croirais aussi coupable que l'enfant dénaturé qui méconnaît sa mère.

FANCHETTE.

Ne vous fâchez pas, monsieur Lubin.

LUBIN.

O ! ma chère Fanchette, il faut donc nous quitter.

FANCHETTE.

Vous ne partirez point.

LUBIN.

Je vais donc te laisser exposée aux caprices d'un grand seigneur, qui veut méconnaître la voix de l'amour, et faire passer les droits de l'orgueil avant ceux de l'hymen.

FANCHETTE.

Est-ce que vous craignez encore ce malheur-là, monsieur Lubin ?

LUBIN, avec force.

Se faire un jeu des liens les plus sacrés de la nature, prescrire le parjure, enseigner l'adultère; et ces hommes diront encore.... Ah! pardon, monsieur le comte, j'oubliais que vous appartenez...

LE COMTE.

Je ne partage point de semblables sentimens.

LUBIN.

Encore si la persécution ne s'attachait qu'à moi.

LE COMTE.

Que se passe-t-il encore ?

LUBIN.

Vous voyez d'ici cette riche manufacture, où vingt familles trouvaient, dans le travail, les moyens d'échapper à la misère; eh bien! le chef de cet établissement si utile est poursuivi. La révocation de l'édit de Nantes est remise en vigueur : cet honnête homme est banni, et voici la lettre de cachet qui le prive de sa liberté. (*Il lui remet une lettre de cachet.*)

LE COMTE, vivement.

Qu'ai-je lu !.... et où est-il ?.... Il se cache; eh bien ! qu'il vienne chez moi; ma maison sera son asile. Je suis fidèle à la foi de mes pères, mais je ne laisserai jamais poursuivre des gens qui n'ont pas le bonheur de penser comme moi. Lafleur !.... Lafleur !... Priez monsieur le marquis de venir me parler pour une affaire de la plus haute importance.

LAFLEUR.

On va se mettre à table.

LE COMTE.

N'importe, allez.

LAFLEUR.

Il est vrai que personne n'a pu s'y placer encore.

On discute sur le cérémonial; madame la chanoinesse veut la place d'honneur, la comtesse la réclame de même, le baron veut le haut bout de la table, l'abbé s'en irrite, il n'y a que le chanoine qui est disposé à se placer où l'on voudra. Il ne tient pas à l'étiquette pourvu qu'il mange.

LE COMTE, se fâchant.

Allez donc. (*Lafleur sort.*) Ridicule, ignorance, injustice, persécution, guerre civile, rien ne manque à ce funeste retour!.... Et je le désirais!.... Voici le marquis.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FANCHETTE, LUBIN, LE MARQUIS.

LE COMTE, pouvant à peine contenir son émotion.

Je me tenais honoré de m'allier à votre famille. Quelque différence dans nos opinions politiques n'avait point diminué l'estime.... j'ose dire l'affection que je vous portais... Un seul jour a tout changé.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

L'orgueil vous égare..... Vous voulez rétablir un

droit que la raison a pour jamais détruit; vous voulez offenser un brave en flétrissant son épouse; et vous vous rendez le persécuteur d'un homme utile, parce qu'il professe une autre religion que la vôtre... Ainsi vous privez votre pays d'un soldat disposé à la défendre, et vous enrichissez l'étranger des dépouilles de notre industrie.

LE MARQUIS.

Je cède aux événemens.... Mais vous qui les désiriez... J'avais donc raison de prévoir...

LE COMTE.

Vous avez prévu ma conduite; moins heureux que vous, je n'ai pas deviné la vôtre, et je ne saurais l'approuver...

LE MARQUIS.

Ainsi vous voilà libéral?

LE COMTE, avec énergie.

Oui, j'accepte cette dénomination, si elle doit caractériser l'homme ennemi des prétentions de l'orgueil, des persécutions du fanatisme, et des abus du pouvoir.

LE MARQUIS, l'embrassant.

Ah! mon cher comte! que je vous embrasse...

LE COMTE.

Que faites-vous ?

LE MARQUIS.

Que je me sais gré de cette épreuve.

LE COMTE.

Que parlez-vous d'épreuve ?

LE MARQUIS.

Eh! oui, votre fils arrive, et il nous apprend que, loin de marcher vers l'ancien ordre de choses, nos institutions s'établissent, la charte s'exécute, et la France rend hommage à la sagesse de son roi.

LE COMTE.

Et à quelle classe appartiennent les originaux que vous venez de me présenter ?

LE MARQUIS, souriant.

A une classe fort divertissante; mais les voici.

SCÈNE IX et dernière.

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, LE BARON, LE CHANOINE, L'ABBÉ.

LA CHANOINESSE, dans le fond.

Je tiens à la place d'honneur.

LE BARON.

A vous la première, à moi la seconde.

L'ABBÉ, fredonnant le duo des deux jaloux.

Vous n'êtes plus à votre place, etc.

LA CHANOINESSE.

A moi.

LE BARON.

A moi.

L'ABBÉ.

A moi.

LE CHANOINE, entrant une serviette à la main.

(Il chante.)

Et flon, flon
Larira dondaine,
Et flon, flon
Larira dondon.

LE MARQUIS.

C'est assez jouer la comédie, messieurs et mesdames.

LE COMTE.

La comédie!.... Quoi! ces messieurs seraient?...

LE MARQUIS.

Des comédiens ambulans qui viennent de nous jouer quelques facéties de l'ancien régime.

LE BARON, *déclamant.*

Baron de Dalbikrac, j'ai pris l'engagement
De donner du plaisir à mon département.

C'est-à-dire, que je suis Floridor, premier comique du treizième arrondissement.

LA CHANOINESSE.

Je joue les premiers rôles.

LE CHANOINE.

Et moi, les financiers.

L'ABBÉ.

Et moi, les petits maîtres.

LE COMTE.

Mais je ne vois point madame la comtesse?

LE MARQUIS.

L'actrice chargée de ce personnage joue les rôles de travestissemens, et vous la revoyez sous les traits de Fanchette.

FANCHETTE, contrefaisant la comtesse.

Il m'est arrivé toute sorte de malheurs. (*Elle rit.*) Je ne veux pas être religieuse. (*Elle pleure.*)

LE COMTE.

Vous riez et pleurez à merveille, madame. Mais quel est encore ce monsieur-là?

LUBIN, avec le ton d'un premier acteur.

Puisque j'ai joué le personnage d'un brave, monsieur le comte voit bien que je remplis les premiers rôles.

LE COMTE.

Allons marier nos enfans; ces messieurs et ces dames resteront à la noce.

LE MARQUIS.

Vous convenez donc....

LE COMTE.

Oui, j'en conviens : *On ne connaît pas tout ce qu'on désire.*

FIN DE ON NE CONNAIT PAS TOUT CE QU'ON DÉSIRE,

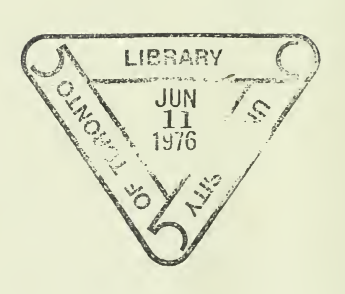
ET DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES PROVERBES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.






106601713020

